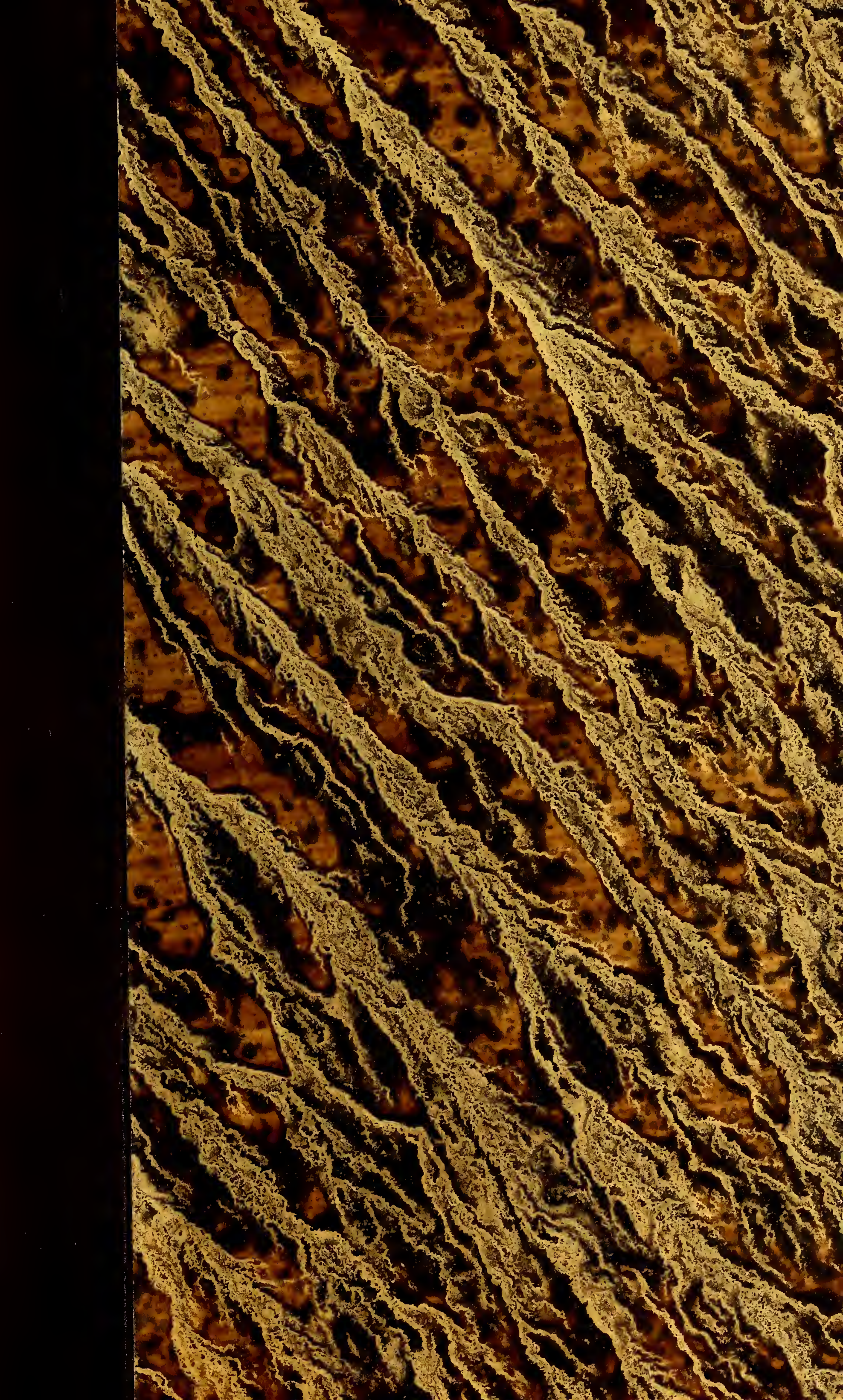
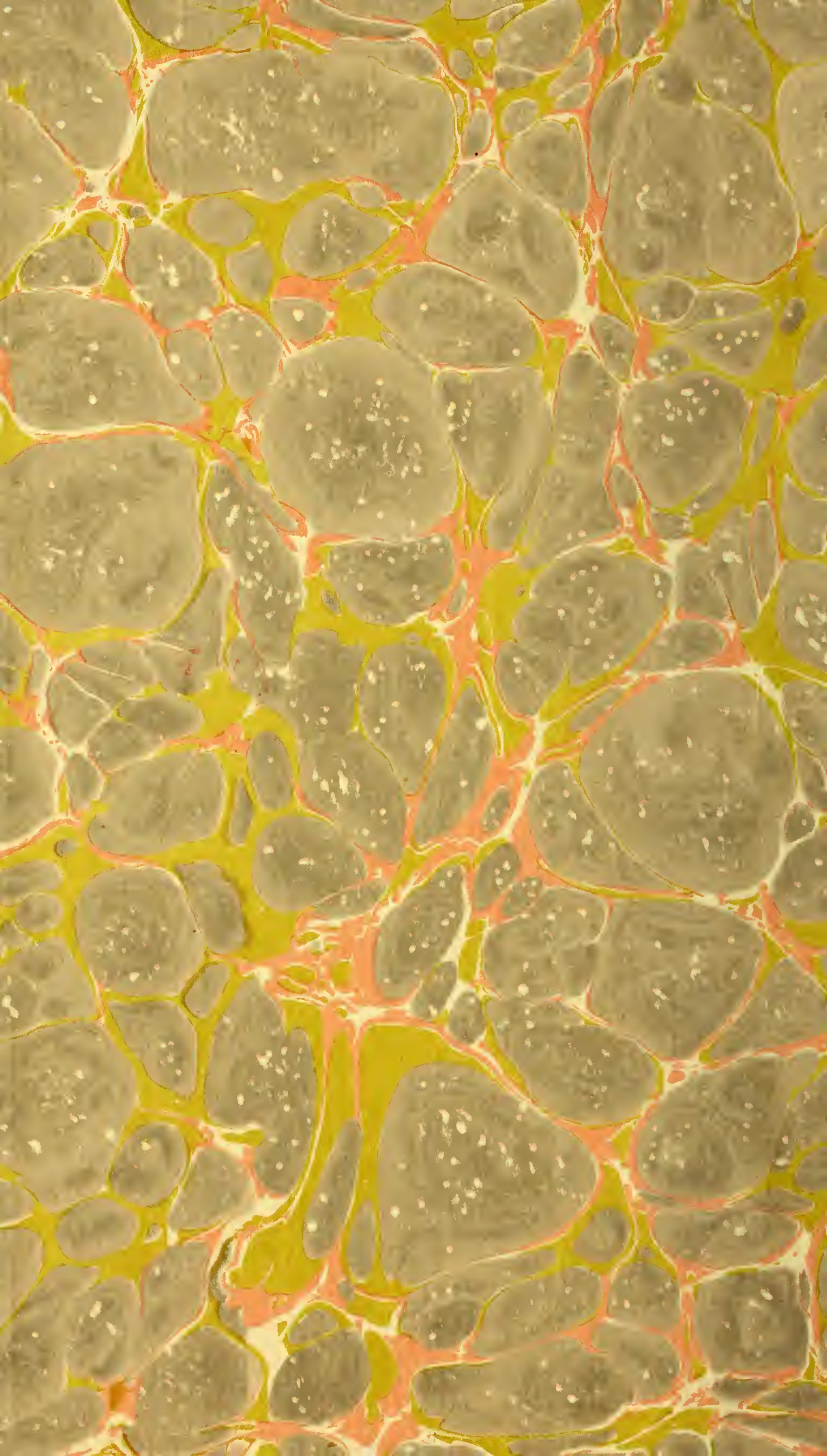
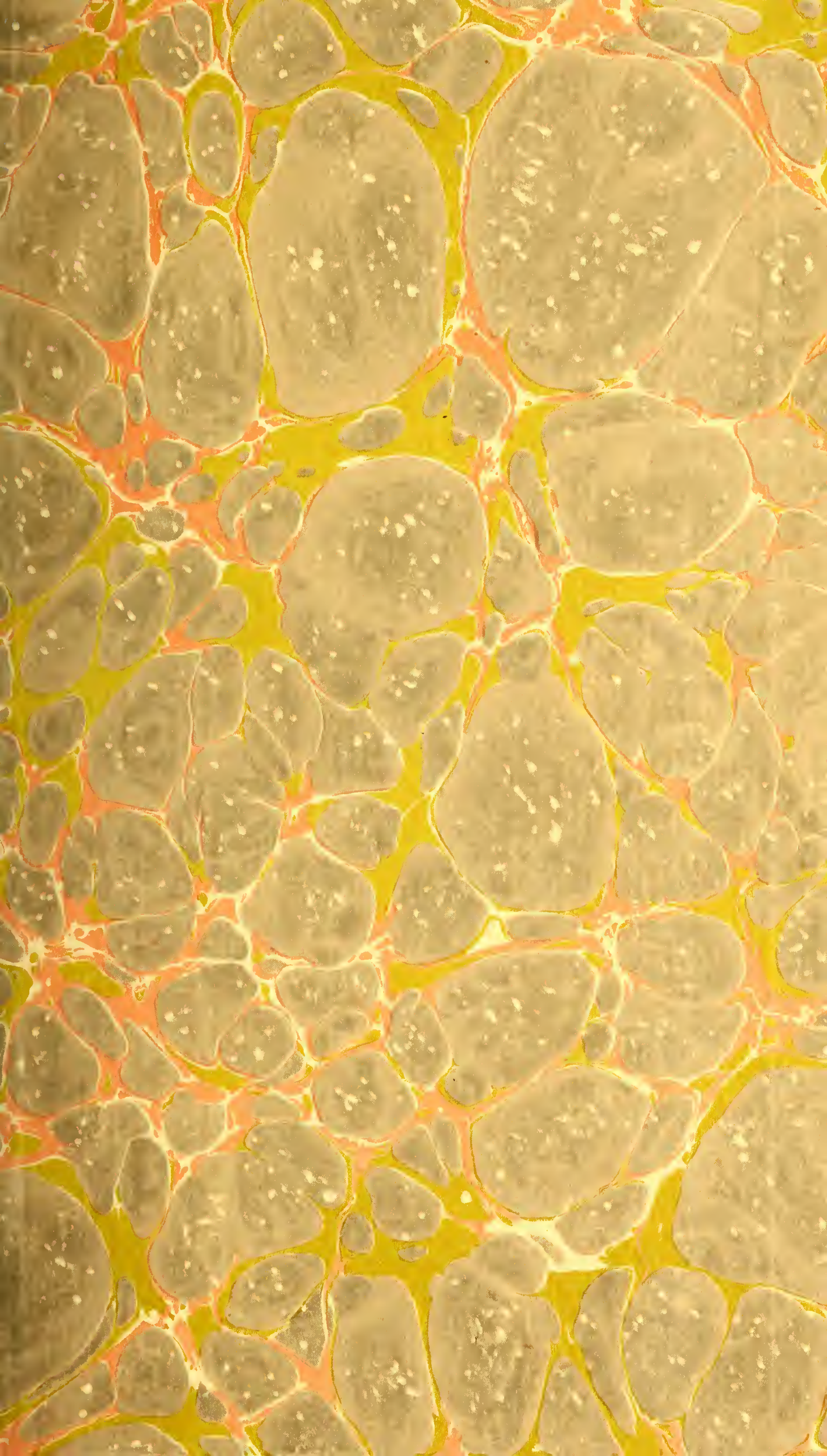
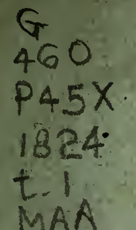








MÉMOIRES

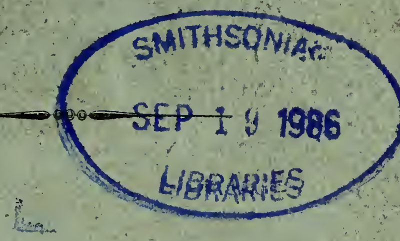
DU

CAPITAINE PÉRON,

SUR SES VOYAGES

AUX CÔTES D'AFRIQUE, EN ARABIE,
A L'ÎLE D'AMSTERDAM, AUX ÎLES D'ANJOUAN ET DE MAYOTTE,
AUX CÔTES NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE, AUX ÎLES SANDWICH,
A LA CHINE, ETC.

TOME PREMIER.



PARIS,
BRISSOT-THIVARS, LIBRAIRE,
RUE DE L'ABBAYE SAINT-GERMAIN, N. 14;
BOSSANGE FRÈRES,
RUE DE SEINE, N. 12.
1824.

MÉMOIRES

DU

CAPITAINE PÉRON.

TOME PREMIER.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
SUCCESSEUR DE CELLOT, RUE DU COLOMBIER, N. 30.

MÉMOIRES

DU

CAPITAINE PÉRON,

SUR SES VOYAGES

AUX CÔTES D'AFRIQUE, EN ARABIE,
A L'ÎLE D'AMSTERDAM, AUX ÎLES D'ANJOUAN ET DE MAYOTTE,
AUX CÔTES NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE, AUX ÎLES SANDWICH,
A LA CHINE, ETC.

TOME PREMIER.

PARIS,
BRISSOT-THIVARS, LIBRAIRE,
RUE DE L'ABBAYE SAINT-GERMAIN, N. 14;
BOSSANGE FRÈRES,
RUE DE SEINE, N. 12.
1824.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Le capitaine Péron est né à Brest, en 1769; il n'avait que quatorze ans, lorsque, entraîné par le désir de visiter des contrées lointaines, il s'embarqua pour la première fois. Vingt années de sa vie furent consacrées à des voyages de long cours. Depuis son retour en France, M. Péron habite la campagne aux environs de Saumur. Heureux et paisible au sein de sa retraite, il semblait avoir oublié le passé; sa modestie ne lui permettait pas de croire que la relation des faits dont il a été témoin, que le tableau des observations qu'il a tracées, fussent dignes de l'attention du public. Il a fallu toute l'influence de l'amitié pour lui faire comprendre qu'un citoyen est comp-

table envers ses concitoyens de ce qu'il a vu, de ce qu'il a appris, et qu'un Français doit à sa patrie le tribut de ses travaux et de son expérience.

M. Bénard, l'un des amis de M. Péron, s'est emparé de ses papiers et de ses journaux ; il a pris le soin de les coordonner et d'en former une œuvre complète. Un vieillard de soixante-dix-huit ans a eu le courage de copier, d'éclaircir une foule de matériaux qui, dans leur ensemble, auraient pu former cinq à six volumes.

Lorsque les mémoires de M. Péron nous ont été communiqués, nous avons remarqué, parmi des particularités de famille, d'affection personnelle, ou d'opérations commerciales, un grand nombre de détails curieux et d'un intérêt général : notre tâche a été de retrancher les souvenirs isolés ou placés en dehors du cadre d'un voyage ; nous avons classé, en les abrégeant, les parties de la relation qui ren-

rent dans le domaine de l'histoire ou de la géographie.

M. Péron raconte avec simplicité; s'il émet une idée systématique, s'il rectifie les erreurs de ceux qui l'ont précédé, il emploie ces formes dubitatives qui n'imposent point aux lecteurs la conviction qu'il peut avoir lui-même. Lorsqu'il décrit des côtes ou des points importants qui n'ont point été explorés avant lui, c'est toujours avec une scrupuleuse attention qu'il trace la route dans laquelle il s'est engagé et qu'il en signale les sinuosités et les écueils; en posant des jalons sur le perfide élément où tant d'autres ont vu s'engloutir leurs espérances et leur avenir, il est incessamment occupé de cette pensée, qu'une fausse indication, que l'erreur la plus légère peut avoir pour ceux qui le suivront de funestes conséquences. Dans ses voyages sur les côtes d'Afrique, en Arabie, aux îles d'Anjouan et de Mayotte, à l'île d'Amsterdam, et surtout aux côtes nord-

ouest de l'Amérique, dans l'Amérique du sud et dans la mer de la Chine, M. Péron présente des questions neuves et quelquefois profondes, des descriptions animées et toujours vraies: c'est aux savants et aux navigateurs qu'il appartient d'apprécier, sous ce rapport, l'importance de son travail. Des lecteurs d'un autre ordre trouveront dans les mémoires que nous publions un attrait non moins puissant : la carrière aventureuse de notre voyageur a aussi son côté dramatique.

Plusieurs épisodes, des tempêtes, des naufrages, des misères et des privations de toute espèce, un abandon de quarante mois sur une île déserte, cinq individus délaissés sur un rocher et, dans leur désespoir, s'armant les uns contre les autres, la confiance du malheur indignement trahie par cette même nation qui se proclame, à la face de l'Europe, généreuse et philanthrope, voilà plus qu'il n'en faut pour donner à la réalité les charmes du roman.

Depuis quelque temps, la plupart des voyages que l'on publie parmi nous, bien que traduits de l'anglais, sont recherchés avec empressement; c'est une conquête légitime que celle-là, puisqu'elle est au profit de la grande famille européenne, puisqu'elle a pour but d'étendre la sphère des connaissances. La publication d'un navigateur français ne sera pas accueillie avec moins de faveur. Les qualités qui assurent à un ouvrage de ce genre un succès durable sont l'exactitude et la nouveauté des faits et des observations ; s'il est vrai que M. Péron ait rempli ces conditions, si dans ses récits il a réuni l'utile à l'agréable, il doit compter sur la bienveillance de ses compatriotes.

BRISSOT-THIVARS.

MÉMOIRES

DU

CAPITAINE PÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Brest. — Pic de Ténériffe. — Baie de Tous-les-Saints.—Température. — Productions. — San-Salvador. —Mode d'architecture particulier à cette ville. — Piété nocturne de ses habitants.—Luxe des hommes.—Grâce et enjouement des femmes.

En mars 1783, les hostilités ayant cessé entre la France et l'Angleterre, un vaisseau russe de seize cents tonneaux, qui se trouvait à Brest, fut frété au compte du gouvernement, à l'effet de transporter des munitions de guerre à l'Ile-de-France et dans l'Inde. M. Moreau, l'un des officiers les plus distingués de la marine française, en eut le commandement. Je n'avais alors que quatorze ans; M. Moreau voulut bien me recevoir à son bord en qualité de pilotin.

Le vingtième jour de notre navigation, une terre d'une prodigieuse élévation nous apparut au-dessus des nuages; c'était le pic de Ténériffe, et bientôt après l'île du même nom, qui se trouve peu éloignée de la côte d'Afrique. Quoique nous fussions poussés par un vent frais de nord-nord-est, nous ne ralentîmes pas notre marche pendant la nuit, et le jour nous montra plusieurs autres îles. Vers midi, nous passâmes à égale distance de Ténériffe et de la grande Canarie : la situation de ces îles, près du tropique du cancer, les place au rang des contrées qui sont le plus favorisées du ciel; leur heureuse température leur avait mérité, dans l'antiquité, le nom d'îles fortunées.

Le pic de Ténériffe est l'une des plus hautes montagnes du globe, puisqu'il a près de deux mille toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer : les Hollandais y ont fixé leur premier méridien.

Un temps assez long s'était écoulé depuis que nous avions perdu de vue les côtes de France; l'horizon, en reculant devant nous, ne nous avait offert que la mer et l'immensité des cieux: avec quelles délices je contemplai

les belles contrées qui, les premières s'offraient à mes regards ! Les riches tapis de verdure qui s'étendent depuis le rivage jusqu'au sommet des monts étaient pour moi comme la terre promise ; mais à peine l'avais-je entrevue qu'elle s'évanouit dans le lointain (1).

(1) Téneriffe, île d'Afrique, l'une des Canaries, située à l'ouest de la grande Canarie. Sa forme est celle d'un triangle, dont chaque côté a environ quinze lieues de long. On évalue sa superficie à environ cent trente-cinq lieues carrées, et sa population à soixante-sept mille habitants. Cette île est en partie couverte de hautes montagnes, dont la plus élevée est le fameux pic, qui est à mille neuf cent neuf toises au-dessus de la mer, et s'aperçoit de quarante lieues par un temps favorable. A son sommet se trouve, d'après M. de Humboldt, le cratère d'un immense volcan qui paraît être éteint depuis plusieurs siècles, mais à sa partie supérieure seulement; car il y a eu, à différentes époques, des éruptions latérales qui ont causé de grands dégâts, entre autres celle de 1704, qui détruisit plusieurs villes et villages, et convertit en déserts les terres les plus fertiles de l'île. Située près des tropiques, Téneriffe est favorisée de tous les dons que la nature a répandus sur les plus belles contrées équinoxiales. Le climat y est aussi agréable que sain, et rien n'égale la beauté des sites que présente la côte occidentale, où règne un éternel printemps. Les collines sont couvertes de vignobles

Jusqu'au 15 avril, époque où nous coupâmes l'équateur par 17° de longitude, un beau ciel, une mer paisible, un temps serein, tout favorisa notre marche ; nous n'éprouvâmes même pas les calmes qui règnent ordinairement dans ces parages ; aussitôt que nous eûmes dépassé la ligne, la fortune nous présagea ses rigueurs.

Le matelot chargé de la visite des gréements annonça que le mât de misaine avait consenti au-dessous des jotereaux. Le capitaine et les officiers ayant vérifié le fait, on réunit en conseil l'état-major et la maistrance; il y fut unanimement reconnu que ce mât était hors d'état de résister à la violence des mers et aux tem-

jusqu'à leurs sommets, et les vallées, d'orangers, de myrtes, de cyprès, de dattiers, de plantains, de cannes à sucre, de figuiers, d'oliviers, de lauriers, de chênes, de pins, et d'arbustes odoriférants. Ses productions consistent en vins, froment, orge, yams, bananes, légumes, et fruits de toute espèce; coton, soude, sang-de-dragon, aloès, mastic, etc. Le vin que l'on y récolte, quoique moins estimé que celui de Madère, est cependant l'objet d'un commerce considérable, et on en exporte annuellement de dix à quinze mille pipes. Laguna est la capitale de l'île; Santa-Crux en est le principal port. Lat. N. 28° 30′, long. O. 18° 9′.

pêtes qui nous attendaient dans le voisinage du cap de Bonne-Espérance, et, par une conséquence nécessaire, il fut décidé que nous tâcherions de gagner les côtes de l'Amérique méridionale, et d'aborder au port le plus convenable pour nous réparer, s'il en était temps encore, ou pour nous procurer un autre mât. On choisit la baie de Tous-les-Saints, sur la côte du Brésil, qui se trouvait le plus à notre proximité; nous la découvrîmes vers la fin d'avril. Au nord de la baie, nous ralliâmes la côte, mais, pendant plusieurs jours, les calmes enchaînèrent notre marche.

Pendant notre attérage, nous eûmes quelques communications avec la terre; impatient d'y mettre le pied, je demandai la faveur d'y accompagner l'un de nos officiers. Le soir, lorsque nous revenions à bord sur une pirogue du pays, le second maître s'avança en dehors du plat-bord pour nous faciliter l'accès des tire-veilles (1). L'officier monta le premier et sans accident, mais à peine eus-je saisi la corde qu'elle rompit; celui qui la tenait et

(1) Ce sont deux cordes qui ont des nœuds de distance en distance, et qui sont suspendues en dehors du vaisseau, de chaque côté de l'échelle.

moi nous tombâmes à la mer. Cependant le vaisseau était sous voile, et fuyait avec rapidité; l'obscurité de la nuit nous dérobait à tous les yeux. Mon compagnon d'infortune était bon nageur et vigoureux; il me retint sous l'un de ses bras, et pendant un quart d'heure, tantôt sur l'eau tantôt sous l'eau, il lutta contre la mer; heureusement nos cris avaient été entendus du vaisseau, et la chaloupe qui était à la traîne fut envoyée à notre secours.

Nous entrâmes dans la baie de Tous-les-Saints, et à cinq heures du soir nous mouillâmes par trois brasses, sur un fond de sable blanc, auprès de quatorze bâtiments portugais qui nous avaient devancés. La ville fut saluée de treize coups de canon, qui nous furent rendus en égal nombre. Deux pataches nous abordèrent immédiatement: l'une avait pour mission de surveiller l'exportation et l'importation des articles sujets aux droits de douane; l'autre portait plusieurs officiers en uniforme et le capitaine du port. M. Moreau leur exposa l'objet de sa relâche; on s'empressa de lui faire des offres de service.

Après cette entrevue, notre commandant ne voulut point différer d'aller présenter ses hommages au vice-roi; il eut la bonté de me dire

que pendant tout le temps que nous resterions dans ce mouillage je ne le quitterais pas, et il me traita en effet plutôt comme son fils que comme son subordonné. J'eus ma part de l'accueil gracieux qu'il reçut de tous les seigneurs portugais, et pendant près d'un mois j'assistai aux fêtes qui se succédèrent tous les jours : on eût dit que chacun voulait rivaliser en civilités et en prévenances de tout genre. Le vice-roi et l'archevêque lui-même nous comblèrent d'attentions.

La baie de Tous-les-Saints est située sous le treizième degré de latitude sud ; il résulte de cette position géographique que pendant l'été, qui commence en septembre et ne finit qu'en mars, le soleil darde presque perpendiculairement ses rayons ; les chaleurs sont alors excessives, et sans la brise de mer, qui les tempère pendant le jour, les Européens ne pourraient les supporter. L'hiver commence en mars et finit en septembre, et le soleil, qui se trouve alors dans la partie septentrionale de l'équateur, provoque des pluies abondantes. Dans cette belle contrée, l'hiver ne s'avance point avec son cortége accoutumé de neiges et de frimas ; cette saison semble défier nos prin-

temps d'Europe ; la végétation se développe avec vigueur, les feuilles restent immobiles aux branches, et les arbres, couverts de leurs plus riches parures, présentent à la main de l'homme des fleurs sans cesse renaissantes et des fruits toujours mûrs. L'étranger s'arrête étonné devant cette prodigalité de la nature ; une telle profusion de richesses ferait oublier au Français lui-même les lieux qui l'ont vu naître, si jamais un Français pouvait oublier sa patrie.

Les campagnes sont couvertes de tous les fruits du tropique : on trouve à vil prix les ananas, les bananes de toute espèce, des citrons et des oranges d'une énorme grosseur. Une espèce d'oranges est particulière à ces contrées ; elle est surmontée d'une autre plus petite, qui paraît s'échapper de son centre et en renferme les pepins : la partie mûre est volumineuse, et son suc est d'une saveur exquise. Le pamplemousse ou schaddeekt ressemble à l'orange ; son écorce a un pouce d'épaisseur ; on la fait confire dans le sucre ainsi que l'angélique en France ; c'est un mets très délicat. C'est ici que, pour la première fois, j'ai goûté le manioc, l'igname et la patate douce. On prépare avec la racine du manioc la cassave, espèce de fa-

rine qui sert à la nourriture des nègres. Le tabac, le sucre, la vanille, le cacao, les drogues médicinales, rien de ce que l'homme regarde comme nécessaire ou superflu ne manque à ces contrées.

Les forêts sont peuplées de perroquets de toutes couleurs : la nature semble avoir épuisé ses pinceaux pour varier les nuances de leurs riches plumages. Les familles de singes y sont aussi très nombreuses ; l'espèce la plus jolie, c'est le maki : la petitesse de sa taille, la délicatesse de ses formes, la finesse de sa physionomie, le rendent digne d'une mention particulière. Il n'est guère plus gros qu'un chat de huit jours ; sa tête est de la dimension d'un œuf de poule, le poil de son dos est fauve lustré, et celui de son ventre est gris cendré.

La ville de San-Salvador dos Campos dos Goaytacases est grande, irrégulièrement bâtie et très peuplée, si l'on en juge par le concours de peuple qui du matin jusqu'au soir circule de tous côtés (1). Les rues sont assez

(1) San-Salvador est dans une situation charmante; cette ville s'étend, sur un assez long espace, le long de la belle rivière de Paraïba, et offre une perspective

larges par le bas et très étroites par le haut; cette bizarrerie provient du genre de construction des maisons, qui vont toujours en s'élargissant jusqu'au sommet. A chaque étage on établit un colombage en saillie, de manière que l'étage supérieur déborde l'inférieur; lorsque deux maisons en face l'une de l'autre ont quelque élévation, les sommets semblent vouloir se toucher. Les habitants prétendent qu'ils trouvent dans ce mode d'architecture le double avantage de se préserver des rayons ardents du soleil pendant une grande partie de l'année, surtout

riante et très animée, surtout vue de la route qui conduit à la rivière.

San-Salvador fait un commerce considérable en productions du pays. On cultive la canne à sucre, principalement en remontant la Paraïba, ainsi que sur les bords de la petite rivière de Muriaché, qui se jette dans la Paraïba, vis-à-vis de San-Salvador. Le café et le coton, le riz, etc., y viennent très bien, ainsi que les fruits et les légumes d'Europe. Il existe parmi les habitants de riches propriétaires qui dirigent eux-mêmes leurs sucreries, ordinairement situées sur le bord de la rivière, et où ils emploient quelquefois cent cinquante esclaves. Il y a plusieurs de ces établissements qui fournissent de cent à cent cinquante milliers de sucre par an.

En 1801 on comptait cent quatre-vingts sucreries

lorsqu'il passe à leur zénith, ce qui arrive en février et en octobre; et de se mettre à l'abri des pluies, qui, pendant l'été, tombent par torrents. Quoi qu'il en soit, l'air, qui se trouve intercepté, circule péniblement, et la santé publique doit en souffrir, d'autant plus que la propreté n'est pas le côté brillant des habitants de San-Salvador; ils ne se font aucun scrupule de jeter dans les rues les immondices qui dans nos villes d'Europe sont déposées dans des

sur la Paraïba et la Muriaché, et, dans le nombre, il y en avait quatre-vingt-neuf qui offraient des bénéfices considérables.

Les plaines qu'arrose la Paraïba paraissent manquer de bestiaux, quoique offrant d'ailleurs tous les moyens d'en élever un très grand nombre. On s'occupe bien de l'éducation de quelques mulets, mais ils ne sont ni aussi forts ni aussi beaux que ceux de la capitainerie de Minas-Geraës et de Rio-Grande. Les chèvres et les moutons sont petits, et les cochons ne réussissent pas aussi bien que dans les autres pays.

La Paraïba prend sa source dans la province de Minas-Geraës, coule à l'occident, entre la Sarra dos Argâos et celle de Mantiqueira, et ayant reçu la Parahibuna, la Rio-Pomba, et d'autres petites rivières contiguës, elle continue de rouler ses ondes à travers d'immenses forêts, jusqu'à ce qu'elle entre, près de son embouchure, dans les plaines des Indiens-Gouytaers.

lieux retirés. Les rez-de-chaussée sont presque tous envahis par les boutiques : le tabac, la mélasse, les sirops, le fromage, les goudrons, les poissons, entassés sur le seuil des maisons, et placés sur un sol humide, répandent au loin une odeur fétide.

A San-Salvador, comme dans toutes les contrées où règne la superstition, les monastères et les églises sont en très grand nombre; la cathédrale s'y fait remarquer par son architecture, sa grandeur et sa magnificence : l'or et l'argent massif y brillent de toutes parts.

Aucun pays ne présente un peuple plus religieux, si toutefois les pratiques extérieures du culte sont le signe certain d'une véritable piété. Au premier son de la cloche qui annonce l'heure de l'*angelus*, tous les travaux sont suspendus dans les maisons, les personnes qui se trouvent dans les rues s'arrêtent, et, le front découvert, chacun murmure son oraison; on ne reprend le cours de ses affaires que lorsque la cloche expirante en a donné le signal. A toute heure du jour, les temples sont encombrés d'une foule d'individus de tous les rangs; dans les rues même, vers le soir, aussitôt que le soleil a quitté l'horizon, devant les

statues des saints, qui, sous les formes et les costumes les plus bizarres, se multiplient de maison en maison, au choix de chaque habitant, des groupes nombreux d'hommes, de femmes et d'enfants, sont prosternés, récitant à haute voix des prières ou chantant des cantiques. Les dévotions se prolongent fort avant dans la nuit. L'obscurité qui couvre ces pieuses pratiques, et l'affluence prodigieuse du peuple, donnent à cette grande cité je ne sais quel aspect sombre et mystérieux dont rien en France ne peut nous retracer l'image ; cependant, au milieu de ces scènes lugubres, on écoute avec plaisir quelques voix dont les doux accents se marient aux sons de la guitare ou de la mandoline : la beauté des nuits, sous cet heureux climat, prête de nouveaux charmes à ces simples concerts.

Dans un pays où la terre recèle les métaux les plus précieux, on n'est point étonné de voir toutes les classes s'adonner au luxe ; les hommes eux-mêmes ne dédaignent pas de frivoles ornements : non contents de réunir dans leurs maisons les meubles les plus recherchés, les matières les plus rares, ils surchargent leurs vêtements d'anneaux d'or, de pierre-

ries, de diamants; malheureusement le peu de dignité de leur maintien contraste avec la richesse et l'élégance de leurs ajustements. Les femmes, à l'exemple des hommes, se couvrent des plus brillantes parures, mais elles ont de plus cette grâce que ceux-ci ne peuvent se procurer à prix d'argent. Elles m'ont paru en général d'une beauté remarquable; quant à l'esprit et à l'enjouement, elles doivent en avoir beaucoup, leurs saillies doivent être bien piquantes, s'il faut en juger par l'effet qu'elles produisent sur ceux de leurs auditeurs qui ont le bonheur de les comprendre: quant à moi, je ne connaissais pas la langue portugaise; je fus réduit à un triste rôle, celui d'écouter et de ne pas entendre.

CHAPITRE II.

Départ du Brésil. — Cap de Bonne-Espérance. — Ouragans. — Ville du Cap. — Pont de bois. — Maisons. — Propreté des habitants. — Départ. — Tempête. — Retour au Cap. — Arrivée de deux flottes, l'une anglaise et l'autre française. — Navigation pour l'Ile-de-France. — Mort tragique du capitaine Boucaud. — Nouvelle tempête. — Énergie et sang-froid des matelots français et anglais ; inertie et superstition des matelots russes et espagnols.

Il fallut enfin continuer notre navigation, et nous prîmes congé des Portugais ; une jolie brise de l'ouest nous éloigna bientôt du continent. Après avoir été contrariés tour à tour par les calmes et par les vents, nous atteignîmes le cap de Bonne-Espérance ; nous y fîmes une première relâche de quinze jours pour renouveler nos provisions.

Cette colonie est située à la pointe méridionale d'Afrique (1) ; elle est placée par la Provi-

(1) Le cap de Bonne-Espérance est une vaste étendue de pays située à l'extrémité méridionale de l'Afrique,

dence comme le point d'appui entre l'Europe et l'Asie. La ville repose sur le bord d'une plaine basse, unie, d'une assez vaste étendue, et bornée circulairement du sud-ouest au sud-est, par une chaîne de hautes montagnes dont les sommets, différents par leur forme, sont aussi différents par leurs noms. La plus élevée de ces montagnes est celle de la Table; c'est à ses

laquelle sépare l'océan Atlantique de la mer des Indes. L'entrée dans cette mer, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, a été l'un des plus grands événements maritimes, après la découverte de l'Amérique. Cette tentative hardie eut lieu pour la première fois en 1493, par une escadre portugaise; mais le commandant, effrayé par les tempêtes qui règnent presque continuellement dans ces parages, n'osa aller plus loin. Vasco de Gama partit du Portugal en 1497, à la tête d'une flotte considérable, doubla ce cap redouté, et fit voir pour la première fois des vaisseaux européens dans la mer des Indes. Les Portugais ayant négligé de former un établissement au cap de Bonne-Espérance, les Hollandais commencèrent, en 1600, à y jeter les fondements d'une colonie, qui ne prit cependant quelque consistance que vers le milieu du dix-septième siècle. Ils pénétrèrent alors dans l'intérieur, et s'y établirent après avoir chassé les Hottentots dans les montagnes. Les Anglais s'emparèrent du cap de Bonne-Espérance le 16 septembre 1795, le rendirent à la paix d'Amiens, le re-

pieds que la ville est située ; à l'est de celle-ci s'élève la montagne du Diable. Le vent de sud-est, si terrible et si fréquent dans ces contrées, arrive de la mer par la baie de False, où, pendant quelque temps, il s'arrête enchaîné ; mais bientôt il se précipite contre ces énormes masses, lutte avec elles, et se fraie enfin une voie entre leurs deux sommets, d'où il plonge

prirent de nouveau en 1806, et l'ont enfin gardé, par suite des stipulations du congrès de Vienne. Ce territoire occupe une étendue d'environ deux cent quarante lieues du sud à l'est jusqu'à l'embouchure d'une rivière appelée Rio-d'Infante par les Portugais, et Great-Fish par les Anglais ; et de cent trente à partir du même point jusqu'à la rivière de Coussie, qui forme sa limite septentrionale ; sa population s'élève à soixante mille habitants, dont vingt-deux mille blancs. La plaine qui avoisine la mer est très fertile, de nombreux ruisseaux y entretiennent la fraîcheur, et le climat y est plus doux que dans l'intérieur ou dans les autres parties. Ce pays est traversé par trois chaînes de hautes montagnes, et on y trouve un désert de cent vingt lieues de long sur quarante de large. Il est exposé en hiver à des pluies continuelles, et en été à une chaleur excessive. On y fabrique beaucoup de vin et d'eau-de-vie. La colonie est divisée en quatre districts, qui sont, 1° le Cap-District dans le voisinage de Cape-Town ; 2° le Stellenbosch, qui comprend toute la côte occidentale, excepté le Cap-Dis-

dans la baie avec une telle fureur, que peu de vaisseaux lui résistent. A l'ouest de la montagne de la Table on en aperçoit deux autres, qui sont désignées sous les noms de Tête et de Croupe-du-Lion ; à leur sommet sont placés quelques vétérans, dont l'emploi est de signaler les vaisseaux aussitôt qu'ils les aperçoivent au large.

Une baie très vaste et demi-circulaire borne

trict ; 3° le Zwellendam, qui s'étend le long de la côte méridionale ; 4° le Graaf-Reynet, qui comprend une partie du Karrou ou désert, et les pâturages situés au pied de la montagne de Sneuwberg.

Le Cap-District est une péninsule formée à l'ouest par la mer, au nord par Table-Bay, et au sud par False-Bay; il se rattache au continent par un isthme plat et sablonneux. Le reste de la péninsule est couvert de montagnes dont la plus remarquable est celle de la Table, qui forme l'extrémité septentrionale du Cap-District; viennent ensuite la colline du Diable et la Tête-du-Lion, située à l'est de Cape-Town. La ville est agréablement située, à l'entrée de Table-Bay, dans une plaine qui avoisine la montagne de la Table; elle contient onze cent quarante-cinq maisons, cinq mille cinq cents blancs et dix mille noirs; elle est très régulièrement bâtie, et défendue par une citadelle. Son port est en bon état. Latitude sud, 33° 5′ ; longitude est, 16° 3′.

la ville du nord au nord-ouest; une plage de sable, sur laquelle la mer roule incessamment ses flots impétueux, en forme les contours. Les Hollandais ont construit un pont de bois de vingt-cinq à trente pieds de largeur et de quinze pieds environ de hauteur au-dessus du niveau de la mer, qui établit la communication entre la ville et la baie, et s'étend à près de cent cinquante toises du rivage. Des deux côtés du pont et dans toute sa longueur sont placés des tuyaux de plomb, de quatre pouces de diamètre, dont les robinets, de distance en distance, et dans un espace de trois cents toises, versent les eaux nécessaires à l'approvisionnement des vaisseaux. Les embarcations, amarrées aux piliers de bois qui supportent le pont, recueillent les eaux à l'aide d'un long tuyau de toile goudronnée.

Deux forts à double batterie, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, défendent l'entrée de la rade.

La ville est peu considérable, mais bâtie avec régularité; les rues sont bien alignées, spacieuses et propres; sur les deux côtés s'élève un trottoir. Les maisons, de forme carrée, annoncent le goût des habitants; les toits s'étendent en plate-forme, et se termi-

nent par une balustrade : les Hollandais vont y respirer la fraîcheur du soir. L'intérieur est d'une propreté recherchée, mais la distribution en est vicieuse. Il n'y a pas de ménage qui n'ait des meubles d'acajou. Sur une table du plus beau poli, on place un réchaud de cuivre rouge artistement travaillé, et sur ce réchaud repose un autre vase du même métal et qui renferme le thé ; à quelque instant de la journée que vous vous présentiez, le thé et le sucre candi vous sont offerts ; non loin de la théière, vous apercevez une corbeille où se trouvent les pipes et la boîte à tabac ; dans l'angle de l'appartement, plusieurs petits vases carrés, d'un cuivre très clair, appellent l'attention des fumeurs.

Au jardin de la compagnie se trouvent réunis les plantes, les arbres et les arbustes des quatre parties du monde, et dans un état de végétation aussi vigoureux que sur le sol natal. On ne se lasse pas d'admirer la distribution de ce jardin et la main savante qui sait y entretenir un ordre parfait. La ménagerie n'est pas moins remarquable par le choix des animaux que l'on y retient ; j'y vis, dans toute leur force et leur vigueur, le tigre, le léopard,

le lion, le zèbre, la gazelle, les singes de la grande espèce, et l'autruche, le premier et le plus fort des oiseaux.

Le chargement des provisions étant opéré, il fallut songer à cingler vers l'Ile-de-France. Une forte brise de mer nous aida à tourner le cap de Bonne-Espérance, et à nous placer à l'est du banc des Aiguilles, à l'entrée du canal de Mozambique. Les vents d'ouest continuant grand frais, nous marchions avec une vitesse de sept à huit nœuds par heure, et, sans le chargement du vaisseau et l'agitation des flots qui s'élevaient comme des montagnes autour de nous, notre marche eût été plus rapide encore, et, en peu de jours, nous nous serions rapprochés des tropiques, mais il nous fallait doubler la pointe méridionale de Madagascar. Déjà nous étions à égale distance des côtes de cette île et de celles de l'Afrique, lorsqu'une voie d'eau de quatre pouces fut aperçue dans la cale. Le premier jour, le jeu des pompes suffit pour l'épuiser, mais le lendemain l'eau avait reparu avec d'effrayants progrès; malgré un travail assidu, nous reconnûmes qu'elle ne subissait aucune diminution. Le vent passa subitement de l'ouest à l'est; la mer, cédant à sa

violence, entr'ouvrit ses abîmes ; ses flots, se précipitant sur les flancs du navire et repoussés dans leurs chocs, s'élançaient irrités à cinquante pieds au-dessus de nos têtes, et retombaient sur le pont comme une immense nappe; tout ce qui s'y trouvait était balayé. L'effroi devint général ; nous étions à cinq cents lieues à l'est du cap de Bonne-Espérance, à deux cents de la pointe méridionale de Madagascar, et à six cents au moins de l'Ile-de-France. Le vent nous défendait de marcher en avant, et les plus légers retards pouvaient entraîner les plus grands désastres : le retour au Cap était notre unique moyen de salut. Grâce au zèle de l'équipage, et à la précision des manœuvres, nous aperçûmes en peu de jours la côte d'Afrique, et nous reprîmes enfin notre ancienne station. Nous étions alors au mois de juillet, qui correspond à celui de janvier en France, et par conséquent au cœur de l'hiver. Les vents d'ouest, qui, pendant cette saison, règnent dans ces parages, rendent la baie de la Table peu sûre ; celle de False l'est encore moins. Quoi qu'il en soit, il fut résolu d'y attendre la belle saison.

Notre seconde relâche au Cap dura cinq

mois ; ce temps fut employé à réparer autant que possible nos avaries.

Pendant notre séjour, deux escadres parurent le même jour dans la rade, l'une française aux ordres du comte d'Estaing, et l'autre anglaise. A la nouvelle de la paix qui leur était parvenue, les deux escadres avaient suspendu les hostilités et retournaient en Europe. Le *Sévère*, vaisseau de l'escadre française, périt en arrivant au port. Tous les vaisseaux étaient entrés dans la baie par un fort vent de sud-est; ils furent obligés d'alonger leur bordée jusqu'au fond pour venir prendre le mouillage sur l'autre bord ; le *Sévère* poussa si loin la sienne que, n'ayant point assez promptement viré de bord vent devant, il eut le malheur d'échouer. Il tira le canon en signe de détresse, mais la chute du jour et l'agitation de la mer empêchèrent de lui porter secours ; l'équipage parvint cependant à se sauver. Un vaisseau de l'escadre anglaise n'échappa que par un heureux hasard à la même destinée. Un coup de vent avait brisé ses câbles, au moment où ses mâts de hune étaient calés ; il se trouvait sans gouvernail, et ne pouvait manœuvrer pour éviter la pointe de l'île Robin, située à l'entrée de la baie;

jeté parmi les brisants, et ballotté d'un rocher à l'autre, il erra pendant plus de deux heures, jusqu'à ce que le même vent de sud-est l'eût repoussé vers la pointe nord de l'île, d'où il gagna le large.

Les travaux pour les réparations de notre navire n'avaient point répondu à l'effet qu'on s'était proposé; la voie d'eau subsistait toujours, ne donnant plus, il est vrai, que vingt pouces par heure, au lieu de trente-quatre : mais les deux pompes royales du *Sévère* nous ayant été accordées, et ces pompes réunies aux nôtres nous mettant à même de rejeter cent cinquante barriques d'eau par heure, notre inquiétude s'évanouit, et nous remîmes à la voile dans les premiers jour de février. Une polacre à trois mâts, de Marseille, commandée par le capitaine Boucaud, marcha de conserve avec nous, ayant aussi sa destination pour l'Ile-de-France; les signaux de reconnaissance, pour le jour et la nuit, furent convenus, en cas de séparation.

Notre navigation s'annonça sous d'heureux auspices; des vents légers et venant de l'ouest au nord rendaient la marche du vaisseau douce et rapide. Les houles de la mer étaient creuses,

mais sans écume; notre compagne de voyage ne nous perdait pas de vue, et il s'était passé peu de jours sans avoir des nouvelles les uns des autres. Nous étions pleins de joie et d'espérance, lorsqu'un événement affreux vint jeter la consternation parmi nous.

Le capitaine Boucaud avait profité d'un calme profond pour se rendre à notre bord; il était accompagné de deux officiers qui s'étaient embarqués comme passagers pour l'Ile-de-France. Notre commandant s'empressa de leur faire fête; on leur offrit à dîner, et, autant que le permettaient nos ressources, le banquet fut brillant et recherché. Malheureusement on dépassa les bornes de la tempérance: les vins et les liqueurs avaient été servis avec profusion.

Sur les cinq heures du soir, une forte brise du sud-ouest étant survenue, le capitaine Boucaud annonce qu'il veut retourner à son bord; en vain on lui fait observer qu'il est imprudent de s'exposer, dans une frêle embarcation, sur une mer aussi agitée, que probablement le calme renaîtra avant la nuit, et qu'à tout événement il peut rester au milieu de nous jusqu'au lendemain. Les deux officiers

qui l'avaient suivi se joignent à nous; mais, en dépit de nos prières, le capitaine Boucaud, la tête troublée par les fumées du vin, persiste dans sa détermination. Il hèle son canot et part seul; son bâtiment met en panne pour l'attendre, et il n'y aborde qu'aprés avoir couru mille dangers. A peine est-il monté sur son bord, qu'il hisse son pavillon, et tire sur nous un coup de canon à boulet, forçant en même temps de voiles pour nous joindre. Il arrive à notre travers, et, saisissant un énorme porte-voix, il nous crie de lui rendre à l'instant ses passagers, et nous menace, en cas de refus, de nous couler.

Le capitaine Boucaud était d'un caractère naturellement doux et sociable; jusqu'à ce moment nous n'avions éprouvé de sa part que de bons procédés; il ne fallait donc attribuer cet emportement qu'au trouble momentané de sa raison. Tous les officiers de son bâtiment s'empressent autour de lui et cherchent à modérer sa fureur : de notre côté, nous lui répondons que le mauvais temps a seul empêché ses deux passagers de partir avec lui; qu'ils sont restés de leur plein gré, et que le lendemain ils retourneront à son bord. Rien ne

peut l'apaiser; il court comme un furieux de l'avant à l'arrière de son vaisseau, jurant et menaçant de nous exterminer tous. Dans sa marche précipitée, il franchit le bastingage, et saute dans les grands porte-haubans. Son porte-voix lui échappe des mains, il se baisse pour le reprendre; mais, n'ayant point saisi d'une main assez ferme le hauban qui devait le retenir, il tombe à la mer. Nos embarcations et celles de la polacre sont lancées à l'eau, mais en vain nous cherchons à le retrouver; l'infortuné avait disparu pour toujours.

Un autre accident, quelques jours après, nous enleva un de nos mousses. Il s'amusait à grimper le long de l'écoute de la grande voile d'étai; la violence du vent était telle qu'il fut jeté à dix toises dans la mer; il conserva assez de présence d'esprit pour crier lui-même : Un homme à la mer! La polacre qui était derrière nous vint à son secours, mais au moment où on allait le saisir il fut englouti.

Trente-trois jours s'étaient écoulés depuis notre départ du Cap, et nous n'étions encore qu'à la moitié de l'embouchure du canal de Mozambique, à la même hauteur où nous avions dû terminer notre premier voyage. Jus-

qu'à ce moment la polacre nous était restée fidèle; mais par le méridien de Sainte-Marie, extrémité méridionale de l'île de Madagascar, des grains violents nous surprirent: la séparation devint inévitable; les vents augmentaient de force d'heure en heure, la mer devenait extrêmement turbulente.

Il était quatre heures de la nuit : des nuages très bas accouraient de l'ouest à l'est avec une prodigieuse rapidité; le vent, toujours impétueux, saute subitement au sud-est, et sans qu'on ait eu le temps de diminuer les voiles, le vaisseau change de direction, et est jeté sur le stribord. Le tonnerre retentit; l'horizon est enflammé, la foudre tombe et brise le petit mât de hune ainsi que la vergue, qui dans leur chute renversent et entraînent à la mer les deux mâts de perroquet; la porte du four s'ouvre, le feu se déclare à l'entre-pont, et, dans cet affreux moment, les vagues, poussées par des vents contraires, se heurtent, s'élancent vers les nuages, et semblent se confondre avec eux.

Notre équipage, au départ de France, était composé de quatre-vingt-un hommes, moitié Russes, moitié Français; au Cap, nous avions

pris un renfort de vingt-cinq hommes, Anglais et Espagnols.

Les Russes et les Espagnols, désespérant du salut commun, se jettent à genoux; les mains tendues vers le ciel, ils supplient Dieu de leur faire la grâce d'une bonne mort, et lui demandent le pardon de leurs péchés.

Le capitaine Moreau jette sur les périls qui nous environnent le coup d'œil du sang-froid et de l'audace; il donne ses ordres avec calme et précision. Les Français et les Anglais, tout confiants qu'ils sont dans l'assistance de la divinité, se réunissent et redoublent d'efforts; les écoutes des huniers sont coupées, et après quinze minutes des plus cruelles anxiétés, le navire se relève. Mais pendant ce court et terrible intervalle le feu avait étendu ses ravages dans l'entre-pont; la fumée sortait par les écoutilles en épais tourbillons; les mâts et les vergues qui étaient à la traîne étaient ramenés par les vagues toujours furieuses contre le flanc du vaisseau; ils le frappaient à coups redoublés, et les manœuvres qui les retenaient menaçaient de s'engager dans le gouvernail.

Malgré les ténèbres et l'incertitude qu'elles jetaient dans nos travaux, les manœuvres sont

coupées, et déjà nos mâts flottent au loin. Le capitaine ordonne aux matelots anglais et français de rester sur le pont et de dégager le bâtiment du désordre qu'avait occasioné la tempête; il prend avec lui les Espagnols et les Russes, place les uns auprès des pompes, arme les autres de seaux, et ce service est si bien dirigé qu'en moins d'une demi-heure l'incendie diminue et s'éteint tout-à-fait.

Le jour vint enfin éclairer nos désastres; mais, tout en déplorant les avaries de notre navire, nous eûmes du moins la consolation de voir qu'aucun de nous n'avait péri, quoique plusieurs hommes, entraînés dans la chute des haubans et de la vergue, fussent tombés, les uns dans les haubans de misaine, les autres dans la mer.

Après avoir réparé, autant que possible, nos voiles et nos cordages, nous continuâmes notre route. Le lendemain au jour nous aperçûmes un bâtiment derrière nous; supposant que ce pouvait être la polacre, nous lui fîmes nos signaux de reconnaissance : ce n'était point elle, mais le *Sagittaire*, vaisseau français de la compagnie des Indes, commandé par le capitaine Morand, parti de Lorient depuis trois mois, et allant à l'Ile-de-France.

Nous atteignîmes le méridien de l'Ile-de-France ; nous nous dirigeâmes au nord-est, et ensuite au nord, pour gagner le vent de l'île Rodrigue, située à cent dix lieues à l'est de la première. La mer était unie, et les calmes arrêtaient parfois notre marche. L'île Rodrigue nous apparut à sept ou huit lieues au nord, et enfin nous entrâmes dans le port de l'Ile-de-France, soixante-quinze jours après notre second départ du Cap, et treize mois après avoir quitté la France. Cette traversée se fait ordinairement en trois mois.

CHAPITRE III.

Ile-de-France. — La ville. — Maisons nomades. — Ouragans. — Port et baie. — Fortifications. — Attelage de noirs. — Beautés du site. — Paul et Virginie. — Les singes ou le balancier.

L'Ile-de-France a été découverte il y a plus de deux cents ans par les Hollandais, qui lui donnèrent le nom d'Ile-Maurice; ils y formèrent un établissement qu'ils cédèrent à la France en 1712 ; on conçut en 1730 l'idée de lui donner quelque consistance politique.

Cette île, située par 20° 10′ latitude au sud de l'équateur, n'a qu'environ trente-trois lieues de circonférence. Dans toutes les saisons, les montagnes qui la dominent présentent à l'œil enchanté, des arbres couverts de fleurs, de fruits et d'un feuillage toujours vert. Les plus élevées sont au nord-ouest; et à l'ouest de celles-ci, sur une plaine basse et d'une vaste étendue, la ville se déploie, et non loin d'elle la rade et le port.

La ville est bâtie presque entièrement en

bois ; les maisons sont petites, mais propres et commodes ; leur forme et leur élévation varient autant que leur nombre. Elles sont peintes de toutes couleurs, ce qui a l'avantage de les défendre contre l'extrême ardeur du soleil. On les déplace presque toutes à volonté : souvent vous rencontrez à l'extrémité de la ville la maison que la veille vous avez vue dans un quartier opposé : ce déménagement se fait à l'aide de rouleaux et presque sans frais. On sait que l'Ile-de-France est exposée à des ouragans furieux; une maison de pierre qui cède à leur violence porte au loin le ravage, et parfois ses malheureux habitants périssent ensevelis sous les décombres. Une maison de bois offre encore moins de résistance à ces terribles chocs, mais si les compartiments sont liés solidement entre eux, aucune de ses parties ne se disjoint ; elle semble, en succombant, avoir seulement changé de position, et le plus souvent il suffit de la relever et de la remettre sur pied : c'est là peut-être le motif qui fait préférer aux habitants les constructions en bois.

On m'a cité divers effets de la fureur des ouragans. Une maison située au sommet de la montagne dite du Pavillon, quoique assez pro-

fondément enfoncée dans la terre, fut arrachée de sa base et lancée au loin dans la mer. J'ai vu dans la rade des vaisseaux chavirés, d'autres échoués, quelques uns qu'on fut obligé de couler bas, pour éviter de plus grands désastres. Un bâtiment de quatre cents tonneaux eut son grand mât tordu comme un tire-bouchon ; et, dans le même temps, les planches, les portes, les croisées, arrachées des maisons, volaient dans les airs, comme les feuilles de nos arbres emportées par les vents d'automne (1).

La rade, qui gît sud-est et nord-ouest, est plus longue que large : à son entrée, le fond de vingt-cinq brasses, quoique de sable et corail moulu, est de bonne tenue, et va diminuant à mesure qu'on avance en dedans, jusqu'à quatre et cinq brasses, et finit en vase. Elle peut contenir quatre cents bâtiments, qui s'y trouvent en sûreté avec quatre amarres, beaupré surpoupe, et ainsi à l'abri d'évitage, de quelque côté que viennent le vent ou la marée, qui ne

(1) En 1817, un effroyable ouragan a détruit un nombre considérable de maisons, de plantations, de bois et de vaisseaux. — L'Ile-de-France appartient aujourd'hui à l'Angleterre.

marne que de six pieds dans les nouvelle et pleine lune. Dans la rade se trouve compris le Trou-Fanfaron, espèce d'enfoncement qui faisait autrefois partie du port, et qui en est aujourd'hui séparé par une digue, au bout de laquelle se trouve une ouverture pour le passage des plus gros vaisseaux ; cet emplacement convient au carénage et aux autres fortes réparations. Le flot vient du nord-ouest, et l'ébe du sud-est.

Deux forts défendent l'entrée de la rade, celui de La Bourdonnaye sur l'île des Tonneliers, du côté de babord en entrant, et l'autre, nommé le Fort-Blanc, du côté de stribord. Le premier domine la plate-forme, qui peut avoir vingt-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer, et qui est entourée de douves profondes dont les bords sont garnis de revêtements de pierres de taille de huit pieds. De distance en distance, on a pratiqué du côté de la mer des embrasures où peuvent s'asseoir des pièces de vingt-quatre et de trente-six. Le Fort-Blanc, établi au côté opposé, est une simple batterie à barbette, d'autant plus redoutable, qu'elle porte des pièces du même calibre, et qu'on ne l'aperçoit pas d'un quart de lieue. Si les forts

étaient mis en bon état de défense, l'Ile-de-France serait inexpugnable de ce côté, protégée d'ailleurs par des récifs de corail qui s'étendent au loin.

On compte une lieue du port à l'entrée de la rade que l'on nomme Pavillon, à cause de deux énormes bornes fixées par de fortes chaînes sur les pointes de rochers, à l'effet de prévenir les bâtiments qui arrivent, contre les écueils nombreux de la côte.

Pendant mon séjour, j'ai eu occasion de voir à la fois réunis dans la rade et dans le port plus de cent cinquante bâtiments de guerre ou de commerce, du port de quatre cents à quinze cents tonneaux. Tant d'intérêts accumulés dans un espace aussi resserré répandent la vie et l'activité ; le chargement et le déchargement des marchandises, la circulation des marins, les opérations compliquées des négociants, tant pour l'exportation que pour l'importation, tout cela donne à l'Ile-de-France une physionomie que ne nous retracent pas nos premières villes de commerce.

Le transport de toute espèce de denrées, de la ville au port et du port à la ville, se fait sur des charrettes que traîne péniblement un at-

telage de huit noirs. Leur maître marche à leurs côtés; un fouet de poste à la main, il aiguillonne leur zèle; le plus léger retard est puni par des coups. Lorsque les noirs, tristes suppléants des bêtes de somme, ont ainsi traversé de longues années, lorsque la vieillesse et ses infirmités ont affaibli leurs forces, ils sont vendus aux cultivateurs de l'île; ceux-ci les font travailler à la terre, jusqu'à ce qu'enfin, écrasés sous le poids de leur nouveau joug, ils aient trouvé dans la mort la fin de leurs misères. Il n'y a pas en Europe d'attelage de bêtes de somme qui rapporte autant que celui auquel ces malheureux sont appareillés. J'ai connu des maîtres charretiers qui possédaient huit ou dix voitures, dont chacune faisait douze voyages en un jour, au prix de huit fr.; produit net, 1,000 francs environ pour une journée.

Entre la ville et les montagnes de l'est, la plaine se partage en jardins et en pâturages : c'est dans cette partie que se trouve le Champ-de-Mars, promenade d'une grande étendue et entourée d'arbres, sur laquelle la garnison va manœuvrer.

L'Ile-de-France est très fertile; elle produit

beaucoup d'arbres à fruits d'une admirable végétation, et d'autres aussi à épices, ou précieux pour la marqueterie. Le manioc, la patate et l'igname s'y trouvent en abondance. La canne à sucre et le cafier forment, avec le coton, le tabac et l'indigo, le principal revenu de la colonie.

Après Bernardin de Saint-Pierre, il ne m'appartient pas de parler des belles cascades qui, de soixante pieds de hauteur, bondissent dans la vallée ; des sites gracieux et pittoresques que l'inimitable auteur de Paul et Virginie a décrits avec tant de grâce et de vérité. En parcourant les lieux qu'avait foulés le peintre de la nature, en visitant la plage où avait expiré celle dont le souvenir était gravé dans mon cœur, je me sentis ému, attendri ; d'un pas timide, d'un œil inquiet, j'interrogeai les arbres, les pierres, les plus simples monuments : tout était silencieux autour de moi ; les vestiges avaient disparu ; les vieillards eux-mêmes ne comprenaient pas mes paroles. Je leur redemandais Paul et Virginie, et ces noms si doux s'échappaient de leur bouche comme le son renvoyé par l'insensible écho(1).

(1) On sait aujourd'hui que l'épisode de Paul et

On trouve à l'Ile-de-France des lézards à peau lisse, d'autres couverts d'écailles, et, parmi ces derniers, quelques uns d'une grande espèce : on y rencontre aussi des cerfs et des gazelles. Les ânes, les mulets et les chevaux n'y sont pas communs ; le cabri y remplace le mouton, quoique la chair en soit moins délicate. Les cochons sont les seuls animaux importés d'Europe qui aient prospéré : c'est Madagascar qui fournit les bœufs et les vaches que réclame la consommation de la colonie.

Il y aurait de l'ingratitude dans mon fait à oublier les singes ; or voici comment j'ai fait connaissance avec eux :

Un jour qu'assis au pied de la cascade du Réduit, environné d'arbres nombreux et touffus, je m'amusais à pêcher à la ligne, quelque bruit se fait entendre dans le feuillage; je cherche des yeux, et d'abord je n'aperçois rien : le bruit recommence, et je découvre un singe d'une moyenne force, placé sur une branche qui s'é-

Virginie n'a été qu'une touchante fiction; le tombeau de Virginie, que les habitants de l'Ile-de-France montrent aux étrangers, est une innocente spéculation de la vanité, qui peut être aussi considérée comme un juste hommage rendu à l'un de nos premiers écrivains.

tendait jusqu'au milieu de l'eau. En cet endroit, la rivière pouvait avoir de vingt-cinq à trente pieds de largeur. Le singe avançait, retournait sur ses pas, et faisait mille contorsions; tous les muscles de sa physionomie signalaient une vive anxiété. Il s'éloigne un moment, et bientôt reparaît suivi de deux autres singes; ceux-ci s'avancent lentement vers lui, le regardant avec d'effroyables grimaces et semblant le défier au combat. Le premier réplique par d'autres grimaces non moins menaçantes : toutefois, reconnaissant que la partie n'est point égale, il recule insensiblement vers l'extrémité de sa branche.

Les singes ne m'avaient point aperçu : dans l'ardeur belliqueuse qui les anime, rien n'a pu détourner leur attention. Je m'approche de l'arbre, comme on dit, à pas de loup; j'arrive de branche en branche jusqu'à celle où les trois ennemis sont en présence, et je m'y établis de manière à leur couper la retraite. A mon apparition, les hostilités sont suspendues; les singes, immobiles dans leur position, examinent tous mes mouvements; mais comme je me porte en avant, ils se portent en arrière. Dans la crainte d'être trahi par mon poids, je m'arrête;

ils s'arrêtent aussi, et, devinant peut-être le motif qui m'enchaîne à ma place, tous trois répètent contre moi les menaces et le défi par lesquels tout à l'heure ils se provoquaient entre eux. Je l'avouerai, j'éprouvai une sorte de dépit d'être ainsi bravé par des singes. Tout entier au désir de la vengeance, je saisis la branche d'une main vigoureuse et la secoue avec acharnement : mes adversaires tiennent bon ; ils se cramponnent de leur mieux, et, dans leur sécurité, me prodiguent d'ironiques grimaces. Je redouble d'efforts, et avec tant de succès, qu'il leur faut enfin penser au salut commun.

Le plus avancé s'étend de toute sa longueur, le second en fait autant, et le troisième suit l'exemple des deux autres ; celui-ci saisit la queue du second, et le second celle du premier, et, à l'aide de cette corde de leur invention, l'un et l'autre abandonnent l'arbre et restent suspendus. Le premier, docile à la manœuvre, descend, retenu par la patte à l'extrémité de la branche ; et ses compagnons ne formant plus avec lui qu'une seule et même chaîne, il leur communique un mouvement semblable à celui d'un balancier de pendule. Cependant j'agite la branche avec toute la vi-

gueur que me donne l'espoir presque assuré du triomphe. Un cri part : le singe du bas avait averti celui du haut que l'élan était suffisant, et les voilà tous les trois qui pirouettent dans les airs et vont tomber sur l'autre rive, au milieu du feuillage. De là mes trois ennemis me font leurs adieux par de nouvelles grimaces.

CHAPITRE IV.

Côte d'Angola. — Traite des noirs. — Rivière d'Embrist. — Baie de Cabinde. — Continuation de la traite. — Moyens pour corriger les torts de la nature. — Superstitions. — Jugements de Dieu. — Funérailles. — Séjour à Saint-Domingue. — Retour en France.

En mars 1785, après douze mois de séjour à l'Ile-de-France, un de mes parents m'offrit une place d'officier sur un bâtiment qu'il destinait à faire la traite sur la côte d'Angola, côte occidentale d'Afrique (1); les instructions étaient de reporter les noirs à Saint-Domingue, et de prendre ensuite la route de France. Le navire sur

(1) Angola, petit royaume de la côte occidentale d'Afrique, situé immédiatement au sud du Congo. On donne le nom de la côte d'Angola au territoire qui s'étend du cap Lopez-Gonsalvo à Saint-Philippe de Benguéla, depuis le premier jusqu'au douzième degré de latitude sud. On évalue sa superficie à trois mille lieues carrées. Le sol en est très fertile, et on y récolte du maïs, des patates douces, des ignames, des oranges, du sucre, des dattes, etc... ; on y trouve aussi des mines d'argent, de cuivre, de fer et de sel.

lequel j'allais m'embarquer était *la Constance*, capitaine Santo, du port de trois cent cinquante tonneaux ; il sortit le 19 mars du Trou-Fanfaron, et le lendemain 20, le pilote nous démarra pour nous mettre à l'entrée de la rade. Nous mouillâmes en dehors du Pavillon, par vingt-cinq brasses, fond de sable et de corail. Enfin, le 22, à dix heures du matin, le capitaine s'étant rendu à bord, nous appareillâmes, et l'on gouverna à l'ouest sud-ouest, avec jolie brise de sud-est.

Nous aperçûmes presque aussitôt sous le vent un vaisseau qui paraissait marcher dans la même direction que le nôtre : des colonnes de fumée qui s'échappaient de son centre nous firent soupçonner qu'il éprouvait quelque chose d'extraordinaire. Peut-être avait-il tiré le canon de détresse ; la direction contraire du vent pouvait avoir emporté le bruit loin de nous. Nous nous dirigeâmes immédiatement sur lui : ce bâtiment était *la Nouvelle-Entreprise*, capitaine Bruneau, venant de Trinquemale, île Ceylan. Peu de jours après son départ, un coup de vent avait brisé son gouvernail et une partie de sa mâture : sa marche avait beaucoup souffert de cet accident ; il était en mer depuis

soixante jours et manquait de vivres. Notre capitaine lui envoya toutes les provisions dont il put disposer, et lui offrit même de le remorquer jusqu'à l'île Bourbon, plus facile à atteindre que celle de France, qui se trouvait trop au vent; en effet, nous conduisîmes *la Nouvelle-Entreprise* jusqu'au mouillage de Saint-Denis.

L'île Bourbon ne disparut que le 29 au matin; nous la relevions à l'est. Jusqu'au 13 avril, les vents changèrent fréquemment : ce même jour nous eûmes connaissance de la pointe Natal. Le 14, nous croyant sur le banc des Aiguilles, on jeta la sonde sans trouver de fond. Le 15 au matin, un de nos meilleurs matelots tomba de la grande vergue à la mer ; il fut impossible de le retrouver. Du 16 au 24, les vents furent variables et la mer agitée: ce dernier jour, à midi, le cap False fut relevé nord-ouest un quart ouest; et celui de Bonne-Espérance, ouest un quart nord-ouest. Le même temps ayant continué, nous ne doublâmes le promontoire que le 1er mai, dans la nuit, et nous entrâmes le lendemain seulement en rade, à neuf heures du matin, par six brasses fond de gravier, la Croupe-du-Lion au sud-ouest, et les terres les plus nord au nord-ouest un quart nord. Les vents

nous y retinrent jusqu'au 14 mai suivant.

A notre départ, nous gouvernâmes au nord nord-ouest jusqu'au 16° de latitude, et alors au nord-est, pour rapprocher la côte, dont nous eûmes connaissance le 25 dans la nuit. Nous laissâmes arriver au nord nord-est. Le 26 à midi, 13° 37′ de latitude sud, au coucher du soleil, la sonde rapportait quatorze brasses, fond de gravier : à minuit nous ne trouvâmes pas de fond avec une ligne de cinquante brasses. Le 27, à midi, le chapeau de Saint-Philippe de Benguéla nous restait à l'est un quart sud-est, deux milles de distance ; la latitude était de 12° 18′. De là nous apercevions la ville, qui nous parut considérable ; les Portugais y ont établi des salines. La sonde nous rapporta un fond inégal de vingt, trente, quarante, trente, vingt-trois et vingt-huit brasses, jusqu'au matin du 30. Nous eûmes la vue du vieux Saint-Philippe de Benguéla, qui nous restait par notre travers à l'est un quart nord-est, avec un fond de vingt-huit brasses. Les observations donnèrent 10° 23′ de latitude, et, pendant les vingt-quatre heures de cette journée, les sondes rapportèrent vingt-sept, vingt et une, dix-huit, seize, quatorze, seize, et dix-sept brasses. Le 31, nous

reconnûmes la pointe Palmarendo au nord-est un quart nord. Pendant la nuit, on ne trouva point de fond avec soixante brasses de ligne : à huit heures du matin, nous vîmes le clocher de Saint-Paul de Loango, à l'est sud-est, 5° est.

Le 1er juin, nous n'étions qu'à une lieue de la rade de Saint-Paul, qui nous restait à l'est un quart sud-est. La ville est protégée par un fort; nous n'avions point encore vu sur cette côte d'établissement portugais aussi considérable.

Le lendemain, sur les huit heures, deux noirs furent aperçus sur le rivage. Le capitaine fit embarquer huit matelots et deux officiers, avec ordre de s'informer s'il y avait moyen d'ouvrir sur ce point quelque opération de traite. Nous continuâmes de prolonger la côte au nord; mais, au coucher du soleil, le canot n'ayant point reparu, l'inquiétude nous prit et nous mouillâmes par douze brasses. Une lanterne fut hissée à la tête du grand mât, et d'heure en heure on tira le canon. Enfin le lendemain, au jour naissant, le canot fut signalé à une distance de cinq à six milles derrière nous ; il nous aborda vers les neuf heures.

L'officier commandant rapporta qu'il avait

été arrêté à quelque distance de la côte par la violence des lames; que les noirs l'avaient aperçu et s'étaient mis en mer pour lui porter secours; qu'il était monté sur leur embarcation avec deux de ses hommes, et qu'un noir était resté en otage sur le canot. Arrivé à terre, il avait été bien traité par les habitants du pays, et le matingue, c'est ainsi qu'ils appellent leur chef, lui avait conseillé de prendre mouillage dans la rivière d'Embrist, qui se trouvait plus au nord, offrant toute sécurité pour l'ancrage; il lui avait assuré que sur ce point les opérations de la traite s'ouvriraient immédiatement.

Nous appareillâmes en conséquence pour la rivière d'Embrist; et le navire y entra à quatre heures du soir par douze brasses, fond de sable blanc, le cap de ce nom à l'est un quart sud-est, et le milieu de la baie au nord-est un quart est; notre latitude était de 7° 50′.

Le 4 au matin, six hommes armés et un officier furent expédiés au rivage. Deux noirs, se qualifiant de courtiers, les accompagnèrent à leur retour; ils donnèrent au capitaine l'assurance qu'il pourrait traiter immédiatement de deux à trois cents nègres, ce qui le déter-

mina à descendre à terre ; l'instant de son débarquement fut annoncé par cinq coups de canon. L'entrevue avec les chefs eut lieu de suite, et en peu d'heures les conditions du marché furent arrêtées.

Un comptoir fut établi par les noirs à deux milles de la côte, au milieu d'une cour spacieuse, fermée de palissades et entourée d'arbres nombreux et touffus ; il se composait de trois huttes, couvertes de feuilles de cocotier, qui, dans un espace assez rapproché, furent destinées, l'une à recevoir les esclaves, l'autre au magasin, et la troisième à la cuisine. Après avoir pris quelques mesures de précaution, nos marchandises d'échange furent transportées dans cet établissement. Le premier jour, neuf noirs furent achetés et expédiés à bord ; et jusqu'au 24 on traita de soixante-neuf, tant hommes que femmes. Le prix de chacun d'eux consistait dans une ou deux pièces de toile de coton bleu, dite guinée, une ou deux pièces de nicanèse, espèce d'étoffe de coton fond blanc rayée d'autres couleurs, un ou deux miroirs et quelques chapelets de rassade (grains de verre).

Le 25, ne voyant plus paraître aucun noir, le

capitaine appareilla pour Cabinde. Nous jetâmes l'ancre à une lieue de la terre, vis-à-vis le Zaïre, fleuve très rapide et dont l'ouverture a plus de quinze milles de largeur: ses eaux portaient au nord-ouest et charroyaient des arbres entiers avec une vitesse de quatre milles à l'heure. Ce ne fut que le 11 juillet que nous atteignîmes la rade de Cabinde; nous y prîmes position par quatre brasses, fond de vase molle, la pointe de Cabinde à l'ouest sud-ouest, demi-lieue de distance.

Cette baie, ouverte du nord au sud-ouest à tous les vents de l'ouest, forme une échancrure assez profonde du côté de l'est, d'où l'on aperçoit l'embouchure de quelques petites rivières. Les ressacs, qui, dans la nouvelle et dans la pleine lune, se font sentir avec violence, rendent l'arrivage à terre difficile.

Sur cette plage, comme à Embrist, les noirs nous firent un établissement composé de quelques cases; ils se prêtèrent à tous nos désirs de la meilleure grâce du monde, et s'offrirent même à transporter nos effets sur leur dos.

Nos opérations marchèrent aussi rapidement qu'à Embrist; seulement, on préférait dans les échanges la poudre à canon, les fusils et l'eau-

de-vie, ce qui nous était à peu près indifférent. Pendant les deux premiers mois de notre séjour, deux cents noirs nous furent livrés, hommes, femmes et enfants. Les deux derniers mois furent moins heureux; les bâtiments à trois mâts, *l'Atlas*, capitaine Ozele, *le Maffougue*, capitaine Fourneau, et *la Marthe*, capitaine Lamoisse, étant venus prendre mouillage dans la rade, établirent une concurrence: les prix augmentèrent; les noirs devinrent plus rares; on ne nous en procura plus que soixante-cinq.

S'il est quelque chose au monde de plus hideux que les marchés de chair humaine, c'est le moyen dont les vendeurs se servent pour tromper sur la qualité de cette denrée. Un noir est-il disgracié de la nature, avant de l'amener à la vente, le malheureux est torturé de mille manières, il est soumis aux plus cruels essais, jusqu'à ce que l'apparence soit telle qu'elle en impose aux yeux clairvoyants du spéculateur. Si son infirmité résiste à tous les efforts, une main impitoyable le précipite du sommet des rochers; il tombe dans des fondrières où la mort l'attend, ou, ce qui est pis encore, une longue et terrible agonie. S'il ne s'agit que d'une

4.

simple hernie, le marchand d'esclaves, avant d'arriver au comptoir, s'arrête dans quelque endroit écarté; le malade est couché sur le dos; on le frappe sur le ventre à coups de baguettes jusqu'à ce que la hernie soit rentrée, et, cette opération terminée, le patient est traîné en toute hâte au lieu de la vente.

Les femmes ne sont pas traitées avec moins de rigueur; malheur à elles si l'âge a flétri leurs attraits! Lorsque leur sein, fatigué par les ans, a perdu son élasticité première, on y introduit un chalumeau, à l'aide duquel on souffle jusqu'à ce qu'il ait repris ses formes arrondies.

Soit indifférence de la vie, soit espoir d'un sort plus heureux sous d'autres climats, les victimes se prêtent à toutes les supercheries qu'invente le caprice d'un maître avide; elles semblent aller au-devant du supplice, et sourient presque à leurs bourreaux.

La superstition est la compagne accoutumée de la cruauté. Devant la maison de l'un des chefs, j'ai vu deux énormes figures en bois et grossièrement sculptées; l'une vêtue d'une pièce d'étoffe de coton, la tête couverte d'une perruque de plumes de diverses couleurs; l'autre

nue jusqu'à la ceinture, et tenant un arc d'une main et de l'autre des flèches. C'est aux pieds de ces idoles que chacun vient déposer ses craintes et ses espérances; nul n'oserait tenter le destin, se livrer à un projet quelconque, avant d'avoir imploré ces divinités, avant de leur avoir touché les mains. Pour s'assurer contre les événements malheureux, les naturels portent au cou des morceaux de bois qu'ils ont consacrés en les frottant contre ces fétiches; aux heures de repas, ils trempent dans leurs mets ou dans leur boisson ces précieuses reliques.

Indépendamment de leurs autres fonctions, ce sont aussi les dieux qui tiennent la balance de la justice. Lorsqu'un Angolais est soupçonné d'avoir commis un crime, si les preuves ne sont pas complètes, on ne perd pas de temps dans de vains débats; on ne connaît ici ni procureurs du roi ni avocats. Or voici comme on procède, et comme jadis, en France, au bon vieux temps, on a procédé : le prévenu est amené devant le fétiche à perruque de plumes; les anciens, qui se disent les sages du pays, au nombre de trente ou quarante, s'arrêtent immobiles, et, les yeux fixés sur les plumes de la

perruque, ils attendent silencieusement que le vent en agite quelques unes ; si la plume qui s'élève est rouge, plus de doute, l'accusé est coupable. Le blanc, le bleu et le vert sont des couleurs moins funestes ; elles ne suffisent cependant pas pour faire triompher l'innocence. Si elles ont prononcé en faveur de l'accusé, les anciens le soumettent à une épreuve d'un autre genre : on lui présente une dose de cassa, espèce de poison très subtil : s'il est innocent, ce breuvage ne doit produire aucun effet ; s'il est coupable, la mort qui s'ensuit est l'arrêt du ciel même. J'ai assisté à l'une de ces solennités : le prévenu avait échappé à l'influence des plumes rouges, mais il ne fut point aussi heureux en subissant l'épreuve du poison ; il mourut dans d'affreuses convulsions, et juges et spectateurs, chacun se retira en rendant grâce aux idoles et aux anciens de la haute sagesse qui avait présidé au jugement.

Un des chefs du pays mourut pendant notre séjour ; au lieu d'être un signal de deuil et de tristesse, la nouvelle de sa mort fut celui de la plus bruyante gaieté ; et comme il est de rigueur, comme il entre dans le cérémonial que cette gaieté se prolonge jusqu'au moment où

la terre recevra les restes du prince défunt, on distribue à profusion la liqueur qui s'extrait du palmier, et les eaux-de-vie que le commerce a importées. Les Angolais, étourdis, enivrés par ces boissons spiritueuses, chantent, dansent, poussent des cris, des hurlements; les uns soufflent dans des conques qui leur servent de trompettes, les autres tirent des coups de fusil qui retentissent au loin.

Les vassaux du défunt s'empressent de vendre ce qu'ils ont de plus précieux, en nègres, en morfils, en plumes d'autruches, en peaux de tigres; et ils lui font hommage du prix qu'ils en ont touché. S'ils possèdent des pièces de coton, ils les roulent autour du cadavre les unes sur les autres, ce qui lui donne l'apparence d'une pelote d'un énorme volume: ainsi emmaillotté, le défunt est placé sur un brancard, que deux à trois cents nègres traînent jusqu'au lieu de repos, toujours chantant, dansant, gesticulant, et donnant tous les signes de l'allégresse.

La fosse est un trou carré de dix à douze pieds de profondeur, sur quinze à vingt de largeur; on y descend le corps avec beaucoup de précaution, et pendant qu'on le couvre de terre, les libations recommencent, les

chants, les danses reprennent une nouvelle ardeur, les coups de fusil et les trompettes retentissent plus bruyants que jamais. Enfin la cérémonie est achevée, et les assistants retournent à leur demeure, aussi satisfaits que s'ils eussent été témoins du plus heureux événement.

Étonné d'un tel usage et plus encore d'une profusion qui me semblait gratuite et sans objet, j'osai demander à un Angolais pourquoi ils faisaient ainsi le sacrifice de leurs plus riches marchandises : celui-ci s'étonna d'abord de ma question; mon ignorance ou mon impiété excitèrent tour à tour son dédain et sa colère. J'insistai cependant, et il voulut bien me dire que, puisque leur chef était riche dans ce monde, il n'était pas séant qu'il arrivât dans un autre plus heureux avec l'extérieur de la pauvreté.

Les habitants de cette contrée sont en général robustes, mais lâches par instinct et paresseux avec délices; ils n'ont aucune connaissance de nos arts ni de nos sciences.

Le pays est plat et cependant agréable. La verdure des arbres et la variété des paysages dont il est couvert jusqu'à la mer forment une avant-scène d'un brillant effet qui contraste

avec des collines plus éloignées dans les terres, dont le sommet grisâtre s'élève nu et desséché.

Au sud de la baie, vers la pointe de Cabinde, on trouve les ruines d'un fort que les Portugais ont élevé et que le gouvernement français a fait démolir pendant la guerre de 1775.

Dans les premiers jours de novembre les fièvres avaient commencé à faire des ravages parmi nous. Notre maître d'équipage, un de nos matelots et quatre noirs avaient succombé; un officier et moi-même nous fûmes atteints de ce mal avec assez de violence pour qu'on désespérât de notre vie. Les opérations étant à peu près terminées, notre capitaine donna l'ordre d'appareiller, et le 16 nous mîmes à la voile avec une légère brise de l'est et fîmes route pour le cap Français.

Le 22, nous aperçûmes l'île d'Annobin, qui appartient à l'Espagne; quoique à la distance de cinq à six lieues au sud, on distinguait plusieurs vallées d'une belle verdure. Le 27, nous traversâmes obliquement l'équateur par 2° 20′ de longitude occidentale de Paris.

Le 16 janvier 1786, nous découvrîmes la partie orientale de Saint-Domingue, l'île Samana, et le 19 nous entrâmes dans la rade du Cap.

La petite-vérole, qui s'était déclarée à bord deux jours après notre départ, avait fait de grands progrès parmi les nègres; nous en avions perdu vingt-deux, tant de cette maladie que du scorbut. A l'aspect de la terre, plusieurs d'entre eux qui ne présentaient aucun symptôme de mauvaise santé tombèrent morts sur le pont.

Je supprime ici la partie de ma relation qui concerne Saint-Domingue; les événements dont cette colonie a été le théâtre en ont changé la face: c'est aux témoins de la grande catastrophe qui l'a séparée de la mère-patrie, c'est aux voyageurs qui l'ont visitée à des époques plus récentes, qu'il appartient de tracer un tableau fidèle des mœurs actuelles, des intérêts nouveaux d'un peuple qui n'a plus d'autres maîtres que lui-même (1).

(1) Les différentes parties de Saint-Domingue ont adopté le système républicain. Après la mort de Christophe, le général Boyer a profité des circonstances pour rattacher à un mode uniforme les débris de l'empire haïtien. La population de cette belle colonie est évaluée à un million cinq cent mille habitants. Un sol fertile, des mines d'or et d'argent, un gouvernement sage et éclairé, lui préparent de hautes destinées.

Je ne parlerai pas non plus de mon retour en France; assez d'autres ont exploré les côtes de notre belle patrie, raconté ses usages, dépeint ses sites, vanté ses riches productions : les contrées lointaines, voilà mon domaine; je me hâte d'y rentrer.

CHAPITRE V.

Départ de Bordeaux. — Retour à l'Ile-de-France. — Banc des Aiguilles. — Navigation intéressante. — Banc de Fortune. — Baie de Zeila. — Côtes d'Arabie.

Le 12 janvier 1787, je m'embarquai comme enseigne, à Bordeaux, sur le *Prévôt-de-la-Croix*, de sept cents tonneaux, capitaine Eligany-Dubreuil, et nous entrâmes en mer le 18 février à neuf heures du matin. Le 3 mars, dans la nuit, nous passâmes à l'est des îles Madère, sans en avoir connaissance. Le 4, à midi, notre latitude était de 32° 25′, et la longitude de 17° 20′; nous ne reconnûmes l'île Selvage que le 7, à quatre heures de l'après-midi; elle nous restait à stribord, trois ou quatre lieues de distance. Le 8, à huit heures, nous eûmes connaissance de la grande Canarie au sud; l'île Fortaventure nous restait au sud-est par notre travers; à midi le pic de Ténériffe, ouest nord-ouest, dix lieues de distance, et la pointe nord-ouest de la grande Canarie au sud-est un quart

sud, distance de trois lieues. Nous passâmes entre ces deux îles, et à six heures du soir le pic de Ténériffe fut relevé au nord, dix à douze lieues de distance ; nous prîmes pour nouveau point de départ 17° 45′ de latitude, et 18° 48′ de longitude occidentale, méridien de Paris. Les vents étant légers et variables, nous ne pûmes traverser la ligne équinoxiale que le 31, par 17° 23′ de longitude : nous tînmes autant qu'il fut possible le cap au sud, avec les mêmes vents d'est et de sud-est. Le 14 avril, nous passâmes le tropique du capricorne par 22° 7′ de longitude; et le 27 nous traversâmes le premier méridien de Paris par 33° de latitude. De ce jour, nous fîmes valoir la route à l'est un quart sud-est par le 35° 19′ de latitude, et 19° 25′ de longitude orientale, point que nous atteignîmes le 4 mai. Nous estimions que nous étions au sud du cap des Aiguilles ; on mit en panne pour sonder ; mais une ligne de deux cents brasses n'ayant pas rapporté de fond, j'en conclus que le banc de ce nom ne s'étend pas aussi loin au sud qu'on l'avait cru jusqu'alors. Les vents s'étant fixés au sud-est, nous prîmes la bordée du nord pour nous rapprocher de terre, dont nous eûmes en effet connaissance le 5 mai. Le 6, les vents

ayant retourné au nord-ouest, nous gouvernâmes à l'est, relevant le cap des Aiguilles au nord-est un quart est; notre latitude était alors de 35°, et 17° 45′ de longitude. Les oiseaux de ces parages se montrèrent en nombre prodigieux, et parmi eux les damiers, les pétrels de différentes espèces, les albatrosses, et les manches de velours, dont il nous fut facile de tuer plusieurs. Le 8, les vents tombèrent à plat; on jeta la sonde sur les quatre heures et demie; elle rapporta cent soixante-dix brasses, fond de sable gris très fin, mêlé de noir, de coquilles pourries et corail. Le 10, à neuf heures du matin, la côte d'Afrique se montrait depuis le nord nord-est demi-est jusqu'au nord un quart nord-est; notre latitude était alors de 34° 24′, et notre longitude de 23° 50′. Depuis le 10 jusqu'au 24, la mer fut très difficile, et nous fit même éprouver quelques avaries : ce dernier jour, à quatre heures et demie, un météore lumineux, à peu près de la grandeur du disque du soleil, vulgairement appelé œil de bœuf ou de bouc, et offrant la forme d'une portion d'arc-en-ciel, se montra dans le sud-ouest. Ce sinistre symptôme, que les marins regardent comme le précurseur d'un ouragan, nous obligea de nous mettre en garde;

et bientôt le vent souffla avec fureur ; la mer n'était qu'une vaste écume : dix-huit heures se passèrent sans éprouver aucun relâche. Au moment de ce coup de vent, notre latitude était de 33° 44′, et la longitude de 49° 30′. Le 4 juin nous arrivâmes à la hauteur de l'île Rodrigue ; nous la relevions au coucher du soleil, au nord-ouest, quatre à cinq lieues de distance. Le 8, le temps qui était couvert nous empêcha de découvrir l'Ile-de-France ; l'île Ronde se montra seule : nous nous dirigeâmes de manière à la laisser à stribord, ainsi que l'île aux Serpents, qui nous apparut presque immédiatement ; nous aperçûmes bientôt aussi le coin de Mire et l'île Plate ; les nuages s'étant dissipés, on distingua enfin l'Ile-de-France. A midi, étant nord et sud de l'île Ronde, j'observai 20° 9′ 45″ de latitude : ce ne fut que le 10 que nous prîmes position dans le port.

Je fis un nouveau séjour à l'Ile-de-France, et au bout de quelques mois je passai second lieutenant sur le *Mathurin*, de six cents tonneaux, capitaine Visger, dont la destination était pour Moka.

Le 30 novembre 1787 nous appareillâmes, prenant notre direction vers le nord avec une

bonne brise de sud-est. Notre dessein était de passer à l'est des îles Amirantes, situées entre le 4e et le 7e degré de latitude méridionale. A cette hauteur, plusieurs indices nous annoncèrent le fond vers les 10 heures du soir : on sonda aussitôt, et l'on trouva qu'il était très inégal, de 7 à 10, 14 et 6 brasses. Le capitaine ordonna de reprendre la route qui nous avait amenés sur ce banc, mais l'eau se trouvant encore diminuée, et la sonde ne donnant que cinq brasses, quelques minutes après ce mouvement on prit le parti de mouiller. Depuis huit jours que nous avions quitté l'Ile-de-France, notre différence en longitude ne pouvait être considérable : il nous parut certain que nous étions sur le banc de Fortune, dont nous nous étions crus éloignés d'au moins quinze lieues.

Pour charmer les ennuis de l'attente, on jeta plusieurs lignes, qui rapportèrent du poisson en quantité. Celui qui fréquente les bancs de corail se nourrit de la substance de cette production sous-marine, ce qui le rend d'une qualité malfaisante. Pour l'éprouver, on plonge une cuillère d'argent dans la chaudière; si l'argent ne change pas de couleur, le poisson est sain; s'il noircit, il faut s'abstenir. Quoi qu'il en soit

de cette épreuve, notre poisson fut reconnu très bon.

Le point du jour nous laissa voir le fond autour du vaisseau, et, au lever du soleil, nous découvrîmes une petite île basse couverte d'arbres et d'un aspect délicieux; elle nous restait au sud-est, à trois ou quatre lieues de distance. Nous fîmes quelques tentatives pour gagner cette île, mais le fond continuant à diminuer, à trois milles de la côte, nous rebroussâmes chemin, nous dirigeant vers le nord. Le 6, à huit heures du matin, nous étions hors du banc, et à onze heures nous ne trouvions plus de fond.

Enchaînés par des calmes, nous ne pûmes couper l'équateur que le 22; nous étions alors par 57° de longitude. Autant que le temps pût le permettre, nous fîmes valoir la route de nord nord-ouest, afin d'atteindre les 10e et 11e degrés de latitude, avant de rapprocher le cap Gardafui, extrémité nord-est de l'Afrique orientale; mais il nous fut bientôt démontré que nous avions mal calculé notre route.

Le 15 janvier 1788, étant par 10° 20′ de latitude, nous découvrîmes les montagnes de sable aride de la côte d'Ajan, dont nous estimions être à trente-cinq lieues, ce qui nous plaçait à

environ trente lieues à l'ouest, sous le vent du cap Gardafui. Nous n'avions pas tenu compte des courants occasionés par le golfe Persique et l'embouchure du fleuve Indus, qui, joints aux vents qui règnent dans cette saison, devaient nécessairement prendre leur direction vers les côtes d'Afrique. Cette erreur nous coûta cher; elle nous valut un affalement dont nous ne sortîmes qu'après de pénibles efforts.

D'après notre latitude, la terre en vue était le cap d'Orfui, éloigné de vingt-sept à trente lieues de celui de Gardafui. Les vents, variables du nord-est à l'est, et les courants qui portaient au sud-ouest, nous firent éprouver de longues contrariétés, et nous fûmes contraints de louvoyer le long de cette côte jusqu'au 31; de là, ayant enfin arrondi le cap Gardafui, nous donnâmes dans le golfe.

Au nord du cap d'Orfui, la côte forme un enfoncement, prenant la direction du nord nord-est jusqu'au cap Gardafui (1). Les terres sont sablonneuses, très élevées, et d'une telle aridité qu'on n'y aperçoit aucun vestige de verdure; elles sont d'ailleurs saines et acores. La

(1) Ce cap forme l'entrée méridionale de la mer Rouge.

sonde ne donnait pas de fond à un mille du rivage.

A environ douze lieues au sud de Gardafui, par 10° 11′ de latitude, nous aperçûmes des feux allumés sur la côte, qui forme en cet endroit une espèce d'anse. Il nous parut étrange qu'il y eût des habitants sur une plage aussi aride ; ce phénomène ne tardera pas à s'expliquer.

Le 1er février, à midi, à une lieue au nord du cap Gardafui, nous observâmes 11° 51′ de latitude ; nous fîmes valoir la route à l'ouest nord-ouest, direction de la côte d'Afrique. Le cap Mont-Félix ne tarda point à se montrer par le bossoir de bâbord, au-dessus d'une plaine aride. Par-derrière et dans l'intérieur, on signalait des montagnes de sable d'une hauteur prodigieuse. A huit heures du soir, ce cap nous restait au sud. Nous gouvernâmes toute la nuit à l'ouest et sous très petite voilure, et le lendemain, au lever du soleil, le cap Saint-Pierre se montra par notre travers, à sept ou huit lieues de distance ; alors on rapprocha de terre.

Le 2, à cinq heures du soir, nous nous trouvions au nord de l'île de Mette, remarquable par les petits mondrains dont elle est couverte, et nous gouvernâmes toute la nuit à l'ouest

nord-ouest ; ne la revoyant plus au jour, on prit le parti de cingler au nord, dans l'espoir d'avoir bientôt connaissance de la côte d'Arabie. Jusqu'à ce moment nous avions exactement suivi les directions de M. d'Après de Manevillette.

Le 4, à huit heures du matin, nous eûmes la vue du cap Aden, sur la côte d'Arabie; il nous apparut sous la forme d'une haute montagne ayant des échancrures au sommet ; il nous restait alors au nord nord-est. Nous fîmes route à l'ouest sud-ouest, sous toutes voiles, pour tâcher d'avoir connaissance du cap Saint-Antoine avant le coucher du soleil : le vent ayant diminué, nous gouvernâmes au sud jusqu'à minuit, et nous reprîmes alors la bordée du nord, dans le dessein de rattraper la côte d'Arabie ; mais il survint un calme parfait, et les courants nous repoussèrent tellement au sud, qu'à huit heures du matin, par un temps couvert, de hautes montagnes s'élevèrent à nos yeux du côté de stribord ; elles furent prises d'abord pour la chaîne qui se termine au cap Bab-el-Mandeb sur la côte d'Arabie, et d'après cette donnée, nous gouvernâmes à l'ouest pour nous en approcher. Peu après

on découvrit une petite île dans le sud-ouest, qu'on crut être celle de Bab-el-Mandeb, située à peu près au milieu du détroit. Le vaisseau fut dirigé sur ce point; mais, en avançant, on reconnut que les terres qui nous restaient au nord fuyaient dans le sud-ouest. Cette découverte étonna d'abord, et il fallut bien avouer qu'au lieu d'avoir donné dans le détroit, nous nous étions égarés dans la baie de Zeila, sur la côte d'Abyssinie. Les observations donnèrent 12° 20′ de latitude.

Nous étions alors à une petite distance de l'île du même nom, on tâcha de remonter au nord en louvoyant.

La baie de Zeila est entourée de montagnes d'une prodigieuse élévation; du côté du nord, elles apparaissent les unes derrière les autres, en décrivant un amphithéâtre. Vers les quatre heures, des nuages épais s'abaissèrent sur leurs sommets; l'air s'obscurcit, le tonnerre retentit à travers les collines, et l'écho des montagnes, en répétant ses lugubres mugissements, semblait annoncer la destruction de l'univers; jamais, dans aucun endroit du monde, un fracas aussi redoutable n'a retenti à mon oreille.

Le vent était tombé; craignant d'être surpris

par le calme dans une baie aussi périlleuse, on manœuvra pour rapprocher de l'île; le navire jeta l'ancre vers les cinq heures sur un fond de sable par trente brasses, l'île au sud-ouest, les terres le plus nord en vue, au nord-est un quart nord.

Au coucher du soleil, deux Indiens montant une pirogue formée de planches cousues, nous abordèrent sans hésiter; ils prononcèrent à plusieurs reprises le mot de Zeila, et frappèrent du pied sur le pont, comme pour nous faire comprendre que nous y étions. L'un de nous prononça celui de Moka; ils nous expliquèrent par signes, et aussi clairement que possible, qu'au lever du soleil la brise de terre suffirait pour nous y conduire. Au moment du départ, on leur offrit quelques articles de verroterie qu'ils acceptèrent avec reconnaissance; et, se piquant aussi de générosité, ils nous présentèrent des tronçons de requin: notre refus ne les offensa pas; ils se retirèrent en nous faisant un adieu amical, et disparurent dans l'intérieur de la baie, qui, d'après nos aperçus, doit contenir l'embouchure d'une rivière.

Notre pêche fut moins heureuse que sur le banc de Fortune; nos lignes, bien qu'elles eus-

sent resté toute la nuit dans l'eau, ne ramenèrent pas un poisson.

Cette baie ne paraît offrir aucune ressource aux navigateurs ; peut-être y trouveraient-ils de l'eau, si même nos conjectures ne sont pas illusoires.

Le 6, à trois heures du matin, une brise légère de sud-ouest s'éleva; nous mîmes à la voile, gouvernant à l'est, et le vent ayant soufflé de ce point, au lever du soleil, nous obliquâmes vers le nord, pour doubler le cap Raz-Bel. Le 7, à six heures du soir, nous passâmes au sud de l'île de Bab-el-Mandeb, et nous entrâmes dans la mer Rouge, avec un fort courant portant au nord-ouest. Il fallut ensuite cingler au nord pour attraper la côte d'Arabie en dedans du cap de Bab-el-Mandeb. Le 8, au jour, la terre nous parut très basse le long de la mer, et très élevée dans l'intérieur. Nous la rangeâmes à une lieue et demie de distance, conservant dix à douze brasses d'eau. A trois heures de l'après-midi, à deux lieues environ de la rade de Moka, la côte était couverte de dattiers, arbres qui ressemblent aux cocotiers : c'était la première verdure qui reposait nos yeux depuis plus d'un mois. Nous prîmes le large, manœuvrant pour

tenir sur un fond de quatorze brasses, afin d'éviter le banc de sable et corail qui cerne la rade de Moka du côté du sud et qui n'offre que deux brasses d'eau, quelquefois moins. Après avoir relevé la Grande-Mosquée à l'est sud-est, nous gouvernâmes dessus jusqu'à quatre heures et demie, et nous laissâmes tomber l'ancre par six brasses, fond de sable fin de bonne tenue, relevant la Grande-Mosquée à l'est un quart sud-est 4° sud, et la pointe sud de la baie au sud, 3° est.

CHAPITRE VI.

Moka. — Voyage par terre à Bet-el-Faki. — Sables mouvants. — Ane savant. — Zébid. — Question historique à résoudre. — Description. — Les femmes. — Le turban ou la mort. — Manufacture de soie et de coton. — La mauvaise rencontre. — Bet-el-Faki. — La nouvelle lune. — Vitres d'écailles de poisson. — Achat et transport du café. — Chaleurs et moyen de s'en préserver.

Moka présentait devant nous une assez vaste étendue : à peine eûmes-nous pris position que deux grosses chelingues (1) remplies d'Arabes et de Banians vinrent nous reconnaître. Les Arabes nous firent plusieurs questions sur l'origine du bâtiment, sur son chargement et sa destination; ils en prirent les dimensions ainsi que le tirant d'eau, afin d'évaluer le droit d'ancrage auquel il leur plut de nous taxer, d'après un tarif plus qu'exorbitant. Ces visiteurs n'étaient autres que les employés de la douane. Les Banians nous firent des offres de

(1) Grand bateau formé de planches cousues et calfeutrées de mousse, portant un mât et une voile.

services pour les rafraîchissements dont nous aurions besoin pendant notre séjour en rade.

Le capitaine et le subrécargue se rendirent immédiatement à terre, et, après avoir présenté leurs hommages au gouverneur, ils entrèrent à la factorerie, maison destinée aux étrangers.

Le lendemain des catimarons ou radeaux (1) se dispersèrent dans la rade pour la pêche : chacun était monté d'un ou de deux hommes nus, à l'exception d'un langouti ou morceau d'étoffe qui leur ceint les reins et couvre les nudités ; ils manœuvrent leur nacelle à l'aide de pagaies à deux pelles, par le double mouvement de droite à gauche et de gauche à droite, et sans changer de main.

La ville de Moka, située sur la mer Rouge, est le principal entrepôt de cette vaste péninsule ; son sol ne produit aucune des denrées que le commerce y va chercher. Les cafés se récoltent, en grande partie, dans le voisinage de Bet-el-Faki, ville qui se trouve à quarante lieues environ au nord de Moka, non loin du

(1) Madrier de dix pieds de long sur quatre à cinq de large, liés ensemble et formant une surface entièrement plate.

canton d'Ouden, renommé par la qualité supérieure de ses produits (1).

Notre capitaine, ayant obtenu des lettres de recommandation du gouverneur de Moka pour celui de Bet-el-Faki, ainsi que de plusieurs négocians, résolut de faire partir une petite caravane pour cette dernière ville, présumant que les achats de la première main seraient plus avantageux que ceux qu'il eût pu faire à l'entrepôt.

Le premier et le second subrécargue furent désignés pour en faire partie, ainsi que quelques uns de nos matelots. Un guide, un interprète et un détachement de soldats arabes leur furent donnés pour escorte, et tous se mirent

(1) Moka, ville considérable de l'Yémen, située dans le pays le plus aride du monde entier. Les rues et les places sont couvertes de boue, et la plupart des maisons tombent en ruines; d'après lord Valentia, la population n'est plus que de cinq mille habitants. Depuis 1803, les Anglais se sont emparés du monopole de tout le commerce, en ne payant que trois pour cent de droit, tandis que les autres marchands étrangers paient cinq pour cent. La ville de Moka est entourée d'une muraille et possède un bon port, défendu par deux forts; son commerce d'exportation consiste en encens, myrrhe, gomme, séné, noix de galle, etc., et surtout en café.

en route, bien armés et montés sur des ânes. Le trésor et les bagages avaient été chargés sur des chameaux.

Quinze jours après son départ le premier subrécargue nous donna de ses nouvelles; il nous apprit qu'il n'était arrivé qu'après cinq jours de marche; que ses compagnons et lui avaient beaucoup souffert de l'excessive chaleur et des difficultés d'un voyage au travers de sables brûlants; que le deuxième subrécargue était tourmenté d'une fièvre violente, qu'il ne trouvait autour de lui aucune ressource pour combattre cette maladie : il priait en conséquence qu'on lui envoyât le chirurgien-major. D'ailleurs il avait à se louer de l'accueil qu'il avait reçu, tant du gouverneur que des négociants; il avait trouvé abondance et qualité supérieure dans les cafés.

Le chirurgien-major, jeune homme plein de dévouement pour les siens, et d'amour pour les voyages, offrit de partir immédiatement; je me proposai pour l'accompagner.

Le lendemain, 4 mars, à cinq heures du soir, nous cheminions déjà sur la route, caracolant sur des ânes; notre suite se composait d'un guide, d'un interprète et d'un domesti-

que. Nous marchâmes toute la nuit, et le lendemain matin, à huit heures, nous fîmes une halte à un makayah, espèce de chaumière isolée au milieu d'une plaine déserte. Cette habitation était construite avec des pieux garnis tout autour de feuilles de dattiers ; le toit était formé de ces mêmes feuilles. L'hospitalité nous fut accordée avec empressement ; ce fut un bonheur pour nous, et pour nos montures, de rencontrer cet abri contre l'ardeur du soleil : quant aux besoins de la vie, nous eussions couru le risque de mourir de faim si nous n'avions eu des provisions; l'eau même n'était pas potable. Fatigués comme nous l'étions, nous ne tardâmes point à trouver le sommeil ; les nattes qu'on étendit sur le plancher nous parurent aussi douces que les meilleurs lits d'Europe.

A quatre heures et demie du soir le guide nous réveilla ; la journée de marche pour atteindre Zébid était beaucoup plus forte que celle de la veille ; il n'était guère possible d'y arriver avant dix heures du matin ; il n'y avait donc pas de temps à perdre, et pour remercier nos hôtes de leur gracieux accueil, et pour reprendre notre route.

Nous avions à franchir une plaine de sable mouvant, aussi blanc que la neige, et d'une exiguïté qui le rend à peine palpable; nos montures y plongeaient jusqu'aux genoux, et la trace qu'avaient laissée leurs pieds s'effaçait soudain. Là l'horizon n'a point de limites; les collines ou les arbres n'apparaissent jamais : cette contrée semble déshéritée par la Providence.

Vers le milieu de la nuit, des feux follets, sorte de météore occasioné par le dégagement de quelque gaz et la présence d'une abondante électricité, se montrèrent devant nous, à une très grande distance. Notre guide les prit pour les lumières de la ville de Zébid, et dirigea notre route vers le point que nous avions signalé; mais plus nous approchions, plus ces clartés semblaient reculer dans le lointain; il reconnut son erreur, et nous dit qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de passer le reste de la nuit sur le lieu même où nous nous trouvions.

Le jour paraît, et c'est en vain que nous cherchons à reconnaître la ville; aucun indice ne présage son approche. Tout-à-coup notre guide nous fait signe de rester tranquilles; il saute sur

son âne et s'éloigne au grand galop. La présence de l'interprète, qui reste avec nous, et son air de candeur nous rassurent d'abord, mais insensiblement l'inquiétude nous saisit ; nous commençons à craindre qu'il y ait un complot formé de nous égarer dans le désert. Le chirurgien-major et moi nous reprenons nos montures, et nous voilà courant, de toute la vitesse de nos coursiers, à la recherche de notre guide. Au lever du soleil nous l'apercevons dans l'éloignement ; il était sur son âne, allant et revenant sur ses pas, et décrivant de grands cercles, qu'il réitérait sans cesse en obliquant vers la droite. A l'aspect de cette évolution, la pensée nous vint qu'il pouvait avoir le cerveau dérangé ; mais, comme en toute chose il faut voir la fin, nous restons immobiles, attendant qu'il lui plaise de parler. Impassible comme le destin, il ne daigne pas nous regarder, et, nous présents, va et revient sur-lui même plus de cinquante fois. Il s'arrête enfin, pousse un cri de joie : son âne avait retrouvé la piste du chemin.

Malheureusement, nous avions perdu six heures de fraîcheur; le soleil était déjà de plusieurs degrés au-dessus de l'horizon, et ses rayons

tombaient brûlants sur nos têtes. Zébid se montra vers dix heures, à trois lieues de distance. L'atmosphère était calme, l'air épais et enflammé ; la réverbération et le mouvement des sables condensaient la chaleur autour de nous.

Pendant les heures de la nuit, nous avions consommé le peu d'eau qui nous restait ; lorsque nos poumons desséchés provoquèrent la soif, rien pour l'apaiser ou même pour la tromper un moment. Les ânes tombaient de fatigue, ils n'avançaient qu'à pas lents ; il nous fallut plus de cinq heures pour atteindre la ville.

Notre entrée à Zébid eut tout l'air d'un événement. Les habitants sortaient en foule de leurs maisons; ils ne se lassaient pas d'admirer notre costume européen. On eût dit une ville en révolution : les cris de surprise, les questions mille fois répétées et auxquelles nous ne comprenions rien, le tumulte qui s'accroissait à chaque pas, nous firent hâter la marche. Mais avant d'entrer au logement que nous devions occuper, je crus devoir donner à chacun le plaisir de me contempler à son aise ; je me retournai subitement sur mon âne, la tête

du côté de la queue. Cet acte de complaisance me valut une grande popularité, et j'en reçuc le prix par de nombreux applaudissements.

Il ne nous était guère possible de continuer notre route dans la nuit même; il nous fallait un peu de repos : le départ fut remis au lendemain soir.

Dans une ville aussi peuplée, nous avions l'espoir de trouver quelques unes de ces ressources qui font la consolation du voyageur ; notre premier soin fut donc de commander un bon repas : mais nous avions, comme dit le proverbe, compté sans notre hôte; on n'avait à nous offrir que du riz, des dattes sèches et du café. Heureusement j'avais aperçu dans une basse-cour quelques pintades : j'en fis demander, et ma requête ne fut pas admise sans difficulté; il fallut presque une négociation pour en obtenir une

Pour apaiser la soif qui ne m'avait pas quitté, je fis venir du lait; impossible d'en boire : il était très épais, d'une couleur jaune, et d'un goût âcre et fort. Dans ce pays, on ne connaît d'autre lait que celui de chameau. Les gens de notre suite avaient été plus chanceux; on leur avait préparé un breuvage arrangé avec des coques de café concassées, bouillies comme

le café en Europe, et assaisonnées avec du sucre; il était sain et agréable.

La ville de Zébid a été pendant long-temps, dit-on, la capitale de l'Yémen, et le centre du commerce qui s'est établi ensuite à Bet-el-Faki et à Moka; on prétend même qu'elle avait, à très peu de distance, sur la mer Rouge, un port qui est aujourd'hui comblé. Il lui reste quelques vestiges de son ancienne grandeur; plusieurs mosquées s'y font remarquer par leur élévation et le mode de leur architecture.

Cette cité a-t-elle été la résidence de cette reine qui, sur la renommée de Salomon, aurait quitté ses états et se serait rendue à Jérusalem? Il ne m'appartient pas de discuter un point d'histoire aussi délicat : à Zébid, aucune tradition n'a pu me diriger dans la solution d'un pareil problème.

La ville de Zébid est située sur un monticule dont les coteaux sont cultivés avec soin; mais si la vue abandonne un moment le cercle qui l'environne, si elle s'étend au loin, les déserts sont là pour l'attrister; partout elle ne rencontre que deuil et désolation. Zébid est d'une vaste étendue; à en juger par l'affluence qui se trouvait sur notre passage, sa population doit être considérable. Nous étions assaillis

à chaque pas d'une foule de malheureux, couverts de toutes les marques de la plus profonde misère, qui nous demandaient l'aumône, et nous assourdissaient de leurs gémissements. Ici, comme à Moka, les riches sont peu nombreux; ainsi que dans les grandes cités d'Europe, leur luxe contraste avec le hideux tableau des misères humaines.

Les maisons sont en pierres de taille, mais sans aucun ornement; c'est un assemblage incohérent de murs qui forment une enceinte plus ou moins carrée; l'intérieur est blanchi avec une espèce de chaux que l'on fabrique avec des écailles d'huîtres et des coraux. Il n'y a ni meubles ni tapisseries; l'usage du verre pour les croisées est inconnu, ou à peu près : on dispose, avec une sorte de méthode, de grosses écailles de poissons les unes sur les autres; le jour ne pénètre qu'avec peine au travers de cette substance, et le peu de clarté qu'on en retire ressemble assez à celle que produit, aux fenêtres de quelques uns de nos artisans, un papier huilé : au dehors, ces croisées sont d'un effet lugubre; elles donnent aux maisons l'apparence d'une prison.

A Moka, les femmes sortent peu, et, dans

les rues, elles sont toujours enveloppées d'un voile long et épais qui descend jusqu'à la ceinture. Ces précautions de la jalousie rendent la coquetterie plus piquante et le génie des femmes plus actif, et, comme on dit, le diable n'y perd rien : un de nos jeunes matelots en fit l'heureuse et triste expérience. Une jeune femme demeurait près de notre magasin ; elle trouva le matelot à son gré ; quelques signes l'avertirent de sa bonne fortune : il répondit à ces signes, et l'intrigue s'engagea. Un jaloux, et, qui pis est, un Arabe, s'aperçut de cette douce intimité ; il prit si bien son temps, qu'il trouva les deux coupables en flagrant délit. Le matelot est saisi et traîné devant le cadi. Or la loi prononce la peine de mort contre tout infidèle atteint et convaincu d'avoir eu un commerce amoureux avec une mahométane. En vain nous offrons de payer une amende proportionnée au délit ; toutes nos démarches, toutes nos instances sont repoussées : il faut que le coupable meure ou qu'il prenne le turban. Le matelot ne mourut pas.

Peut-être faut-il attribuer à la rareté du passage des étrangers la liberté plus grande dont les femmes jouissent à Zébid ; peut-être aussi

faut-il croire qu'étant moins belles, elles excitent moins les soupçons jaloux. Elles se montrent partout dans les rues, à visage découvert, et confondues avec les hommes. Leur costume n'a rien de riche ni de recherché; elles sont vêtues d'une ample tunique de coton ou de soie, et d'un pantalon à la moresque qui se rattache au-dessus de la cheville du pied; leur longue chevelure se relève, attachée avec grâce sur le derrière de la tête.

La ville de Zébid possède plusieurs manufactures de soie et de coton qui, nous assura-t-on, y sont établies de temps immémorial; elles occupent un grand nombre d'ouvriers. Ce peuple, l'un des plus anciens du monde, est resté stationnaire; ses procédés industriels sont encore dans leur enfance; il ne connaît aucune de ces machines qui, dans les ateliers d'Europe, économisent la main des hommes, et multiplient les produits. Les instruments de tous genres sont imparfaits, ils ne semblent propres qu'à ralentir et à entraver les travaux.

Nous étions à vingt lieues de Moka; il nous en restait autant à parcourir pour arriver à Bet-el-Faki. En moins d'une demi-heure les arbres et les champs de verdure furent dépas-

sés ; il nous fallut rentrer de nouveau dans une mer de sable.

Le lendemain, après une double halte, où nous avions trouvé le repos et un dîner qui n'était pas sans mérite, nous poursuivions gaiement notre route : la pensée de notre arrivée prochaine semblait ranimer nos forces et doubler la vigueur de nos ânes ; une apparition imprévue coupa court à nos douces rêveries. Une troupe de Bédouins se plaça devant notre passage ; l'obscurité de la nuit nous empêchait de compter le nombre de nos ennemis, et d'ailleurs nous n'avions pas d'armes. J'étais le premier de la colonne ; un de ces brigands saisit la bride de mon âne, et me crie *Felouce!* de l'argent. Cinq ou six autres m'environnent, et un égal nombre se pressent autour de mes compagnons de voyage. Une vive et longue discussion s'élève entre les Bédouins et notre interprète. Le mot *felouce* est dit et redit, des menaces se font entendre ; il n'est que trop évident qu'il s'agit de nous dévaliser. Après une demi-heure de débats, il est convenu que nous continuerons notre marche jusqu'au makaya prochain, le conducteur en tête, nous ensuite, et, sur les ailes de la troupe, les Bé-

douins, armés d'arcs et de flèches. Il était minuit à peu près au moment de notre arrivée; je ne puis le dire au juste, car je n'osai interroger ma montre, dans la crainte de donner quelque mauvaise pensée aux honnêtes gens de notre escorte. Nous mettons pied à terre, on nous repousse vivement dans la chaumière, et là, à la lueur des feuilles de dattier auxquelles ils mettent le feu, les Bédouins examinent si nous avons des armes ou des marchandises. Enfin, convaincus par les bonnes raisons de notre interprète, et plus encore par le témoignage de leurs yeux, ils voient qu'il n'y a rien à espérer de nous, et ils s'éloignent.

Autant qu'il nous fut possible d'en juger, ils pouvaient bien être au nombre de quarante, presque tous grands, robustes, et d'une heureuse physionomie de brigands.

Il y a des gens ici-bas qui ont des remords de conscience de n'avoir pas fait le mal, et les Bédouins pouvaient être de ce nombre; aussi, pour ne pas leur en laisser le loisir, nous n'eûmes rien de plus pressé que de nous remettre en route : notre diligence fut telle, que le lendemain, à huit heures, nous étions rendus à Bet-el-Faki.

Le second subrécargue avait succombé depuis trois jours; son compagnon était comme anéanti de ce malheur; le plaisir qu'il eut de nous revoir releva un peu son courage.

Bet-el-Faki est, ainsi que Zébid, situé sur une éminence, et les environs ne présentent à l'œil que des sables; toutefois il y a lieu de croire que cette apparence recèle, à très peu d'épaisseur, une couche de terre végétale. Dans le lointain, on aperçoit des arbres et des buissons épars, qui, la plupart, croissent sans le secours d'aucune culture.

Cette ville est entourée de fortes murailles, crénelées à leur sommet. Les maisons présentent un coup d'œil uniforme; elles n'empruntent à l'architecture aucun de ses ornements; seulement, comme dans tout l'Orient, leur toit s'étend en plate-forme; elles sont en grand nombre, ainsi que les rues. Celles-ci sont étroites et sans alignement: l'étranger s'y trouve perdu comme dans un labyrinthe; il lui faut un guide pour en sortir.

La garnison se compose de quelques fantassins dont l'uniforme large et vague n'a rien de guerrier. Ils portent un cimeterre suspendu à un long baudrier, et tiennent à la main un

fusil à mèche, à peu près de la forme du nôtre, avec cette différence, qu'il n'a ni chien ni platine; la crosse est plus courte et moins courbée; elle est recouverte de plusieurs tours de mèches cordées, dont l'un des bouts est allumé. S'agit-il de faire feu, le fantassin appuie la crosse sur l'épaule, place le canon à poignée de la main gauche, ajuste l'objet, et souffle la mèche en la dirigeant de la main gauche sur le bassinet.

Les faubourgs sont presque aussi considérables que la ville, et la population en paraît plus nombreuse. Le tableau de la misère que nous avions trouvée à Zébid se retraça ici : des troupes de mendiants se pressaient sur nos pas, nous demandant l'aumône; si la monnaie venait à nous manquer, nous avions à essuyer des injures et des menaces. Ces gens-là aiment beaucoup notre argent, mais ils ont en horreur notre costume et notre religion.

Bet-el-Faki n'a point de monument qui mérite d'être cité. Les mosquées y sont rares; leur forme, tantôt carrée, tantôt ronde, n'a rien d'imposant ni de hardi; leur élévation est le signe unique qui les distingue des édifices vulgaires. La simplicité de l'intérieur est en har-

monie avec le plan modeste du dehors ; il n'y a point d'autels ni d'images : seulement un tapis de pied couvre entièrement le carreau sur lequel se prosternent les croyants.

Les prêtres, revêtus d'habits pontificaux qui se rapprochent assez de ceux des prêtres catholiques, font, à des heures fixes, des prières du haut de leurs mosquées ; le peuple se porte en foule pour les entendre. Le jour où la nouvelle lune doit paraître, aussitôt que le soleil a quitté l'horizon, les habitants, tous réunis, tournent les yeux vers les parties du ciel où elle va se montrer. Le premier qui l'aperçoit jette un cri de joie que mille voix répètent, le canon se fait entendre, et à ce fracas succède un profond silence : le prêtre prend alors la parole, et prononce un long discours, en invoquant Mahomet.

L'industrie a fait quelques progrès à Bet-el-Faki ; on y trouve des artisans pour toutes les professions. Le maroquin rouge fournit des brodequins et des souliers très bien travaillés, et à un prix très bas ; mais le cuir est mal préparé et ne résiste pas à l'humidité.

C'est surtout au commerce des cafés que Bet-el-Faki doit son importance et sa prospé-

rité; les contrées montagneuses de l'Yémen y versent tous leurs produits. Les négociants d'Orient, ceux des côtes septentrionales de l'Afrique, ont adopté cette ville pour point de réunion ; c'est là qu'ils viennent faire leurs chargements. Les Européens paraissent moins fréquemment sur ce marché ; ils sont effrayés sans doute d'une distance de quarante lieues qu'il faut traverser au milieu des sables, et préfèrent s'arrêter à Moka ou à Loheia, autre place maritime.

La livre de café, première qualité, nous coûtait seize à dix-sept sous de France ; nous n'avions point à craindre le mélange frauduleux dont on ne se fait pas de scrupule à Moka. L'emballage est une opération fort importante, et qu'il faut surveiller soi-même ; surtout il faut se défier de l'humidité. Les balles sont couvertes d'une double enveloppe ; l'emballage intérieur est fait avec le vekoua tressé; celui qui est à l'extérieur se forme d'une espèce de grosse toile, connue sous le nom de *gony*, et qui ressemble à nos serpillières d'Europe, quoique beaucoup plus forte.

Un chameau porte deux balles de marchandises ; un seul homme suffit pour conduire

vingt-cinq à trente chameaux. Cet animal, si connu par son courage et sa sobriété, obéit à la voix d'un enfant; un bout de corde qu'on lui attache à l'extrémité des deux narines, suffit pour le guider. Sa tête, qui s'élève de six pieds au-dessus de la taille de l'homme, se baisse au moindre signe, ses genoux fléchissent, et son dos reçoit avec docilité le fardeau qu'on lui impose.

Pendant tout le temps que dura notre séjour à Bet-el-Faki, la chaleur fut excessive, et beaucoup plus forte qu'à Moka; les Arabes eux-mêmes ne pouvaient la supporter; ils se tenaient renfermés dans leurs maisons, et, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, la ville était déserte, et silencieuse à peu près comme nos villes d'Europe pendant la seconde moitié de la nuit. Nos appartements étaient fermés, toutes les précautions étaient prises pour nous préserver des dangers de ce fléau, et cependant nous ne respirions qu'avec peine; l'eau, presque brûlante, desséchait nos palais altérés. Une heureuse idée éloigna de nous les maladies que nous redoutions : la limonade devint notre unique breuvage, et ce moyen facile et salutaire apaisa enfin la

soif que rien ne semblait pouvoir étancher.

Le 25 mai, il fallut se remettre en route pour Moka; cinq jours après, nous rentrâmes dans cette ville, sans qu'aucun accident eût interrompu notre marche.

Le 25 juin, toutes nos opérations étant terminées, le capitaine donna l'ordre de se préparer au départ.

Au moment où le bâtiment allait quitter la rade, trois matelots français montèrent à bord et demandèrent à gagner leur passage à l'Ile-de-France. Ils racontèrent qu'ils étaient tous les trois Bretons; qu'ils étaient partis, il y avait environ six mois, de l'Ile-de-France sur un sloop armé pour les îles Séchelles; que le capitaine, après des efforts inutiles pour les trouver, était venu se perdre sur une côte déserte; que cinq hommes seulement avaient échappé au naufrage; que deux de leurs compagnons d'infortune avaient construit une hutte avec les débris du navire, et qu'ils avaient pris le parti de rester à terre, n'ayant pour toute nourriture que des crabes et quelques mauvais coquillages. Quant à eux, ils avaient aperçu notre bâtiment lorsqu'il rasait la côte d'Ajan, et avaient allumé des feux en signe de

détresse (1); mais, ne se voyant pas secourus, ils avaient construit un radeau sur lequel, après mille dangers, ils avaient gagné la côte opposée pour arriver jusqu'à nous.

Ces trois hommes étaient porteurs d'une figure malheureuse; je ne sais quoi de sinistre se lisait sur leurs traits. Cette prévention et l'invraisemblance de leur récit éveillèrent des soupçons. On les mit dans des chambres séparées; le vin et la bonne chère leur furent accordés à profusion, et l'ivresse provoqua l'épanchement. Ils avouèrent qu'ils avaient assassiné leur capitaine et sa femme, les officiers et quelques nègres; mais que, n'ayant plus personne capable de diriger le navire, ils s'étaient abandonnés au gré des vents et avaient été jetés sur la côte d'Arabie.

(1) Voir la page 47.

CHAPITRE VII.

Retour à l'Ile-de-France. — Départ pour la France. — Ile Bourbon. — Tempête.— Retour en France.

Le 27 mars, nous appareillâmes sous toutes voiles, gouvernant au sud sud-ouest pour nous mettre en dehors de la pointe ouest du banc. A midi, la Grande-Mosquée nous restait au sud sud-est, et la sonde marquait huit brasses de sable blanc. Nous estimant au large du banc, on gouverna au sud, puis au sud un quart sud-est, pour l'arrondir. Le fort du sud de la rade nous restait alors à l'est. A six heures du soir, le Grand-Minaret fut relevé à l'est 19° nord, et les terres les plus sud, au sud 34° est, à trois lieues de distance des terres par notre travers. A deux heures du matin, le cap Bab-el-Mandeb se montra dans le sud-est; à trois heures et demie, nous eûmes connaissance de l'île Mehun et de celles des Frères, situées au sud-ouest de la première. A quatre heures, on releva le milieu du cap Bab-el-Mandeb à l'est sud-est, et

la pointe la plus est de l'île Mehun, au sud-est un quart sud 4° est. Pour ne pas donner dans le détroit avant le jour, on mit en panne, et toute la nuit on sonda de quart d'heure en quart d'heure, sans rapporter de fond avec vingt-cinq brasses de ligne. A cinq heures, nous donnâmes dans la passe du sud, entre l'île Mehun et celle des Huit-Frères; à sept heures, nous étions au sud de la première, à une lieue et demie de distance. A midi, le cap Raz-Bel, montagne très élevée au nord de la baie de Zeila, nous restait au sud 32° ouest, le cap Bab-el-Mandeb, ouest, 4° nord, et le cap Saint-Antoine, à l'est, 2° sud; ces deux derniers sont situés sur la côte d'Arabie, à l'est du détroit. Le 28, la brise toujours faible du sud-est au nord-ouest par l'est nous força de nous tenir le plus près possible de la côte d'Arabie, dont, à six heures du soir, nous n'étions qu'à deux lieues de distance, relevant le cap Bab-el-Mandeb ouest, 23° nord, celui de Saint-Antoine, à l'est, 2° sud, et le cap Raz-Bel, ouest, 38° sud, la sonde rapportant du sable blanc par quatorze brasses. On gouverna au sud un quart sud-est, avec une vitesse de deux à trois nœuds par heure, ce qui à midi nous plaçait à six

lieues de distance du cap Saint-Antoine, qui nous restait alors au nord-est un quart-nord; notre latitude était au même instant de 12°, 9′. Le 29 et le 30, les vents varièrent beaucoup; ce dernier jour, à six heures du soir, le cap Aden nous restait au nord-nord-est, dix lieues de distance. Le 2 juillet, à sept heures, nous eûmes connaissance, entre le sud et l'ouest, de montagnes très élevées, situées dans l'intérieur de l'Afrique; mais l'atmosphère, chargée de légers brouillards à l'horizon, ne nous permit de distinguer ni caps, ni pointes, ni même aucun rivage. A midi, notre latitude était de 11° 24′ et la longitude de 46° 44′, ce qui nous plaçait à peu près ouest-nord-ouest de l'île de Mette, à la distance de vingt lieues. Le 3, à midi, nous découvrîmes l'île de Mette au sud-est un quart, 2° est, distance de sept à huit lieues; notre latitude était alors de 11° 28′, et la longitude de 47° 8′, orientale de Paris. Le 4, avec un beau temps, nous longeâmes la côte d'Afrique; les 5, 6 et 7, calmes fréquents et chaleur insupportable. Le 8, le cap Saint-Félix nous restait à l'est, 4° nord, quatre à cinq lieues de distance. Le 11, à midi, nous nous vîmes à l'est du cap Saint-Félix; nous le

relevâmes au sud, 40° ouest, ainsi qu'un autre cap situé entre celui de Saint-Félix et de Gardafui, à l'est, 35° sud; latitude 12° 4', et longitude 49° 38'. Le 12, un gros vent et l'agitation de la mer couchèrent le vaisseau sur le côté; nous eûmes beaucoup de peine à le relever. Le 13, nous gouvernâmes pour nous rapprocher de l'île de Socotora, dont nous eûmes connaissance à onze heures du soir; elle nous restait alors au sud-est. Le 14, à cinq heures du matin, les montagnes élevées de l'intérieur de l'île parurent depuis le sud-ouest jusqu'au sud un quart-sud-est; nous nous trouvâmes, sur les quatre heures de l'après-midi, sous le vent et à environ trois lieues de l'île.

Je dois remarquer ici que nous avions eu tort de nous tenir aussi près des côtes d'Afrique, tandis que nous étions dans le Golfe; cette faute nous a valu des calmes qui nous ont retardés, et qui ne se font pas sentir à vingt ou trente lieues plus au nord. Les terres sont très élevées, et, dans la partie du nord, défendent la mer contre les vents venant du sud-ouest.

Le 20 juillet, plusieurs volées d'oiseaux de moyenne grosseur et des paille-en-queues venant de l'est, nous annoncèrent le voisinage

des Laquedives, dont nous nous estimions à la distance de soixante-dix lieues; notre latitude était alors de 9° 23', et la longitude de 67° 2'. Ce même jour des grains se formèrent dans l'ouest et nous donnèrent enfin de la pluie, qui fut reçue par nous comme la manne par les Hébreux: depuis cinq mois nous n'avions pas vu de nuages.

Le 22 à midi notre latitude fut déterminée à 9° 9', la longitude à 70° 25', ce qui nous plaçait entre l'île Keloi et celle de Scheueli, la plus méridionale des Laquedives, environ vingt lieues au nord de la première, située par 8° 10' de latitude, 70° 30' de longitude, et quatorze lieues au sud de la seconde, située par 9° 48' de latitude, et 69° 45' de longitude.

Le 25 juillet, avec un beau temps, à deux heures de l'après-midi, nous vîmes passer le long du bord un hydrophis flottant, d'environ trois pieds de long; sa couleur était grise, à l'exception d'une raie jaune sur le dos, qui se prolongeait de la tête à la queue: il est probable qu'il avait été entraîné par les courants de la côte du Malabar, dont nous n'étions alors éloignés que d'environ cinquante lieues.

Depuis le 23 juillet, époque à laquelle nous

nous estimions à l'est des Maldives, jusque vers la fin d'août, les courants nous portèrent dans le sud avec une vitesse de quatre à cinq milles par vingt-quatre heures.

Autant que les vents purent le permettre pendant les derniers jours d'août, nous fîmes valoir la route du sud pour laisser à l'ouest les îles d'Adu, Candu, Polveyrera, etc. Le 1er septembre, nous dépassâmes cette dernière par 77° de longitude, sans obtenir aucun indice qui pût nous faire croire à sa proximité. De là nous gouvernâmes au sud-ouest, jusque par 18° latitude sud, et enfin à l'est un quart sud-est, jusqu'au parallèle de l'île Rodrigue. Nous ne le quittâmes pas jusqu'au 12 septembre; et ayant laissé cette île au sud, nous vînmes mouiller le 15, par vingt-trois brasses, au Pavillon, et le lendemain dans le Port-Louis, Ile-de-France.

Pendant notre traversée de Moka à l'Ile-de-France, *le Mathurin* nous avait donné de vives inquiétudes; il fut reconnu que ses mauvaises qualités le rendaient peu propre à un voyage aussi long que celui de France, et les armateurs se déterminèrent à fréter *l'Aigle*, du port de sept cents tonneaux. M. Brion en

eut le commandement; je fus nommé lieutenant.

Nous mîmes à la voile vers la fin de novembre (1), et le lendemain nous arrivâmes à Saint-Denis, rade foraine, île de Bourbon, où nous avions le projet de rester quelque temps pour compléter notre chargement.

Nous étions depuis quatre jours en rade; le capitaine Brion et moi, seuls de l'état-major, nous restions à bord. Le plus profond silence régnait au loin, et la mer, majestueuse et paisible, semblait nous inviter au repos. Tout-à-coup les oiseaux, abandonnant le large, prennent leur vol et se réfugient vers l'intérieur de l'île; leurs cris plaintifs font retentir les airs; les vagues s'agitent, se soulèvent et se précipitent furieuses contre les rochers qui cernent la baie.

Le pavillon rouge est hissé sur le fort qui domine la côte; les habitants se pressent sur le rivage, et, parmi eux, ceux de nos officiers qui étaient descendus à terre, et tous semblent je-

(1) Dans les quatre voyages qui vont suivre, on ne trouvera ni dates précises ni observations nautiques; mes journaux furent perdus dans un naufrage; il sera fait mention, en son temps, de cet événement.

ter sur nous des regards de terreur et de compassion. C'est l'ouragan qui s'approche, le terrible géant de ces contrées!

A l'aspect du danger qui nous menace, chacun se prépare à soutenir la lutte: le bâtiment est prêt à lever l'ancre.

Cependant, des nuages sombres s'avancent et planent sur nos têtes; l'écho des montagnes répète en mugissant le bruit des flots qui couvrent le rivage; les éclairs sillonnent la nue, l'horizon est en feu, et la voix du tonnerre se fait entendre.

Les heures s'écoulaient; la nature, inquiète et tremblante, semblait reculer devant son propre ouvrage, et la baie jusqu'alors avait été pour nous un asile.

A deux heures de la nuit, l'ouragan, sorti de l'océan, nous saisit de sa puissante main; de toutes parts les rochers nous présentent leurs pointes menaçantes, et le vaisseau roule sur les flots, jouet du caprice des vents. Il n'y a plus un moment à perdre; l'ancre est levé, et, gouvernant à l'ouest, nous nous éloignons de la rive.

Le vent du nord semble s'indigner à l'aspect de la proie qui lui échappe; il embrasse nos

mâts dépouillés de leurs voiles, et, s'appesantissant sur eux, il les courbe en arcs ; les nuages s'unissent à lui et s'étendent au-dessus du pont comme un épais rideau. La mer, tour à tour, nous couvre de ses lames écumeuses et nous entraîne avec elle au fond de ses abîmes.

Un jour et une nuit sont témoins de nos périls et de nos efforts ; notre courage épuisé commençait à s'éteindre, et le navire ne résistait plus aux éléments conjurés ; enfin, vers trois heures de l'après-midi, le temps se calme ; les vagues moins agitées nous permettent de relever quelques voiles, et le soleil, chassant devant lui les vents et les nuages, reparaît sur l'horizon. Deux jours après, nous rentrons au port, où nous attendent les cris de joie et les félicitations de nos amis.

Le 15 décembre, nous appareillâmes de nouveau ; aucun accident ne troubla notre navigation, et dans les premiers jours d'avril 1789, je revis la terre de France.

CHAPITRE VIII.

Départ pour l'Ile-de-France. — La comédie sur mer. — Gazette de mœurs imaginée par un comédien. — Les comédiens sauvent le bâtiment. — Scènes tumultueuses à l'Ile-de-France, et mort tragique de M. de Macnemara, capitaine de frégate.

Le 1er janvier 1790, *l'Aigle* fut prêt à remettre à la voile pour l'Ile-de-France; j'y repris mon service dans le grade que j'avais occupé.

Ainsi que je l'ai noté plus haut, la perte de mes journaux ne m'a pas permis de conserver les dates ni les observations nautiques que l'on aime à retrouver dans le récit d'un voyage lointain. En parlant de ma nouvelle traversée à l'Ile-de-France, je suis obligé de passer rapidement sur les détails de ce genre; mais comme il est de rigueur qu'un voyageur ne reste point à court, je supplée aux faits qui me manquent par deux épisodes; je souhaite que mes lecteurs s'en accommodent aussi bien que moi.

Le chirurgien-major du *Mathurin*, et en-

suite de *l'Aigle*, M. Laglaine, le même que j'avais accompagné depuis Moka jusqu'à Bet-el-Falki, était un jeune homme d'un esprit aventureux; un projet, avec lui, était aussitôt réalisé que conçu : plus d'une fois il m'avait dit qu'il était dans l'intention de faire don à l'Ile-de-France d'une troupe de comédiens; en effet, il arrive à terre, et le voilà recrutant sa troupe comique.

La grande chambre du bâtiment avait été mise en réserve pour messieurs et mesdames de la comédie; mais comme nous tenions à ce que l'ordre et la décence fussent chez nous à l'ordre du jour, cette chambre fut distribuée en autant de cellules qu'il y avait de comédiens : pour éviter les méprises, chaque cellule eut son numéro.

Dans un des derniers jours de décembre, par un froid des plus vifs, la troupe joyeuse arrive et monte à bord, les dames ainsi que les hommes en simple habit de ville, comme s'il ne s'agissait que d'une promenade aux environs de Bordeaux. On s'enquiert avec anxiété du salon de compagnie, du lieu de réunion où il sera permis de causer et surtout de se chauffer. Il n'y a de feu qu'à la cabane du

coq (1); et ce local, qui se trouve sous le gaillard d'avant, est rempli de fumée, malpropre et ouvert à tous les vents : personne n'est tenté d'en approcher.

Au froid près, tout se passa assez bien pendant les premières heures; le balancement du vaisseau, les voiles déployées, l'aspect des vagues écumeuses, un horizon sans limites, tout parut ravissant; on n'avait rien vu de pareil au théâtre. Le lendemain, le double mouvement qu'occasionaient le roulis et le tangage devint funeste à nos marins novices : il fallut payer le tribut à la mer; on n'entendait que plaintes, gémissements; on voulait rompre les engagements; on abdiquait l'espoir d'un riche avenir; c'était à qui redemanderait la terre; mais, impitoyable comme le destin, *l'Aigle* ne rendit pas sa proie.

Après trois jours de tribulations, les accidents cessèrent; en avançant vers le sud, le froid modéra sa rigueur, et la gaieté reparut.

Sur les routes de France, dans ces voitures où, moyennant finance, le pauvre s'assied à côté du riche, et l'homme des anciens temps

(1) Cuisinier des matelots.

à côté du partisan des idées nouvelles, heureux celui qui rencontre un joyeux compagnon ! les distances ont disparu; les lieues ont été franchies, et, lorsque le terme du voyage est arrivé, on s'étonne, dans une route dont la longueur effrayait d'abord, de n'avoir pas connu l'ennui : plus heureux celui qui, pendant plusieurs mois, emprisonné dans le cercle étroit d'un navire, n'ayant d'autre perspective que le ciel et la mer, passe ses longues journées auprès des joyeux enfants de Thalie. Ce n'étaient que bons mots, que bouffonneries, un feu de file d'épigrammes et de plaisanteries; et, bien qu'en ce genre les marins n'aient pas le goût délicat, je dois dire qu'un salon de Paris en eût fait volontiers son profit.

Parmi nos comédiens, quelques uns unissaient aux dons de l'esprit une éducation soignée ; leur conversation instructive et amusante était mon passe-temps le plus doux. L'un d'eux, pour tenir en bride ses camarades, nos autres passagers et les marins eux-mêmes, imagina de prendre note de ce que chacun aurait dit et fait dans la journée, et d'en composer un journal quotidien. Tous les matins *l'Argus*, c'est ainsi que fut intitulée cette gazette,

était affiché au mât d'artimon. Grande surprise, exclamations, éclats de rire à l'apparition de la première affiche; et le résultat en fut heureux : la crainte de voir son nom écrit en toutes lettres, et les projets d'amour, les petites intrigues dévoilés, maintint le bon ordre et le respect des bienséances.

Une terreur panique fut cependant cause que la pudeur de nos dames eut un assaut à subir. Nous avions doublé le cap de Bonne-Espérance et nous étions à la hauteur du banc des Aiguilles, avec bon frais de sud-ouest et une mer assez grosse. Vers les dix ou onze heures du soir, la barre du gouvernail se rompit; le craquement nous ayant avertis de cet accident, nous traversâmes précipitamment la grande chambre pour nous porter à la sainte-barbe. Notre empressement jette l'épouvante parmi nos comédiens; ils s'imaginent que le vaisseau est en danger de périr, et les voilà tous, hommes et femmes, en chemise, qui arrivent sur le pont, et nous offrent leurs services dans ce commun péril. Quoique l'avarie eût été réparée en un instant, je profite de leur offre, je les place à des manœuvres dormantes, et tous se mettent au travail; un quart d'heure après, trouvant

qu'ils en avaient assez fait, je les remercie de leur zèle, je les invite à retourner à leurs cellules, leur assurant qu'ils emportent la reconnaissance de tout l'équipage pour le secours qu'ils viennent de donner dans un moment aussi opportun; ils reçoivent mes éloges avec bonhomie, et restent convaincus qu'en effet ils ont sauvé le navire.

Le directeur, M. Laglaine, n'était pas homme à laisser sa troupe dans l'oisiveté ; il signifia que, pour être à même de débuter en arrivant à l'Ile-de-France, il fallait s'occuper des répétitions générales. Le théâtre fut établi sur la dunette, et nous eûmes comédie et opéra deux fois par semaine, et musique tous les jours.

Jusqu'au moment de l'arrivée, le plus parfait accord avait régné parmi l'équipage et les passagers; la querelle de deux femmes troubla, presque en entrant au port, la paix dont nous jouissions. Des propos recueillis et commentés provoquèrent quelques explications entre deux rivaux, et par suite une rixe sanglante. Un autre malheur vint augmenter le chagrin que nous causa cet événement : une jeune actrice, aussi belle que spirituelle, avait rapporté de France une maladie qui s'accrut en voyage,

et qui l'emporta après les plus cruelles souffrances.

L'Ile-de-France n'était pas restée étrangère aux mouvements qui, en 1790, agitèrent la mère-patrie. La révolution avait dans cette île de zélés partisans; la nouvelle cocarde avait été arborée avec empressement, et le pavillon tricolore flottait sur les édifices de la ville et sur les bâtiments qui se trouvaient en rade.

Une frégate française, *la Thétis*, venant de l'Inde, entre dans le port, portant à la poupe un pavillon blanc et au grand mât une flamme blanche. A l'aspect de ces signes proscrits, le peuple s'étonne et s'inquiète. Les embarcations se remplissent d'individus qui profèrent l'injure et la menace. On tente d'aborder *la Thétis;* on signifie au capitaine, M. de Macnemara, d'abattre sur-le-champ son pavillon blanc; on lui montre la couleur tricolore que tous les bâtiments français ont arborée.

M. de Macnemara répond qu'il ne vient pas de France, qu'il n'a pas reçu l'ordre officiel de changer son pavillon, et que le devoir et l'honneur lui prescrivent de défendre jusqu'à la mort celui qui lui a été confié.

A cette réponse, le tumulte s'accroît; les plus audacieux se pressent autour de la frégate, et essaient de nouveau de monter à bord : mais l'ordre est donné aux canonniers de faire feu ; la foule s'éloigne et descend au rivage.

Le gouverneur et le représentant du peuple n'avaient point assez de forces pour en imposer aux mécontents. Les régiments de l'Ile-de-France et de Pondichéry, qui formaient la garnison de la place, n'étaient plus à leur disposition.

Quelques jours se passent, et les ennemis de M. de Macnemara en profitent pour appeler la calomnie à leur secours. Ils répandent le bruit qu'une lettre au ministre a été interceptée; que, dans cette lettre, M. de Macnemara affirme que les deux régiments qui forment la garnison de l'Ile-de-France, sont composés de gens sans honneur et sans courage.

Les soldats, exaspérés par ces manœuvres, s'unissent au peuple ; ils ne respirent que vengeance.

Le bassin se couvre d'embarcations, les unes remplies d'habitants de l'Ile-de-France, les autres de soldats en armes, et toutes se dirigent vers *la Thétis*.

M. de Macnemara se porte sur le pont de *la Thétis ;* il assemble son équipage et lui demande s'il défendra son capitaine. L'état-major proteste de son dévouement ; le reste garde un morne silence. Le désespoir dans l'âme, M. de Macnemara se jette sur un bateau à voile, et tente de se sauver, mais il est aperçu des forts ; une grêle de boulets intimide les matelots qui lui restaient fidèles ; ils amènent la voile et rentrent dans le port.

M. de Macnemara remonte sur son bord, et là, environné par les soldats qui lui signifient de descendre à terre, il leur demande s'il n'a rien à craindre, s'ils le protégeront contre tout attentat sur sa personne. Tous répondent qu'au milieu d'eux il n'a aucun danger à courir : mais le peuple en tumulte est comme la mer en fureur, quelle main est assez puissante pour lui imposer un frein ?

L'infortuné descend sur la rive, escorté par les militaires, qui tiennent leur sabre nu ; il est amené devant le gouverneur et le représentant du peuple, et ceux-ci lui adressent diverses questions. A ses côtés, la foule fait entendre des menaces et des vociférations.

Les mêmes soldats qui l'avaient suivi l'ac-

compagnent à son départ : c'est à leur quartier qu'ils veulent le mener ; ils ont donné leur parole , ils respectent la foi jurée.

Dans ce moment, les soldats de l'autre régiment arrivent ; un combat s'engage entre eux et ceux de l'escorte, et dans le tumulte, M. de Macnemara est frappé. Une porte est ouverte devant lui ; il fuit, traverse un appartement, et essaie, mais en vain, de franchir un mur. Ses ennemis l'ont atteint : il tombe percé de coups.

M. de Macnemara a-t-il eu tort ou raison de ne point arborer les couleurs de l'état, lorsqu'il n'en avait point encore reçu l'ordre officiel ? je ne trancherai pas cette question. Quoi qu'il en soit des opinions de chacun sur une affaire aussi délicate, le meurtre d'un homme est, aux yeux de tous les bons Français, un événement déplorable ; et la perte d'un excellent officier, d'un bon marin, a été une calamité pour la patrie.

CHAPITRE IX.

Côtes de Madagascar.—Baie d'Angousi. —Les femmes; leur grâce, leur enjouement; probité qu'elles mettent dans les relations de commerce. — Pêche de la baleine. — Richesse et beauté du sol. — Béniowski ; ses projets et sa fin tragique.

Au commencement de 1791, je partis de l'Ile-de-France comme capitaine en second sur le navire à trois mâts *la Marie-Thérèse*, capitaine Dumaine, ayant destination pour les côtes de Madagascar ; après dix jours de traversée nous entrâmes dans la baie d'Angousi.

La rade est spacieuse et de bonne tenue; elle ne forme à l'ouest qu'une demi-lune dont la pointe la plus nord nous restait au nord nord-ouest, et la plus sud, au sud un quart sud-est, ce qui la rend ouverte à tous les vents de mer entre ces deux aires du côté de l'est ; mais un large plateau de corail, partant de chaque pointe, s'étend au large à une grande distance; il se rapproche ensuite de manière à ne laisser d'autre ouverture pour entrer dans la baie que

la largeur d'une encablure de cent quarante brasses. Les flots viennent se briser contre cette puissante barrière qui protège la baie. L'effet que le coup d'œil produit au large est assez singulier : on s'imagine que les vaisseaux qui se trouvent en rade sont engagés au milieu des rochers.

Le premier jour de notre arrivée, quelques uns des chefs du pays vinrent à bord et nous offrirent des volailles, des fruits et du riz; ils reçurent en échange des miroirs, des chaudrons de fer et des chapelets de rassade (1). Les femmes les avaient suivis ; elles étaient jeunes et fraîches ; elles avaient de la grâce et une tournure élégante. Leur vêtement de pagne, de couleurs et de dessins variés, relevaient l'éclat de leurs charmes ; leur enjouement, leur complaisance, leur valurent nos hommages, qu'elles accueillirent avec plaisir et reconnaissance.

Les Madécasses eux-mêmes rendent à leurs femmes la justice qu'elles méritent ; ils ne les relèguent pas au fond d'un ménage ; ils ne bornent pas leur domaine au cercle étroit du soin des enfants et des plaisirs d'un mari. Les

(1) Grains de verre de différentes couleurs.

dames madécasses partagent l'empire avec leurs époux, et tandis que ceux-ci s'occupent de la culture des terres, de la chasse ou de la pêche, celles-là sont chargées des autres intérêts; ce sont elles qui entament les négociations commerciales. Malheur à l'étranger qui s'écarte de la route tracée! il ne trouve avec les hommes du pays ni bonne foi ni sécurité; les femmes au contraire lui offrent toute garantie; marchandes et courtières tout à la fois, elles n'ont jamais trahi la confiance; soit qu'il s'agisse d'échanges, ou d'achats de denrées, elles se conforment avec une scrupuleuse exactitude aux instructions de leurs commettants.

La culture ne semble être pour les hommes qu'un objet accessoire; la terre ne leur impose ni fatigue ni travail; après en avoir effleuré la surface, on lui confie les semences de riz et de maïs, et, docile, elle fournit d'abondantes récoltes.

Les Madécasses sont d'une agilité surprenante à la course; ils sont d'ailleurs très adroits à lancer la sagaie et plus encore à diriger les flèches qui s'échappent de leurs sarbacanes avec la rapidité d'une balle; à la chasse ils préfèrent ces armes aux fusils, qui cependant ne leur manquent pas.

Leur exercice favori est la pêche et surtout celle de la baleine. Huit à dix hommes s'embarquent sur de grandes pirogues, formées de planches cousues ensemble, calfeutrées avec de la mousse, et qui ne portent qu'un mât; ils s'éloignent au large et attaquent hardiment ces énormes cétacées. On dirait qu'ils connaissent le siége où réside la vie: c'est toujours à coup sûr qu'ils frappent l'animal.

Aussitôt que la baleine est blessée, elle plonge et se roule au fond de la mer, et tente d'arracher le fer, qui, à chaque effort, semble pénétrer plus avant; quand ses forces commencent à s'épuiser, elle remonte sur l'océan, lance dans les airs deux colonnes d'eau ensanglantée, et expire bientôt après. Les Madécasses se hâtent de la remorquer à la suite de leurs frêles embarcations, et ils la font échouer pendant la haute mer. On commence aussitôt à la dépecer, et cette opération se fait avec tant d'adresse et d'activité, que, quand le flux reparaît, il ne reste plus que les os, qui rentrent avec le reflux dans la mer.

Pour rendre justice à qui de droit, je dois dire que les Madécasses sont les premiers harponneurs du monde, et je m'étonne que

nos vaisseaux baleiniers qui se rendent dans le canal de Mozambique ne cherchent pas à recruter ces hommes aussi adroits qu'intrépides.

Les Madécasses, ainsi que tous les Indiens, mangent la chair cuite de la baleine ; ils prétendent qu'elle est plus tendre et plus délicate que celle de leurs meilleurs bœufs. Ils se servent de l'huile fraîche pour préparer leurs aliments, et quand elle a vieilli, ils la brûlent pour s'éclairer la nuit. Les fanons sont pour eux un objet lucratif de commerce.

Plusieurs navigateurs ont peint cette contrée avec des couleurs sombres et rembrunies; ils ont dit que le sol de ce climat brûlant est aride et desséché ; que les habitants sont farouches et inhospitaliers : j'ai eu lieu de reconnaître que ces renseignements sont erronés.

J'ai pénétré plusieurs fois dans l'intérieur du pays ; je ne sais si la vanité nationale nous a présenté de préférence les objets qui pouvaient flatter nos yeux, mais partout la nature s'est montrée à nous dans sa fraîcheur et dans son éclat : de riants bocages, des prairies émaillées de fleurs, des ruisseaux d'une eau limpide, un sol riche et varié, des sites tour à

tour gais et majestueux, tel fut le tableau que j'admirai d'autant plus que je m'y attendais moins.

Peu de temps avant de quitter notre station, nos achats étant consommés, le capitaine me proposa de faire une reconnaissance dans l'île et d'avancer plus loin que nous ne l'avions fait jusqu'alors. Quelques indigènes offrirent de nous accompagner ; et notre petite caravane se mit en route.

Nos guides nous conduisirent à travers des bosquets qui ne le cédaient en rien à ceux que nous avions déjà tant admirés. Un peuple d'oiseaux, errant dans le feuillage, animait par ses chants son heureux domaine ; d'immenses prairies, où paissaient de nombreux bestiaux, se présentèrent ensuite devant nous ; la verdure et les fleurs, imprégnées d'une abondante rosée, rafraîchissaient et parfumaient l'atmosphère. Ces prairies étaient bornées du côté de l'ouest par des collines que dominaient de grands arbres d'une couleur foncée : au sommet de l'une d'elles apparaissaient les débris d'un fort, et quelques pièces de bois d'une grande dimension. C'est le fort de Béniowski, nous dirent les insulaires. A ce nom, que nous

connaissions déjà, nous les pressâmes de questions, et voici ce que nous avons recueilli sur cet homme qu'on a peut-être mal jugé.

Béniowski, Polonais d'origine, avait fait plusieurs fois le voyage de l'Ile-de-France à Madagascar : il avait été frappé des avantages que cette île grande et fertile offrait à un établissement colonial. Il présenta plusieurs mémoires au gouvernement français, demandant protection et des armes : on ne l'avait pas écouté. Fatigué de l'inutilité de ses instances, mais non découragé, il s'associa quelques aventuriers, et arriva sur la côte sans armes et sans argent.

Un bâtiment se présente en rade, Béniowski le surprend; il enlève les fusils, les canons, les munitions de guerre : ce premier succès attire auprès de lui de nombreux partisans.

Un mois après son arrivée, Béniowski se trouve à la tête de cinquante blancs et de mille Madécasses. Il partage sa troupe en trois classes : l'une est employée à la construction d'un fort; l'autre à défricher et à cultiver la terre; et la troisième à rôder sur la côte pour assurer les subsistances de la colonie.

Déjà ce chef aventureux roule dans sa tête de brillants projets; il veut fonder une ville

qu'il appellera *Louisbourg*, et créer un empire dont il sera le chef. Nous ne pouvons dire s'il avait les talents administratifs et militaires qu'exigeait une aussi haute ambition; on ne peut du moins lui refuser le mérite d'avoir conçu l'idée d'établir une colonie féconde en ressources, sous un beau ciel, et dans une contrée dont les communications sont faciles avec l'Inde et les côtes orientales de l'Afrique.

L'insubordination de ses sujets vint l'interrompre au milieu de ses travaux. Les dangers auxquels ils étaient exposés n'avaient pas tardé à les dégoûter; et d'ailleurs, l'uniformité de la vie sédentaire convenait peu à des hommes habitués au désordre et au pillage. Béniowski vit ses forces s'affaiblir par la désertion; bientôt il ne compta plus auprès de lui que trois compagnons. Un détachement de grenadiers est envoyé par le gouverneur de l'Ile-de-France, avec ordre de le saisir mort ou vif; ils débarquent la nuit et marchent droit au fort. Béniowski les aperçoit; et, regardant la fuite comme indigne de lui, il met en batterie un canon chargé à mitraille; il a baissé le bras pour y mettre le feu, lorsqu'une balle l'atteint et le renverse sans vie.

Ainsi périt, vers le milieu de l'été de 1786, un homme qui eût rendu de grands services à la France, si la politique du moment n'eût pas cru devoir repousser ses offres; avec d'autres moyens, avec d'autres hommes, Béniowski eût peut-être fait ce que ses devanciers n'ont pu faire (1).

Le souvenir de Béniowski a laissé des traces profondes dans l'esprit des insulaires; leurs gestes expressifs nous prouvèrent qu'ils n'entendaient pas son nom sans respect et sans terreur. Les devins avaient déclaré qu'il était fils du soleil et qu'il était appelé à faire la conquête de l'île; il n'en avait pas fallu davantage pour lui attirer de nombreux prosélytes pendant sa vie, et lui conserver des enthousiastes après sa mort.

Le fort Béniowski est élevé de vingt pieds environ au-dessus du sol; l'éminence artificielle sur laquelle il est bâti ressemble à un cône tronqué dont la base peut avoir cent cinquante pieds de circonférence, et la partie supérieure cinquante pieds à peu près. Cette masse est soutenue en dehors, jusqu'à la moi-

(1) Dans l'un des chapitres suivants nous donnerons quelques nouveaux détails sur Madagascar.

tié de sa hauteur, par des pieux d'un bois très dur et profondément enfoncés dans la terre. Les différentes couches avaient été alternativement fournies de terre et de poutres dont les unes étaient placées horizontalement et les autres perpendiculairement, ce qui a donné à cette construction assez de solidité pour braver l'injure des temps. Du côté de l'ouest, qui fait face aux collines de l'intérieur de l'île, un glacis se prolonge à cinquante toises de distance et communique à l'intérieur du fort; il en résulte que cette partie n'a qu'une ouverture de vingt toises. Ce glacis est recouvert de madriers épais sur lesquels, à ce qu'il paraît, reposaient les canons.

Avant de quitter ces lieux, nos guides nous menèrent au tombeau de Béniowski, à cent toises de distance au nord-est du fort: ce n'était qu'une simple fosse, et la terre ne couvrait pas entièrement le squélette : quelques parties restaient encore exposées aux injures de l'air (1).

(1) Maurice-Auguste comte de Béniowski, magnat des royaumes de Hongrie et de Pologne, né en 1741 à Werbwna, servit à l'âge de 14 ans dans le régiment impérial de Siébenschten, et se trouva présent aux

Notre séjour dans la baie d'Angousi fut de quatre mois; nos opérations de commerce avaient eu tout le succès que l'on pouvait en espérer; les provisions fraîches nous avaient

batailles de Lobwsitz, de Prague, de Schweidnitz et de Darmstadt. Il quitta le service de l'empire pour se rendre en Lithuanie auprès du staroste de Béniowski, son oncle. Bientôt après il apprit la mort de son père et l'envahissement de ses biens par ses beaux-frères; irrité de cette violence, il se retire à Krussava, dont la seigneurie dépendait de Derbowa, s'y fait reconnaître par ses vassaux, arme contre ses beaux-frères, et parvient à s'emparer de tout ce qu'ils avaient envahi: mais, présenté à la cour de Vienne comme un sujet rebelle, il fut, par un décret de la chancellerie, dépouillé de ses biens et forcé de s'enfuir en Pologne. Il se rendit à Hambourg, à Amsterdam, à Plymouth, où il s'appliquait à s'instruire dans l'art de la navigation, lorsque différentes lettres des magnats et des sénateurs de Pologne le rappelèrent à Varsovie. Il se réunit à la confédération qui se formait alors pour ne reconnaître le roi que lorsqu'elle aurait déclaré son élection légale; pour s'opposer aux Russes par la voie des armes, et ne quitter les drapeaux de la confédération que lorsque les Russes auraient évacué la Pologne. Il fut envoyé, en juillet 1768, à Navitaig, pour conduire de là un régiment polonais de six cents hommes à Cracovie, mais ses tentatives pour ravitailler cette ville furent vaines; poursuivi par la cava-

été fournies à bon compte et avaient entretenu la santé dans l'équipage ; nous n'avions pas eu un seul malade.

Nous eûmes constamment à nous louer de

lerie russe, il fut blessé et tomba au pouvoir de l'ennemi. Échangé, il forma le projet de s'emparer du château de Lublan, sur la frontière de Hongrie; il y fut reçu par le gouverneur, et engagea secrètement plus de la moitié de la garnison à servir la confédération : son projet ayant été éventé, il fut arrêté et envoyé au général Apraxin. Ayant recouvré sa liberté, il fut attaqué par un parti de cosaques et repris. Le commandant russe l'envoya à Kiow, chargé de chaînes. Un ordre étant venu de Pétersbourg de transférer les prisonniers à Cazan, Béniowski, malade, fut laissé à Nizym, où il parvint à se rétablir, et dut un instant de liberté aux instances du maréchal Czarnesky Potockzy; mais bientôt, accusé d'avoir conspiré contre le gouvernement, il fut obligé de se sauver à Pétersbourg. Il y traita avec un capitaine hollandais, pour le passer sur son bord en Hollande; mais le perfide Hollandais le livra à un détachement envoyé pour l'arrêter. On le transféra dans le fort de Saint-Pierre et Saint-Paul avec ses camarades d'infortune. Après un an de souffrances à Tobolsk, à Tara, à Thomsky, on les embarqua le 26 octobre 1770, à Ochoczk, et ils arrivèrent dans les premiers jours de décembre au Kamtschatka. Les malheureux compagnons de Béniowski le nommèrent pour leur chef, et se jurèrent

nos relations avec les naturels. Avant de quitter la rade, notre capitaine voulut leur témoigner sa reconnaissance, en leur donnant une petite fête.

solennellement une amitié et une fidélité éternelles. Le hasard fit tomber entre leurs mains un vieil exemplaire des Voyages d'Anson ; sa lecture leur suggéra l'idée de s'échapper de Kamtschatka et de se rendre aux îles Marianes. Pendant qu'ils formaient secrètement ce complot, le gouverneur ayant entendu parler du rang et des talents de Béniowski, désira le connaître ; il le reçut chez lui, et le chargea de surveiller l'éducation de son fils et de trois filles qui composaient sa famille. L'intérêt qu'Aphanasie, âgée de 16 ans, prit au sort du comte, se changea bientôt en une passion vive. Aphanasie ayant appris que le comte av it dessein de s'évader, se rendit à son appartement, et l'accabla des reproches les plus amers. Le comte se justifia par le déshonneur attaché à sa situation, et le besoin de lui offrir un rang qui dût relever en elle le titre de son épouse. Elle lui fit serment de le suivre jusqu'au bout de l'univers. L'intimité que cette explication établit dès lors entre Aphanasie et le comte l'aida à être instruit de tout ce qui se passait chez le gouverneur. Quelques semaines après, Aphanasie alla chez lui secrètement, et lui apprit que quelques mots échappés à son père indiquaient qu'il soupçonnait le projet; elle l'invita à ne point venir au fort. Le comte ne perd pas un instant, se met à la tête

Le jour fixé pour la cérémonie, le vaisseau fut pavoisé, et vingt-un coups de canon annoncèrent que la fête allait commencer.

A onze heures, les chefs du canton et leurs

des exilés, s'oppose avec avantage au détachement envoyé contre lui, le met en fuite, s'empare du canon, et le tourne avec succès contre le fort, où il pénètre avec une douzaine de ses camarades par le pont-levis; il se rend chez le gouverneur, le conjure de se réfugier à l'appartement de ses enfants, pour conserver sa vie; la résistance de celui-ci fut cause de sa mort. Béniowski, maître du fort par cet événement, fut bientôt en état de résister aux cosaques qui l'assaillirent, et ayant réussi par adresse à capituler avec eux, il se trouva bientôt maître de tout le Kamtschatka, et fit sans danger tous les préparatifs de son départ. Il mit à la voile en mai 1771, du port de Bolsha, à la tête d'un équipage de soixante-treize hommes, douze passagers et neuf femmes, parmi lesquelles se trouvait la jeune Aphanasie, déguisée en mousse; s'abandonnant à sa fortune, il cingla vers les côtes de la Chine, arriva le 28 août à l'île de Formose, où, après plusieurs combats avantageux contre les naturels du pays, il fit avec le souverain de l'île un traité solennel pour y revenir et y établir une colonie. Au milieu de septembre, il quitta l'île, et peu de jours après entra dans le port de Macao en Chine. Il accepta les offres qui lui furent faites par les directeurs de la compagnie française des Indes, et fit

femmes se rendirent à bord; celles qui nous avaient servi de courtières et quelques autres y étaient arrivées la veille. En attendant le repas, la plupart de nos convives se mirent à danser sur le pont, et, dans cet exercice, ils montrèrent beaucoup de souplesse et d'agi-

voile à bord d'un bâtiment de la même nation pour la France; il y arriva en août de l'année suivante. Il fut bien accueilli par le duc d'Aiguillon, alors ministre, qui lui offrit un régiment d'infanterie; il l'accepta, sous la condition de former des établissements au-delà du Cap. Il partit du port de Lorient le 22 mars, et se rendit à Madagascar le 14 février 1774. Malgré les obstacles qu'il y éprouva, il parvint à former un établissement à Foul-Point, et à se faire des alliés des nations qui l'environnaient. Bientôt après, une vieille négresse venue avec l'équipage de Béniowski, ayant assuré les chefs de la nation des Sambarines que le comte était le fils de la fille héritière de Ramini, qui, ayant été prise prisonnière, avait été vendue avec elle comme esclave, les chefs, convaincus du rapport de cette femme, donnèrent à Béniowski le titre d'*Ampansacabé*, ou de chef suprême de la nation. La comte sut profiter adroitement d'une erreur qui semblait si bien favoriser ses projets: investi de la souveraineté, il reçut des ambassadeurs, fit des traités d'alliance, entreprit des guerres et remporta des victoires; mais, sentant qu'il ne pouvait se soutenir qu'à l'aide de la protection de quelques uns des

lité. Quelques autres grimpèrent aux mâts et atteignirent à l'extrémité; c'était un jeu pour eux; cependant aucun n'osa s'aventurer sur les vergues.

Un coup de canon annonça l'heure du repas; les tables étaient abondamment servies, et nos

grands états de l'Europe, il se détermina à entreprendre ce voyage; il fit inutilement des propositions à la cour de France, à celle de Vienne et au cabinet de Saint-James. Il ne se laissa point abattre par ce défaut de succès; il se rembarqua à Londres et se rendit au Maryland, d'où il fit voile pour Madagascar. Arrivé dans l'île le 7 juillet 1785, il prit terre à Antangara; et s'étant rendu à Angomy, il s'empara d'un magasin de vivres qui appartenait aux Français, et envoya un détachement pour se saisir de leur comptoir à Foul-Point, ce qu'il ne put exécuter à cause de la présence d'une frégate qui s'y trouvait à l'ancre. Instruit de ces mouvements, le gouverneur de l'Ile-de-France y envoya un bâtiment avec des troupes réglées qui attaquèrent le comte le 23 mai 1786. Il s'était construit à la hâte une redoute défendue par deux canons, dans laquelle il s'était retranché; il fut atteint d'une balle dans la poitrine, et ne fut retiré de derrière le parapet que pour expirer peu de temps après. Les *Voyages* et *Mémoires de Béniowski sur la Pologne*, rédigés par P.-J.-H. de Magellan, ont été publiés à Paris, 1791, 2 vol. in-8°. (*Dictionnaire historique.*)

convives firent honneur à tous les mets. La gaieté régnait sur tous les visages; aucun accident, aucune querelle, ne troublèrent l'allégresse générale.

Lorsque le banquet fut terminé, les danses recommencèrent; elles ne finirent qu'à la chute du jour. En ce moment, on parla de se retirer, mais, avant de quitter le bord, tous nous remercièrent avec énergie; ils nous jurèrent amitié, et nous firent promettre de revenir le plus tôt possible dans leur pays. Aussitôt que l'un des chefs eut fait le premier pas pour descendre du navire, de nouveaux coups de canon furent tirés: cette salve imprévue fit un grand effet, et chacun se retourna pour nous faire un dernier adieu; quelques femmes voulurent rester à bord jusqu'au lendemain matin.

Dix-sept jours après notre départ, nous entrâmes à l'Ile-de-France.

CHAPITRE X.

Ile d'Anjouan. — Le Prince-Roi ; son palais et sa flotte. — Expédition du Prince-Roi contre l'île de Mayotte. — Terreur panique. — Douze hommes, dont six Français, sauvent l'armée d'Anjouan. — Bataille ; déroute complète. — Le Prince-Roi vend, comme esclaves, trois cents de ses soldats, en échange de piastres et de munitions de guerre. — Embarquement. — Révolte à bord. — Arrivée à l'Ile-de-France.

Dans le courant de juin 1791, *la Marie-Thérèse* fut armée de nouveau ; M. Dumaine fut remplacé dans son commandement par le capitaine Loiseau ; je restai dans mon grade. La traite étant l'objet de la nouvelle expédition, nous appareillâmes pour l'île d'Anjouan, située entre la côte orientale d'Afrique et celle de Madagascar. Peu de jours nous suffirent pour atteindre notre destination ; nous y arrivâmes, après avoir reconnu le cap Ambre, extrémité méridionale de Madagascar (1).

(1) L'une des îles Commorres, dans le canal de Mo-

Le bâtiment mouilla dans une rade ouverte à tous les vents, depuis l'est jusqu'à l'ouest, par le nord, avec quarante-cinq brasses, sur un fond de bonne tenue.

Le capitaine descendit à terre et se rendit auprès du Prince-Roi (1).

Sans être absolument blanc, le Prince-Roi avait le teint plus clair qu'aucun des habitants de son île; sa démarche et son maintien n'étaient pas sans grâces. Il pouvait avoir soixante ans; une longue paire de moustaches, la barbe rasée sur le reste du visage, et de beaux traits, donnaient à sa physionomie un air imposant et majestueux. Sa taille était de cinq pieds six pouces. Bien fait et d'une force athlétique, il portait avec noblesse un riche turban que surmontait le croissant, signe de sa dignité; son costume était d'étoffes fines et précieuses.

Le Prince-Roi nous reçut fort bien, et parut satisfait en apprenant que nos articles d'é-

sambique. Elle a trente-trois lieues de circonférence, est très fertile, et abonde en fruits excellents et surtout en noix de coco. Elle renferme trente mille habitants presque tous mahométans.

(1) Nom qu'on donne au chef de l'île.

change consistaient spécialement en fusils, poudre, balles et piastres. Il se disposait à soumettre par la force des armes les îles de Mayotte et de Moelly, qui avaient refusé de lui payer le tribut accoutumé ; les armes que nous avions à lui fournir ne pouvaient arriver plus à propos. Comptant sur la victoire, ce prince ne marchanda pas sur le nombre d'esclaves qu'il aurait à nous livrer ; il nous en promit trois ou quatre cents, et nous annonça qu'il allait expédier immédiatement une frégate pour signifier aux révoltés de rentrer dans le devoir, ou de se préparer à subir tout le poids de sa colère.

La ville d'Anjouan est située sur une hauteur et décrit un amphithéâtre, d'où l'on découvre la rade et tous les vaisseaux. Elle est défendue par un fort qui se trouve à la droite du port, et dont quelques soldats, portant une toque rouge et un turban ainsi que les Arabes, forment la garnison. Les maisons sont bâties en pierre, mais sans ornement extérieur ; elles s'étendent à droite et à gauche du fort, à un mille et demi environ de chaque côté. La population est considérable. L'empressement qu'on mettait à nous voir prouve que les habitants ont eu peu

de relations avec les Européens; nous leur entendîmes cependant prononcer quelques mots portugais; ils ne comprirent rien aux questions qui leur furent adressées en anglais, en français ou en hollandais.

Cette ville n'offre aucun monument remarquable; le palais du prince mérite cependant quelques détails.

Il n'y avait devant le palais ni gardes ni valets pour introduire les étrangers; les portes étant ouvertes, nous y entrâmes sans autre cérémonie. Cet édifice peut avoir soixante pieds de long sur quinze de large. Dans le principal appartement, le plafond a environ vingt pieds d'élévation, le pavé est en marbre blanc et bleu, imitant assez bien la mosaïque; les murs sont peints en rouge et incrustés de petits vases de porcelaine bleue, sur un fond blanc, de la largeur et de la forme de nos soucoupes: tous ces vases se touchent à la circonférence, et laissent entre eux un vide qui fait ressortir la peinture du fond. Des rideaux de soie, sans draperie, sont placés devant les fenêtres et les portes; sur la droite on aperçoit une niche semblable à nos alcôves, et aussi élevée que le plafond; les côtés sont,

du haut en bas, garnis de glaces à cadres dorés, et d'inégale dimension. C'est dans le fond qu'est le trône : on dirait un lit antique dont le dossier serait renversé. Ce trône est d'un bois rouge odoriférant et artistement travaillé; il est enrichi de damas et surmonté d'un dais élégamment garni de la même étoffe sur le devant; les degrés sont recouverts d'un tapis de Turquie, d'un grand prix; un croissant d'un métal jaune brille au-dessus du trône, et la niche est fermée par de grands rideaux de soie et une ample draperie à franges.

L'île d'Anjouan, sans être fort élevée au-dessus du niveau de la mer, est couverte de collines et entrecoupée de plaines. Sur la gauche du fort, on découvre un vallon délicieux et de gras pâturages où paissent de nombreux troupeaux de vaches et de chèvres. Les habitants s'occupent peu d'agriculture : depuis quelques années, on a introduit la culture du riz, de la patate, des melons d'eau, des haricots, de la canne à sucre; mais les produits ne suffisent pas à la consommation. On a recours aux îles de Mayotte et de Moelly, et celles-ci paient un tribut annuel en toute espèce de denrées et en noirs de Mosambique.

La frégate expédiée par le Prince-Roi rentra au bout de cinq jours; cette frégate était une vieille chaloupe qu'on avait fait scier en deux et ralonger; elle était surmontée de trois mâts d'une seule pièce, sans hune ni barre de perroquet; les vergues se rabattaient les unes sur les autres et s'amenaient sur le pont. Aussitôt après son retour, ou tira un coup de canon du fort, et l'on hissa un pavillon rouge; c'était pour nous un signal d'aller à terre. Nous nous rendîmes d'abord au palais et de là au chantier, où se trouvait le Prince-Roi, très occupé à surveiller des ouvriers qui réparaient sa flotte, c'est-à-dire douze ou quinze chaloupes. Il nous accueillit avec sa grâce accoutumée, nous fit même des compliments qui nous parurent un tant soit peu exagérés. Il nous prit ensuite à l'écart, et d'un ton qui peignait le trouble de son âme, il nous dit que l'île de Mayotte persistait dans son refus de payer le tribut accoutumé, qu'il était résolu de déployer toutes ses forces pour la faire rentrer dans le devoir, et qu'avant huit jours ses meilleures troupes s'embarqueraient sur vingt-cinq frégates. Il ajouta que si nous consentions à transporter trois cents hommes

sur notre bâtiment, sa reconnaissance serait sans bornes ; il s'engagea même formellement à remettre gratuitement au capitaine vingt esclaves, à moi dix, et autant, en proportion, aux autres officiers du vaisseau, comme dédommagement de l'embarras que nous aurions ; et de plus il nous donna sa parole que tous les prisonniers faits à Mayotte seraient immédiatement conduits sur notre navire, et qu'il n'exigerait le paiement qu'à notre retour.

Le capitaine ayant assemblé les officiers, on considéra qu'il nous était à peu près indifférent de rester deux mois à Mayotte ou à Anjouan, que d'ailleurs le port de Mayotte était plus sûr que celui où nous étions ; et l'on se décida à accepter les propositions qui venaient d'être faites.

Le Prince-Roi ne sut comment nous exprimer sa joie ; il était dans la persuasion que la présence de notre navire suffirait pour en imposer aux rebelles, et les faire rentrer dans l'obéissance.

Peu de jours après, les chaloupes furent lancées à l'eau ; plusieurs autres arrivèrent successivement des divers points de l'île, et le port d'Anjouan offrit un tableau brillant et tout-à-fait animé.

Trois cents hommes montèrent à notre bord, et mille autres environ furent répartis sur le reste de la flotte, qui comptait trente-cinq voiles. Les officiers et les généraux étaient au nombre de trente. L'armée semblait animée du meilleur esprit : les Mayottais, disait-on, ne sont pas en mesure de résister à de telles forces ; il ne faut que nous montrer pour vaincre.

La distance d'Anjouan à Mayotte est de dix-huit lieues ; partis au point du jour et laissant les autres bâtiments en arrière, nous y arrivâmes avant la nuit. Le navire laissa tomber l'ancre par quatorze brasses, fond de sable, dans une baie fermée à tous les vents, et qui se trouve au nord de l'île. Deux hommes se montrèrent sur une colline élevée d'où s'échappait une cascade dont la chute avait au moins quatre-vingts pieds de hauteur ; ils agitaient des morceaux d'étoffe. A ce signal, que l'on prit pour une invitation d'aller à terre, quelques uns de nos gens, ainsi qu'un interprète, descendirent dans le canot et se dirigèrent vers le rivage. Lorsqu'ils se furent rapprochés des deux Mayottais, à la portée de la voix, ceux-ci leur crièrent en portugais que si nous venions

en amis, ils nous accorderaient tout ce dont nous pouvions avoir besoin, mais que si nous venions comme ennemis, nous trouverions en eux des hommes qui avaient juré de périr tous jusqu'au dernier plutôt que de se rendre.

Le lendemain, toute la flotte était arrivée. Sélim, général en chef, donna l'ordre de se diriger au fond de la baie, à l'est du mouillage, vers un morne isolé et très élevé qui lui présentait une position avantageuse. Le débarquement s'effectua avant la fin du jour, sans opposition de la part des Mayottais.

L'armée resta campée sur cette éminence pendant quinze jours; on ne fit aucun mouvement, on ne prit aucune mesure qui annonçât un plan d'attaque. Des partis parcouraient la campagne, et après avoir enlevé quelques vaches et quelques chèvres, ils rentraient au camp. Dans l'intérêt du prince, et dans le nôtre, nous crûmes devoir faire à Sélim quelques remontrances sur la lenteur de ses opérations; il répondit qu'avant de rien entreprendre, il avait voulu explorer le pays et connaître les positions qu'occupaient les Mayottais, et qu'enfin sous deux jours il allait se porter en avant. En effet, le surlendemain

un mouvement général eut lieu dans l'armée.

Fatigué, ainsi que quelques uns de mes compagnons, de la vie monotone que je menais sur le navire, je résolus de suivre l'armée, avec l'intention toutefois de ne prendre aucune part à la bataille, et de ne faire usage de mes armes qu'à mon corps défendant.

Au signal donné, toutes les troupes se mirent en marche, précédées de deux conques marines, dont les sons discordants retentissaient au loin. Les soldats jetaient des cris, poussaient des hurlements ; c'était un bruit affreux. Sans doute on voulait effrayer les ennemis, et les faire débusquer des épais taillis où on les supposait cachés. L'armée n'observait aucun ordre; il n'y avait ni alignement ni aucun acte qui indiquât la moindre notion de l'art militaire.

Le long du chemin qui conduisait à un village qu'on ne tarda point à découvrir, les Mayottais avaient suspendu aux arbres, ici des cœurs, là des entrailles, et plus loin des têtes de cabris. Ces sinistres présages ne firent aucune impression sur les soldats ; leur bruyante ardeur redoublait à mesure que nous avancions.

Après une heure de marche, nous arrivâmes

au village; il était abandonné, mais les meubles avaient été enlevés; il ne restait que quelques vases; j'eus beaucoup de peine à persuader à nos gens de ne point faire usage de l'eau qu'ils contenaient. Ce village était composé de cinquante maisons, construites en bousillage et couvertes de feuilles de cocos.

L'armée continua sa route, rencontrant partout les mêmes débris d'animaux suspendus aux branches; elle entra sans obstacle dans un autre village. Il n'y restait que deux vieillards auxquels l'âge n'avait pas permis de suivre leurs compatriotes. Quelques soldats levèrent la main pour les frapper, mais j'eus le bonheur de leur faire entendre qu'une action pareille attirerait sur eux la vengeance du dieu des armées.

A la sortie du village se trouvait une fosse à chaux qui me fit naître une idée assez bizarre: je fis observer à Sélim qu'aucun signe extérieur ne distinguait les soldats d'Anjouan de ceux de Mayotte, et, que dans le fort d'une bataille, cet oubli pourrait causer une étrange confusion; je lui conseillai de marquer tous ses soldats d'une croix sur le front. Sélim fut frappé de la justesse de mon avis; il fit faire

halte à sa troupe, et ordonna de placer la croix blanche sur le front noir de ses soldats. On eût dit des chrétiens nouvellement convertis qui partaient pour la croisade.

Après avoir marché pendant deux heures sur un sol entrecoupé de collines et de vallées, nous arrivâmes à un troisième village plus considérable que les premiers. Malgré le profond silence qui semblait y régner, on n'y entra qu'avec beaucoup de précaution. Il était abandonné ainsi que les autres; quelques vieillards qui seuls s'y trouvaient furent respectés.

Il était alors deux heures de l'après-midi; nous étions à trois lieues et demi du vaisseau. Mes compagnons et moi nous exposâmes à Sélim qu'il était de notre devoir de rentrer à bord avant la nuit, et que n'ayant plus que le temps nécessaire pour revenir sur nos pas, nous étions dans l'obligation de le quitter à l'instant même. Sélim et son état-major parurent consternés de cette déclaration; sa troupe, qui peut-être sans nous n'eût pas pénétré aussi loin dans le pays, s'assembla en tumulte; elle s'écria que si nous partions, elle partirait avec nous; et, sans attendre d'autre explication, ceux des soldats qui s'étaient tenus en arrière

prirent la fuite ; quelques uns mirent le feu au temple et à deux ou trois maisons. Je représentai à Sélim que de telles atrocités étaient inutiles, et qu'elles ne serviraient qu'à exaspérer l'ennemi; il promit de faire punir les coupables.

Je sentais qu'une déroute générale allait être la conséquence de notre départ; je persistai néanmoins dans ma résolution, et mes compagnons et moi nous nous mîmes en route.

Lorsque nous remontions la colline que nous avions franchie pour arriver au village, des hourras effroyables se firent entendre derrière nous. L'armée mayottaise débusquait au travers des tourbillons de flammes qui s'élevaient du temple et des maisons embrasées ; elle se portait sur nous au pas de course ; déjà même elle n'était plus qu'à une demi-portée de canon.

A cette apparition, les Anjouannais n'écoutent plus la voix de leur général ; ils tournent le dos et fuient vers le camp, de toute la vitesse de leurs jambes. Lorsque nous arrivâmes au sommet de la colline, il ne restait plus autour de Sélim que cinq soldats, et mes com-

pagnons et moi, en tout douze hommes. L'armée mayottaise pouvait être de deux mille hommes, tous armés de sabres et de fusils. Déjà les balles nous sifflaient aux oreilles; il fallait prendre un parti brusque et décisif.

La colline avait dérobé aux yeux des Mayottais la retraite honteuse et précipitée de nos soldats. Je proposai à Sélim de rester près de moi sur la hauteur avec quatre hommes, et de faire feu sur l'ennemi, qui était à nos pieds; de disperser à quarante et cinquante toises sur la droite et sur la gauche nos six autres compagnons, qui se montreraient successivement sur différents points, lâcheraient un coup de fusil, puis se retireraient derrière la colline et reparaîtraient en d'autres endroits. Ce plan est aussitôt suivi qu'adopté; Sélim et moi, nous voilà tantôt provoquant l'ennemi, tantôt nous retournant vers nos prétendus soldats, et leur criant de rester cachés jusqu'à nouvel ordre. Cette petite ruse de guerre eut un succès merveilleux : les Mayottais s'arrêtèrent, persuadés que toute l'armée était embusquée derrière cette importante position.

Cette illusion pouvait ne pas durer longtemps; en répétant la même manœuvre, nous

parvînmes jusqu'à une autre colline éloignée de deux portées de fusil, et voyant que décidément l'ennemi n'avançait pas, nous n'hésitâmes plus à suivre la piste de nos fuyards et à retourner au camp (1).

Les soldats nous avaient devancés de plus de deux heures. Tremblant de frayeur, ils se jetèrent aux pieds de Sélim : celui-ci leur

(1) Il y a peut-être quelque vanité de ma part à me placer comme acteur dans le fait d'armes que je viens de raconter. Mon intention était de ne pas parler de moi, de me mettre tout-à-fait de côté. Ce n'est pas ce qu'a voulu mon éditeur; c'est donc à lui et à lui seul que le lecteur devra s'en prendre, si l'on s'avise de confondre mon récit avec les fables que parfois d'autres voyageurs ont débitées. Je dois avouer que, dans cette circonstance, la vérité trouverait difficilement des témoins ou des preuves, à moins qu'on ne voulût en faire demander à Anjouan. Une réflexion suffira, je l'espère, pour me donner quelque crédit. Dans la déroute de la petite armée aux destinées de laquelle mon imprudence m'avait lié, il y allait de la vie pour mes compagnons et pour moi; si nous venions à succomber, les intérêts de mes commettants pouvaient être compromis. Quel est donc le Français qui, lorsqu'il s'agit de son existence et surtout de son devoir, ne trouverait pas en lui-même des ressources subites, un peu de courage et d'énergie?

reprocha leur infamie et leur lâcheté ; il leur déclara que le prince connaîtrait la vérité , et que ceux qui , à la première occasion, ne laveraient pas leur honte dans le sang de l'ennemi auraient la tête tranchée.

Je fis entendre à Sélim qu'à sa place je ne laisserais pas une telle conduite impunie ; qu'il était de toute nécessité de faire un exemple; que, sans cette mesure, il devait s'attendre à de nouveaux revers. Il approuva la justesse de mes observations, mais il se persuada que ses menaces avaient fait une assez grande impression sur sa troupe. Je conclus de cette faiblesse que Sélim n'avait que du courage et qu'il manquait de caractère; dès ce moment, je lui souhaitai du succès dans ses opérations, et je me promis de ne plus y figurer.

Quelques jours après, un mouvement qui eut lieu n'eut d'autre résultat que la prise d'un bossu; c'était un noir mozambique, gai et même bouffon , et fort intelligent. Il avait quatre pieds et demi, une hanche saillante, un bras court et l'autre long, une tête énorme, des yeux petits, le nez court et relevé , la bouche grande et les lèvres épaisses; les dents blanches, mais taillées en pointe comme celles d'un re-

quin; les oreilles larges, les jambes cambrées, et toute sa personne couverte de cent loupes, dont quelques unes de la grosseur d'un œuf. Quand on lui demanda pourquoi il s'était laissé prendre, il montra ses jambes et se mit à rire.

Nous étions en rade depuis six semaines, et les affaires n'avançaient pas; nous déclarâmes à Sélim que nous allions retourner auprès du prince; il nous supplia de lui accorder encore huit jours, promettant qu'avant cette époque il aurait remporté une victoire complète, ou qu'il aurait cessé d'exister.

Le lendemain il se porta dans l'intérieur de l'île, et pendant cinq jours nous restâmes sans nouvelle aucune. Il rentra enfin; il nous annonça qu'il avait parcouru l'île dans tous les sens; qu'il n'avait pu découvrir la retraite des Mayottais; qu'il croyait même qu'il n'en était pas resté un seul (1), et que tous s'étaient re-

(1) J'ai lieu de croire que le général était dans l'erreur. La veille de son retour, étant descendu à terre, je m'avançai seul à quelque distance; huit Mayottais sortirent d'un taillis et me coupèrent la retraite: j'eus le bonheur de leur en imposer, en les couchant en joue tour à tour. J'avoue que leur aspect imprévu, dans un lieu isolé, m'avait causé quelque frayeur.

tirés dans une petite île basse et boisée où il se proposait d'aller les attaquer. Il nous demanda pour grâce dernière de reprendre à bord le même nombre d'hommes que nous avions embarqués à Anjouan, et de les porter sur le rivage de cette île; nous ne crûmes pas devoir lui refuser ce léger service.

L'embarquement eut lieu, et le soir même nous jetâmes l'ancre entre cette petite île et la grande, et, avec le reste de la flotte, on forma une espèce de blocus en avant du village. Les Mayottais, en force, étaient en position derrière un petit retranchement, ayant à leur gauche un morne de plus de cent cinquante pieds de hauteur. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, on entendit des cris et des hurlements; ils agitèrent leurs sabres au-dessus de leurs têtes et nous envoyèrent quelques coups de fusil.

Le lendemain au point du jour, les Mayottais avaient disparu; le silence qui régnait au loin semblait annoncer que le village était abandonné.

Il n'y avait plus d'ennemis: les soldats d'Anjouan demandèrent à grands cris le signal du débarquement, qui se fit avec assez d'ordre, sur une plage de sable à la droite du morne.

Les Mayottais ne paraissaient pas ; seulement l'un d'eux, sur une hauteur voisine, chantait, dansait, gesticulait, et de temps à autre lançait de grosses pierres. Les Anjouannais lui tirèrent des coups de fusil, et celui-ci, sans s'émouvoir, continua à danser et à lancer des pierres.

Enfin l'armée s'ébranle, et, quoique le désordre soit dans les rangs, on se dirige vers le morne, dans l'intention de le tourner; ce mouvement était à peine exécuté, lorsque les Mayottais se montrent et courent sur les assaillants, en poussant de grands cris. Les Anjouannais n'essaient pas de soutenir le choc ; ils battent en retraite, et, fuyant vers leurs vaisseaux, ils abandonnent leurs armes et se jettent à la mer. Les Mayottais poursuivent leurs succès ; ils font pleuvoir une grêle de balles et de pierres sur les fuyards et sur les frégates; celles-ci s'éloignent en toute hâte.

Malgré le mépris que m'avaient inspiré les Anjouannais, je me sentis ému des cris que leur arrachait le désespoir; je me rapprochai du rivage, et dans la chaloupe je recueillis Sélim et une soixantaine de ses soldats. Une foule de malheureux nous environnaient, ils s'accro-

chaient à la chaloupe ; je vis le moment où nous allions chavirer, et je fus obligé d'employer la violence pour leur faire lâcher prise.

Cependant les frégates d'Anjouan, témoins du danger auquel je m'étais exposé, se rapprochèrent aussi de la côte, et recueillirent les débris de l'armée.

Les armes, les munitions, tout était perdu; l'armée était réduite à moins de mille hommes. Sélim, désespéré, voyait avec effroi le moment du retour. Je dois dire que seul il avait fait son devoir : pendant dix minutes, il s'était battu contre les ennemis qui l'entouraient, et il ne s'était décidé à se jeter à la nage que lorsqu'il n'y eut plus aucun espoir de résistance. Nous cherchâmes à le consoler en lui donnant l'assurance que nous rendrions au prince un compte exact de ses exploits et de l'odieuse lâcheté de ses soldats.

Le lendemain nous quittâmes Mayotte, et le soir même nous débarquâmes à Anjouan Sélim et deux cent cinquante hommes.

A la nouvelle de ce désastre, le Prince-Roi entra dans une fureur que je n'entreprendrai pas de dépeindre ; il voulait être lui-même l'exécuteur de sa vengeance et trancher de ses

royales mains la tête de ses indignes guerriers. Il les fit tous réunir sur une grande place auprès de son palais : son regard, brillant de courroux, leur reprochait le mal irréparable qu'ils venaient de lui causer, la perte de la souveraineté de l'île de Mayotte, et son honneur flétri. On attendait avec anxiété l'arrêt que sa bouche allait prononcer.

Ce prince prit enfin la parole, et, condamnant à l'esclavage trois cents de ceux qui avaient trahi sa gloire et ses intérêts, il déclara qu'à l'avenir tel serait le sort de tout soldat qui manquerait à ses devoirs. Les trois cents hommes furent à l'instant saisis et conduits à bord, et le paiement fut effectué en argent, en fusils et en munitions de guerre.

Notre cargaison se trouva composée de trois cents nègres et de cinquante femmes; les hommes furent attachés deux à deux; on leur mit les fers aux pieds, à mesure qu'ils arrivaient sur le navire, et nous fîmes immédiatement voile pour l'Ile-de-France.

Il y avait cinq jours que nous étions en mer, et nos noirs n'avaient montré que des intentions pacifiques. Nous estimant à cent quinze lieues environ de l'île d'Anjouan, nous leur

accordâmes un peu plus de liberté ; on en vint même insensiblement jusqu'à leur ôter leurs fers.

Le onzième jour, à huit heures du matin, le cook, accompagné d'un maître, descendit à la cale pour y prendre les provisions d'eau et de bois. Lorsque le bois fut amené sur le pont où se trouvaient les nègres, on eut l'imprudence de leur confier le soin de passer les rondins de main en main jusqu'à la chaudière. Chacun d'eux ou du moins presque tous se trouvèrent munis de cette espèce d'armes. Tout-à-coup ils frappent les matelots qui déjeunaient, et blessent à mort le maître charpentier. Le cri de révolte se fait entendre ; les matelots n'ont d'autre ressource que de grimper dans les haubans. Le capitaine, deux officiers et moi, munis de nos armes, nous arrivons sur le pont ; notre première décharge abat quatre nègres à nos pieds. Ce premier exemple effraie les révoltés et donne à nos hommes le temps de se reconnaître ; au bout de quelques instants, une grande partie des nègres se sauvent dans l'entre-pont, d'autres se glissent en dehors du vaisseau dans les porte-haubans, et le reste se jette à la mer.

La chaloupe fut mise à l'eau, et avec six matelots j'eus beaucoup de peine à sauver douze de ces malheureux; aussitôt que j'approchais d'eux, ils plongeaient et reparaissaient à quelque distance. Quelques uns aimèrent mieux se noyer que de se laisser prendre.

Cette révolte, et les mesures de sûreté que nous crûmes devoir employer, nous occupèrent pendant près de cinq heures. Les nègres nous apprirent que l'un d'eux leur avait persuadé que nous les emmenions à l'Ile-de-France pour les manger, et qu'ils ne s'étaient insurgés que pour se soustraire à un sort aussi cruel. Onze nègres avaient péri, et vingt-deux étaient grièvement blessés; trois de nos matelots et notre maître charpentier nous donnèrent de vives inquiétudes. Les femmes n'avaient pris aucune part à la révolte.

Après quarante-deux jours de navigation nous rentrâmes à l'Ile-de-France.

CHAPITRE XI.

Départ pour Madras. — Banc de corail et naufrage. — Flegme des Hollandais ; outrages qu'ils prodiguent à des naufragés.— Batavia ; ses canaux ; insalubrité du climat.

Deux mois après notre arrivée, M. Deschiens, qui s'était rendu célèbre dans les mers de l'Inde par des prises nombreuses sur les Anglais, vint à bord de la *Marie-Thérèse;* séduit par la tournure élégante et leste de ce navire, il se décida à en traiter, et me proposa de rester auprès de lui dans mon grade de capitaine en second. L'intention de M. Deschiens était de faire un voyage à Madras.

Le 10 novembre 1791, nous quittâmes l'Ile-de-France sous toutes voiles et par le plus beau temps possible, gouvernant au nord pour attraper le parallèle de 4 à 5° sud, que nous devions entretenir jusqu'à l'île de Sumatra. Le 29, un nombre considérable d'oiseaux nous annonça le voisinage des îles Salomon et de

Peros-Banhos, situées par 5° 30′ de latitude sud, et 69° 55′ de longitude orientale, méridien de Paris. Nous estimant alors à environ dix lieues à l'ouest de ces îles, nous gouvernâmes au nord pendant la nuit pour les éviter. Le 30, par 4° 30′ de latitude, nous vîmes une plus grande quantité d'oiseaux que la veille, entre autres, des goëlettes blanches, à tête noire, dont la présence nous avertit que nous étions dans le voisinage du banc de Speiker. A neuf heures du matin la sonde ne rapportait que vingt brasses de profondeur, et nous voyions distinctement sous le navire de vastes plateaux de corail. Nous nous dirigeâmes vers l'est, mais le gros temps et l'agitation de la mer fatiguèrent beaucoup le vaisseau, et nos avaries devinrent inquiétantes. Craignant de ne pouvoir lutter dans cet état contre les vents de nord-est qui nous attendaient entre Achem et Madras, on résolut de faire escale à Tapenoly, comptoir anglais sur la côte occidentale de Sumatra. Le 10 décembre, de nombreux oiseaux et des branches et des tronçons d'arbres, flottant autour de nous, signalèrent le voisinage de la terre; la pluie et le brouillard ne nous permirent pas de la distinguer avant cinq

heures du soir; c'était l'île de Nassau, dont la côte très élevée se prolongeait au sud-est, à une très petite distance. Le mauvais temps nous ayant décidés à virer de bord, le 11, à midi, l'île Triste, située à vingt lieues environ au sud-est de l'île de Nassau, fut relevée au sud, à environ dix lieues de distance. Les courants nous avaient portés dans cette direction avec une vitesse de deux milles par heure. Le temps s'étant remis au beau, nous découvrîmes bien distinctement les sommets des montagnes de l'île de Sumatra; mais les courants et les vents contraires ne nous laissant plus d'espoir de rattraper Trapenoly, dont nous étions déjà sous le vent à une distance très considérable, nous nous rapprochâmes de Bancoul, comptoir anglais sur la même côte. A cinq heures du soir, la violence du vent nous obligea de reprendre la bordée de sud-ouest pendant la nuit. Le bâtiment faisait eau, et de deux heures en deux heures, nous devions faire jouer les pompes. A minuit, nous ralliâmes la terre, qui reparut au jour; mais, à midi, notre latitude et les relèvements nous apprirent que nous étions à une lieue et demie de l'enfoncement de la baie de Manna, à huit lieues sous le vent de Ban-

coul. A deux heures, nous virâmes à l'ouest, dans l'espoir de pouvoir, en louvoyant, repiquer au nord ; mais, à quatre heures et demie, de nouvelles bourrasques d'ouest nord-ouest nous forcèrent de laisser arriver sur Bantam (1), île de Java, en dedans du détroit de la Sonde; nous y abordâmes le 15, à deux heures de l'après-midi. La veille, nous avions passé à une lieue de l'île Trompeuse.

Le capitaine se rendit auprès du gouverneur, qui l'accueillit fort bien, et lui exprima ses regrets de ne pouvoir lui fournir les objets dont il avait besoin. Il lui conseilla de se diriger sur

(1) Bantam, royaume sur la côte nord-est de Java, autrefois très puissant, mais dont les limites sont maintenant tellement resserrées que sa population n'est évaluée qu'à deux cent trente-un mille six cents habitants. La ville de Bantam, qui jadis était dans un état florissant, n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village dont le territoire est arrosé par une rivière du même nom et où l'air est très malsain. Les Hollandais et les Anglais y avaient des comptoirs en 1603, mais l'établissement de ces derniers ayant été détruit en 1684, les Hollandais y exercèrent un pouvoir presque absolu jusqu'en 1811, époque à laquelle les Anglais s'emparèrent de la colonie entière, qu'ils conservèrent jusqu'en 1814. La ville de Bantam appartient aujourd'hui aux Hollandais.

Batavia, où les ateliers et les magasins étaient abondamment pourvus.

Le 16, nous remîmes à la voile pour cette destination.

Sur cette mer, couverte d'écueils, nous avions pris toutes les précautions que peut dicter l'expérience; une vigie à la tête du petit mât de hune, dans les porte-haubans; un pilote, le plomb à la main, prévenant de cinq minutes en cinq minutes de la quantité d'eau que rapportait la sonde; les cartes de M. d'Après de Manevillette sous les yeux, rien n'avait été oublié pour assurer notre marche. Confiant dans ces sages mesures et dans la beauté du temps, je m'abandonnais au plaisir de contempler les sites enchanteurs que nous offraient l'île de Java sur la droite et les petites îles basses que nous laissions à gauche; une foule de bateaux malais, allant d'une île à l'autre, semblaient animer ce brillant tableau : une secousse terrible m'arracha soudain à mes douces rêveries; nous étions sur un banc de corail.

Il était dix heures du matin : les voiles sont serrées, les embarcations mises à la mer. A l'aide des ancres que l'on porte en arrière, on essaie de soulever le vaisseau : grelins, câbles,

ancres, rien ne résiste aux efforts du cabestan; tout est brisé, rompu, et le vaisseau reste immobile.

Nous mîmes les signaux de détresse; on tira le canon, et un bateau malais nous ayant abordés, un officier fut expédié au gouverneur d'Onrust (1) pour lui demander les plus prompts secours. Une partie de l'équipage fut employée à défoncer les futailles d'eau; le reste transporta nos dernières ancres au nord, mais toujours sans succès.

Il fallut se décider à alléger le bâtiment, qui déjà faisait beaucoup d'eau; on chargea la chaloupe de tous les objets qu'elle put contenir; elle partit pour les déposer sur l'île de Horne, éloignée d'environ deux lieues; le lest fut jeté à la mer. Au retour de la chaloupe, on essaya de faire reculer le vaisseau; efforts inutiles; toute espérance s'évanouit en voyant le câble de notre dernière ancre coupé par les pointes de corail.

(1) Petite ville sur la côte de l'île de Java; elle était florissante sous la domination des Hollandais; mais, dans la dernière guerre, elle a été ruinée par les Anglais, elle est aujourd'hui inhabitée. A quatre lieues nord-ouest de Batavia.

Il était alors quatre heures du soir, et la mer baissait en proportion de l'allégement que nous avions procuré au vaisseau ; il fut décidé qu'avant la nuit on enlèverait les mâts de hune. Les hommes de notre équipage étaient découragés, ils pestaient, juraient ; ce ne fut qu'avec peine qu'ils se décidèrent à cette opération, qui réussit enfin sans accident.

Dans ce moment un canot élégant nous aborda ; il portait le capitaine du port, chargé par le gouverneur de venir prendre connaissance de notre situation. Cet officier, après avoir jeté un coup d'œil sur les plateaux de corail qui nous environnaient, nous dit d'un ton flegmatique que nous n'avions rien à craindre ; il ajouta quelques observations de même force, et nous quitta en nous donnant l'assurance qu'à minuit il nous enverrait un bateau de quinze tonneaux. Il nous eut à peine débordés qu'il alla s'échouer sur la crête d'un rocher qui commençait à se découvrir ; à notre grand déplaisir, il n'y resta qu'un moment.

Jusqu'alors la mer avait été tranquille ; mais tous les soirs, depuis notre arrivée sur la côte de Sumatra, nous avions éprouvé des grains et même des orages assez violents ; il fallait un

miracle pour nous préserver de ce nouveau péril, et ce miracle ne se fit pas.

Sur les sept heures, l'horizon se couvrit de nuages au nord-ouest; le tonnerre se fit entendre; les éclairs, qui se succédaient avec rapidité, embrasèrent l'horizon; l'orage, qui s'approchait insensiblement, éclata sur les neuf heures, et les vents et les flots nous assaillirent de toutes parts.

Bientôt on annonça cinq pieds d'eau dans la cale. Jusqu'à minuit nous restâmes aux pompes avec une inconcevable ardeur; mais, l'entre-pont lui-même étant envahi, il fallut renoncer à ce travail: le vaisseau, ouvert de tous côtés, fut couché sur le tribord, à l'opposite du vent et des vagues dont la mer nous couvrait; chacun apporta sur le gaillard ce qu'il avait de plus précieux.

A une heure après minuit, craignant que le vaisseau ne se partageât en lambeaux, on résolut d'abattre le grand mât et celui de misaine, dont la chute imprévue sur le pont aurait pu entraîner de graves accidents : cette opération ne fut pas terminée avant trois heures du matin.

Une énorme vague, balayant le gaillard d'ar-

rière, remplit une de nos embarcations, et l'entraîna à la mer, où elle disparut. Il ne nous restait plus que la chaloupe; je sautai dedans avec un de nos meilleurs matelots, pour empêcher, s'il était possible, qu'elle ne se brisât contre le vaisseau.

Le tonnerre et les éclairs s'étaient éloignés; l'obscurité la plus profonde régnait autour de nous; la pluie qui continuait de tomber, le vent qui soufflait avec une violence nouvelle, et les sourds mugissements de la mer en fureur, étaient, au milieu de ces épaisses ténèbres, l'image du chaos.

Les matelots avaient défoncé les caisses d'eau-de-vie; en buvant, ils étourdissaient leur désespoir : des querelles et des rixes sanglantes furent la suite de ce désordre.

Le jour vint enfin éclairer nos désastres; le vaisseau brisé se partagea en deux; la partie de derrière, sur laquelle nous étions presque tous, s'ébranla et se renversa; on se jeta pêle-mêle dans la chaloupe, et je restai, moi huitième, abandonné sous les débris : M. Deschiens m'aperçut; il ordonna aux matelots de rapprocher la chaloupe pour me recueillir; sa voix fut méconnue, les matelots s'éloignèrent.

Neuf heures s'étaient écoulées depuis le départ de la chaloupe; elle n'avait pas reparu; aucun bateau ne se dirigeait vers nous.

Vers trois heures, le gaillard d'arrière se sépara et partit à la dérive; c'était notre dernier moyen de salut. Je me jetai à la nage ainsi que quatre de mes compagnons qui se trouvaient de mon côté : l'un d'eux se noya ; les trois autres et moi, après une lutte longue et pénible, nous eûmes le bonheur de franchir les brisants et d'atteindre notre radeau. Les lames nous en arrachèrent par intervalles et nous rejetèrent à la mer, mais un instant de repos nous rendait quelque force, et, en nageant de nouveau, nous y remontions.

Trois de nos compagnons étaient restés sur le devant du vaisseau; existaient-ils encore, s'étaient-ils livrés comme nous à la discrétion de quelques planches? cette incertitude était pour nous aussi cruelle que notre propre situation.

Vers cinq heures, la chaloupe parut enfin; elle gouverna pour nous recueillir, mais, pensant que la surcharge de notre poids l'empêcherait d'atteindre les débris du navire, j'ordonnai aux matelots de s'occuper d'abord des

trois infortunés qui devaient s'y trouver encore.

Notre radeau, en dérivant, s'était rapproché de l'île de Horne, et déjà nous apercevions les Malais sur la côte : j'agitai mon mouchoir en l'air pour appeler leur attention, et ce ne fut qu'après être tombés à une grande distance sous le vent que nous découvrîmes un bateau qui cinglait vers nous ; un de nos matelots était au milieu des Malais.

Nous arrivâmes à l'île de Horne : M. Deschiens était sur le rivage ; il vint à moi les bras ouverts. Il faut avoir éprouvé toute l'horreur d'une situation aussi affreuse que la nôtre pour sentir ce que nous éprouvâmes en ce moment. Notre bonheur n'était pas sans mélange ; nous restions incertains sur le sort de trois de nos compagnons ; nous allions nous remettre à la mer pour leur porter secours, s'il en était temps encore, lorsqu'ils débarquèrent sur la côte. Nous n'avions donc à déplorer que la perte d'un seul homme, celle d'un des matelots qui s'étaient jetés à la mer en même temps que moi.

M. Deschiens, qui nous avait devancés, s'était adressé immédiatement au chef de l'île et l'avait conjuré de nous envoyer une embarcation ; malgré ses instances, il n'eût rien obtenu sans

l'offre que le chirurgien-major fit de quelques pièces d'argent qu'il avait sauvées du naufrage.

On se rappelle que le capitaine du port d'Onrust nous avait promis un bateau pour minuit; ce bateau n'arriva que le lendemain à sept heures du soir; nous en profitâmes de suite pour nous rendre à Batavia, et nous y arrivâmes une heure après.

Nous traversâmes la ville sans autre vêtement qu'une culotte déchirée, tête nue, les pieds et les mains meurtris par les pointes de corail. Un extérieur aussi pitoyable parut aux Hollandais tout-à-fait plaisant; nous n'entendions autour de nous que des railleries et des outrages; les femmes elles-mêmes, en France et partout si bonnes et si compatissantes, riaient en nous montrant au doigt. Les Malais du moins n'avaient point insulté à nos infortunes.

A l'hôtel des Étrangers, deux officiers français, tous deux de l'Ile-de-France, nous dédommagèrent par leur gracieux accueil de la dureté que nous venions d'essuyer : c'étaient MM. Dessiette et Ruelland, commandant l'un le vaisseau *la Fauvette*, et l'autre le brick *l'Aimée*.

D'autres naufragés venaient d'arriver à Bata-

via. Le capitaine Édouard, commandant la flûte *la Pandore*, avait été envoyé à Otahiti par le gouvernement anglais à la recherche des matelots de l'un de leurs vaisseaux qui s'étaient révoltés. Après avoir rempli sa mission, il avait fait voile vers la Chine; mais en passant le détroit de Dampierre, situé entre la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Guinée, il avait donné sur un rocher; sur cent vingt hommes, quatre-vingt-cinq seulement s'étaient sauvés dans des embarcations, et n'étaient parvenus à Timor qu'au bout de vingt-deux jours. Pendant cette traversée, chaque homme avait été réduit par jour à deux onces de biscuit, et à la seizième partie d'une pinte d'eau. A Timor, ils avaient trouvé un bâtiment hollandais qui les avait transportés à Batavia.

Batavia est une belle et grande ville (1), ré-

(1) Cette ville est la capitale des possessions hollandaises dans les Indes; son port est très commode et très fréquenté, mais, depuis quarante ans, elle est bien déchue de son antique splendeur; sa population se trouve aujourd'hui réduite de cent soixante mille à quarante-sept mille habitants. La ville de Batavia fut prise par les Anglais en 1811, et rendue aux Hollandais en 1816.

gulièrement bâtie, bien fortifiée, et défendue du côté de la mer par une citadelle : ses rues sont spacieuses et tirées au cordeau. Elle possède de beaux édifices et des temples dont les flèches s'aperçoivent à une très grande distance : tout dans cette ville annonce la métropole du vaste archipel de la Sonde.

Les rues de Batavia sont coupées par de larges canaux dont les bords sont couverts d'arbres élevés. Sur ces canaux on a construit des ponts dont les têtes sont défendues par de petites fortifications, destinées à tenir en respect les Malais et les Chinois ; ces deux peuples vivent en bonne intelligence, et se trouvent avec les Hollandais dans la proportion de un à cent. Tous les canaux se réunissent à un plus grand qui aboutit à la mer ; c'est par celui-ci qu'entrent et sortent les divers objets de commerce. Les bureaux de la douane sont situés à son embouchure ; pour prévenir la fraude pendant la nuit, on a établi une barrière de poutres mobiles, qui, s'abaissant à la chute du jour, ferme entièrement l'entrée du canal. Les immondices de la ville, les chiens, les chats, les chevaux morts, et même les cadavres humains, flottent arrêtés à cette barrière. Le matin j'ai vu vingt à trente caï-

mans (1) étendus sur le sable et attendant leur proie.

Le climat de Batavia est son meilleur boulevard contre les attaques de l'étranger; aussi les Hollandais ne semblent-ils prendre aucune mesure pour assainir l'air empoisonné qu'on respire. Les immondices qu'on retire des canaux en les nettoyant sont déposées sur les deux bords ; on ne les fait enlever que lorsqu'elles sont desséchées. De ces boues putrides s'exhalent des miasmes pestilentiels qui, sous un ciel ardent, propagent au loin les maladies et la mort.

Une observation assez bizarre, c'est que chacun, dans cette déplorable contrée, se familiarise avec le tableau des misères humaines. A notre hôtel des Étrangers, lorsque l'un de nos habitués était absent, on annonçait froidement qu'il avait payé le tribut au climat : ceux qui avaient eu des relations avec le défunt ouvraient leur portefeuille; et s'il ne leur devait rien, on passait à l'ordre du jour sur la nouvelle de sa mort.

Le 15 janvier 1792, je m'embarquai, comme

(1) Espèce de crocodile.

passager pour l'Ile-de-France, à bord de *la Fauvette*, capitaine Dessiette. M. Deschiens avait pris le parti de passer dans l'Inde sur un vaisseau de la compagnie anglaise. Nous laissâmes tomber l'ancre à Onrust, petit île à l'est de Batavia, pour y prendre un chargement de poivre et de café. Ayant quitté cette île le 17, nous vînmes échouer sur des sables qui s'étendent à une grande distance de la pointe de Java. Nous parvînmes à redresser le bâtiment. Le 18, relevant le mât de pavillon de l'île d'Amsterdam à l'est, 3° est, le milieu de la petite Cambaye à l'ouest nord-ouest, 5° nord, nous échouâmes encore sur des bancs de sable, à l'ouest de la première. Nous ne nous remîmes à flot qu'après avoir jeté à la mer une grande partie des cafés, et défoncé plusieurs pièces de rack. Le 23, dans la nuit, étant mouillés par six brasses près des rivières Lampouse et Tanquelangue, nous perdîmes la chaloupe; il fut impossible de la retrouver. Le 27, à neuf heures du matin, nous étions à l'ancre, par quinze brasses, vis-à-vis le milieu de l'île Manchester, qui nous restait au sud un quart sud-ouest, et la pointe nord de la grande Cambaye à l'est un quart nord-est. Le lendemain à dix heures nous avions l'île Baby

au nord-ouest un quart ouest, et la pointe ouest des *armes de Horn* au nord-est un quart nord. Le 31 à midi nous relevâmes l'île du nord au nord-ouest un quart nord, 5° nord, et la Grande Toque au sud un quart sud-est, 3° est. Le 2 février, nous sortîmes enfin du détroit après dix-sept jours de traversée. Nous fîmes route au sud pour rattraper les vents généraux. Le 9, à deux heures de l'après-midi, l'île Noël ou Mony se montra dans l'est un quart nord-est, cinq à six lieues de distance. Cette île inhabitée est située par 10° 30′ de latitude sud et 102° de longitude orientale.

Le 1er mars nous passâmes au sud de l'île Rodrigue, et le 5 nous jetâmes l'ancre dans le port de l'Ile-de-France.

CHAPITRE XII.

Ile d'Amsterdam. — Baie formée par l'affaissement d'une montagne. — Climat; sol. — Loups marins; leurs combats et leurs amours; tendresse des femelles pour leurs petits. — Chasse aux loups marins. — Lions et tigres marins. — Pingouins. — Albatros. — Poules mauves. — Alcyons. — Goëlettes.

Quelque temps après mon arrivée, je pris du service comme capitaine en second sur le brick *les Deux Frères*, ayant destination pour Madagascar (1). Je fus atteint, dans cette traver-

(1) Madagascar, île de la mer des Indes, est séparée par le canal de Mozambique de la côte orientale de l'Afrique, et située entre 12° 2', et 25° 40' de latitude sud ; elle a environ trois cent cinquante lieues du nord au sud, et cent à cent vingt de l'est à l'ouest. Une chaîne de hautes montagnes, dont celles de Vigagora au nord, et de Botistmeni au sud, sont les plus élevées, la sépare dans toute sa longueur en deux parties presque égales. Elle a été découverte par les Portugais en 1506. Rien de plus varié que la surface de ce pays ; ici on voit des montagnes entrecoupées de précipices et couvertes

sée, de la fièvre du pays; cet état de maladie m'ayant empêché de recueillir des notes, j'arrive immédiatement à un autre voyage plus long et plus important.

Le 31 juillet je partis de l'Ile-de-France sur le brick *l'Émilie*, doublé en cuivre, dont la mission était de parcourir la côte nord-ouest de

de forêts aussi anciennes que le monde; là, on entend le bruit effrayant de cascades qui se précipitent dans les abîmes; plus loin, ce sont de belles plaines chargées de riches moissons, ou des vallées agréables où paissent de nombreux troupeaux de bœufs. Les forêts abondent en palmiers, bambous, aloès, ébéniers, orangers, citronniers, dont la plupart fournissent de très beaux bois de construction et de charpente. Les montagnes renferment de riches mines de fer et d'autres métaux; les plaines et les vallées sont d'une telle fertilité qu'elles produisent cent pour un, et pour ainsi dire sans culture. On y récolte principalement du riz, des pommes de terre, de la soie et du sucre. On y trouve une espèce de palmier, appelé le palmier du corbeau, dont on mange la tige, et l'hévée, dont on extrait un suc qui, coagulé, forme la substance connue sous le nom de caoutchouc ou gomme élastique. Les rivières y sont en général très poissonneuses, mais elles sont infestées de crocodiles et de poissons venimeux. Pour reconnaître ceux-ci, on leur met sous la langue une pièce d'argent, qui devient noire s'ils renferment des parties

l'Amérique. Les bâtiments qui étaient arrivés de France au moment de mon départ ayant annoncé qu'une rupture était imminente entre notre pays et l'Angleterre, les armateurs se décidèrent, pour parer à tout événement, à composer l'équipage moitié d'Américains et moitié de Français, à prendre le pavillon américain, et à donner le commandement officiel

délétères. Ce pays abonde également en gibier, et on y élève un grand nombre de bœufs, qui pèsent pour la plupart jusqu'à huit cents livres, ainsi que des moutons, dont la laine est très estimée; mais il n'y a ni chevaux, ni chameaux, ni lions, ni tigres.

La population de Madagascar s'élève, selon quelques voyageurs, à un million six cent mille habitants, et, selon d'autres, à quatre millions; cette dernière évaluation nous paraît toutefois exagérée. Une grande variété de races se fait remarquer parmi les habitants; les uns se disent Arabes d'origine, et les autres Juifs: les nuances de la couleur servent à les distinguer; ils sont, ou noirs, ou d'un blanc olivâtre. La grande majorité ressemble aux Indiens ou aux mulâtres; ils ont le front large et ouvert, les lèvres minces, et les traits en général réguliers et agréables; leur physionomie annonce la franchise et la bonté; ils sont insouciants, gais, enclins à la volupté, et traitent les femmes avec beaucoup d'égards. Le présent est tout pour eux; ils passent leur vie à dormir, à chanter ou à danser. Ils respectent scrupu-

du bâtiment à M. Owen, de la même nation. J'obtins les appointements et les prérogatives de premier capitaine.

Nous nous dirigeâmes au sud, afin d'atteindre les vents d'ouest qui règnent par le 30° ; notre intention était de passer au sud de la Nouvelle-Hollande. Après avoir fait six cents lieues dans cette direction, nous eûmes le 18

leusement les liens du mariage, mais ils voient avec la plus parfaite indifférence leurs filles accorder leurs faveurs aux étrangers. La plupart des riches épousent plusieurs femmes, mais il n'y en a qu'une seule qui soit regardée comme légitime. Les sciences et les arts ont fait peu de progrès chez eux : cependant ils savent écrire et fabriquer du papier.

Les nobles, connus sous le nom de *Rohandriens*, jouissent de grandes prérogatives : le roi doit être choisi parmi eux, et à eux seuls appartient le droit d'exercer l'état de boucher, qui est le plus honorable du pays. Madagascar est divisée en quatorze provinces ou royaumes. Les Français sont les seuls des Européens qui aient eu dans cette île des établissements considérables, desquels étaient le fort Dauphin et Foulpointe, sur la côte orientale, car il ne paraît pas que les Anglais aient tenté d'y coloniser, quoique les bâtiments destinés pour les Indes orientales y relâchent. La baie de Saint-Augustin et celle de Bembatouk en sont les ports les plus commodes. (Voir le chapitre IX).

août, sur les cinq heures du matin, connaissance de l'île Saint-Paul, dont la prodigieuse élévation s'aperçoit à une grande distance. Le canot fut mis à la mer pour aller à la côte et visiter une maison que nous avions signalée; Les vagues étant très agitées, on n'y aborda qu'avec peine : la maison et le reste de l'île parurent inhabitées. Le canot revint au navire, apportant trois peaux de loups marins.

Nous gouvernâmes au sud pour gagner l'île d'Amsterdam, qui n'est éloignée que d'environ dix-huit lieues. Nous signalâmes à trois milles de distance un bâtiment à deux mâts, *le Noolka,* capitaine Wamsley, venant de Quang-Tong. Ce bâtiment venait reprendre sept hommes qui, depuis dix-sept mois, étaient occupés à faire dans l'île d'Amsterdam une cargaison de peaux de loups marins.

Les deux bâtiments s'étant rapprochés, le capitaine Owen rendit visite au capitaine Wamsley; à son retour il nous annonça qu'il avait recueilli de précieuses instructions sur la manière de prendre les loups marins, de préparer leur fourrure, et d'en effectuer la vente à la Chine; qu'on lui avait accordé l'un des hommes qui avaient été employés sur

l'île, et que cet homme pourrait servir de guide et de conseil à ceux de nous qui voudraient faire partie d'une expédition de même nature ; il conclut en disant que, dans l'intérêt des armateurs, il fallait qu'un officier et quatre matelots se décidassent à rester à terre ; qu'avant quinze mois, à son retour de Quang-Tong, il viendrait les reprendre.

Tout le monde fut d'accord sur les bénéfices qui devaient résulter d'une opération pareille, mais personne n'était tenté d'y prendre part. Le capitaine Owen se mit en frais de promesses ; il prodigua les plus vives instances auprès des officiers, mais chacun d'eux refusa net. Il s'adressa enfin à moi, et, séduit par je ne sais quel prestige de gloire ou d'intérêt, je me rendis : trois matelots, dont un anglais, s'engagèrent volontairement à partager ma destinée.

Le capitaine Owen s'était formellement engagé à reparaître dans ces parages au bout de quinze mois ; il s'était engagé à me fournir les provisions nécessaires à ma subsistance et à celle de mes hommes pendant cet intervalle ; il nous avait promis pour associé un matelot vigoureux et expérimenté. Plein de confiance dans sa parole, le 1er septembre, je m'embar-

quai sur la chaloupe, avec une faible partie des provisions et des effets qui m'étaient accordés, et je descendis sur la côte.

Quoique la mer fût belle, notre chaloupe ni aucune de nos embarcations ne revinrent au rivage. Dans la nuit, la chaloupe du *Noolka* nous amena l'homme dont le capitaine Owen avait fait un si grand éloge; c'était une espèce de squelette, un moribond, au visage pâle et blême, aux membres décharnés et flétris. Je déclarai à l'officier qui le conduisait que je ne recevrais pas ce malheureux, et qu'il pouvait le reconduire à son bord; l'officier me répondit qu'il avait ordre de le laisser à terre et qu'il l'y laissait; en même temps il me remit un certificat du capitaine Owen qui attestait à tout *gentleman* que j'étais resté à l'île d'Amsterdam à l'effet d'y faire la chasse aux loups marins; que j'étais pourvu de toutes choses nécessaires pour deux ans; il terminait en me recommandant aux bons traitements des étrangers qui visiteraient l'île.

Le lendemain, au lever du soleil, les deux bâtiments s'éloignèrent à toutes voiles; immobile, je les suivis long-temps des yeux; lorsqu'ils eurent quitté l'horizon, je tombai anéanti.

Les îles Saint-Paul et d'Amsterdam se trouvent sur la route des bâtiments allant d'Europe dans les mers de la Chine ; ils ne quittent ce parallèle que plus avancés à l'est pour prendre les vents de sud-est, qui les conduisent aux détroits de Lombock ou de Bally, à l'est de Java, ou même à celui de la Sonde. Ces îles sont aussi sur le passage direct du cap de Bonne-Espérance à la Nouvelle-Hollande.

L'île d'Amsterdam est située par 38° 42′ latitude sud, et 74° 34′ longitude orientale, méridien de Paris, mesurée au milieu de l'île ; son étendue comprend environ cinq lieues carrées. Elle présente la forme d'une montagne sortant du sein des eaux. Son élévation la plus considérable est au centre, et sur le côté oriental, où elle se trouve coupée presque perpendiculairement aux eaux du bassin, qui en baignent le pied dans toute sa circonférence. Son aspect extérieur peut être comparé à celui d'une oreille d'homme.

La baie paraît avoir été formée par la chute de la partie la plus élevée de la montagne, qui, cédant à son propre poids, s'est enfoncée dans le bassin, où l'on trouve vingt-sept brasses d'eau ; de sorte que la partie qui reste autour de ce bassin ressemble au vase d'un entonnoir, le

PLAN DE LACIFIQUE.

27

25

EBE.

FLOT.

23

25

G

L'Océan



Echelle d'un mille de 2853 Toises.

Remarques.

Les chiffres marquent la quantité d'eau en Toises, excepté à l'entrée de la Baie où il n'y a que 4 pieds à mer haute. A, est le lieu de l'établissement. B, la fontaine d'eau chaude minérale. C, une cave naturelle. D, le Jardin. E, autre cave où je me réfugiai après l'attentat commis sur ma personne. F, mat de pavillon sur le haut de la montagne. G. G. G. G, points de la montagne où l'on descend sur le rivage autour de l'île. ⊞ séchoirs. 〰 Routes intérieures. Var. 19° 55' Ouest.

Lith. de G. Engelmann

tuyau tourné vers la terre. La montagne dont le tiers de la circonférence supérieure aurait été coupé perpendiculairement sur le tiers correspondant de la circonférence inférieure s'élève de huit cents pieds au-dessus de la mer. Elle s'abaisse brusquement des deux côtés de la baie, et se termine par d'énormes galets que la mer y a jetés. Ces galets forment deux pointes, entre lesquelles existe un passage de soixante-seize à quatre-vingts pieds de largeur; c'est par là que les embarcations entrent dans le bassin, mais seulement quand la mer est haute.

L'aspect du bassin et de la montagne qui le cerne en grande partie indique que là était autrefois le foyer d'un volcan dont l'orifice se trouvait au centre de la partie de la montagne qui a disparu en totalité. Le feu aura miné l'intérieur à une grande profondeur, et le sommet n'étant supporté que par des bases fragiles ou trop écartées, se sera affaissé sur lui-même, laissant debout cette fraction circulaire dont l'inclinaison est à peine de 30° en plusieurs endroits. L'ébranlement d'une pareille masse a dû se faire sentir au loin; d'énormes rochers, à moitié détachés du flanc de la montagne, restent comme

suspendus dans les airs et semblent menacer de leur poids quiconque oserait y porter la main.

La baie est de forme circulaire ; elle a deux milles de tour. Au moment de la marée montante, il n'y a pour les embarcations aucun risque à courir ; il y a plus de danger lorsque la mer se retire : elle s'échappe par l'issue qui lui est ouverte, avec une vitesse de huit à dix milles par heure, et dans ce moment, quoique calme au dehors, elle forme des lames courtes et précipitées qu'il est impossible de maîtriser.

Près de l'embouchure de la baie, du côté du nord, et à environ cinquante toises de distance de la côte, un rocher nu et isolé s'élève au-dessus des eaux, à une hauteur perpendiculaire de deux cent quatre-vingts pieds ; les navigateurs anglais lui ont donné le nom de *Nine-Pins;* je lui ai donné celui de *Pain de Sucre* comme donnant une idée plus exacte de sa forme.

La baie d'Amsterdam est aussi sûre que les meilleurs ports d'Europe ; avec peu de dépense il serait facile de balayer quelques gros galets qui sont posés les uns sur les autres par couches horizontales et qui en gênent l'entrée,

et de la rendre accessible à des bâtiments de deux ou trois cents tonneaux lorsque la mer est haute. Le mouillage est de vingt-sept brasses et presque égal partout. En dehors, la rade offre un bon mouillage, qui s'étend à plus de deux lieues au large, par vingt-cinq et trente brasses.

Le climat de cette île est tempéré et très sain; pendant un long séjour, mes compagnons et moi nous avons constamment joui d'une bonne santé, car je ne mets pas en ligne de compte la dyssenterie que nous a valu la mauvaise qualité des aliments auxquels nous fûmes réduits. La température, en été, est à peu près la même qu'à Bordeaux. Pendant les mois de septembre, d'octobre et de novembre, il tombe beaucoup de pluies; mais, quoi qu'en ait dit sir Georges Staunton, il ne tombe pas de neige, ou du moins fort rarement. Pendant le mois de décembre, l'atmosphère se charge de brumes très épaisses; à aucune époque de l'année le froid n'est assez vif pour faire éprouver le besoin du feu.

Le sol est d'une grande profondeur et susceptible de culture; je le crois même fertile, quoiqu'on n'y trouve actuellement qu'un très

petit nombre de plantes, telles que des mousses, des herbes courtes et fines, du céleri sauvage et du laiteron, et peu d'arbres. Les glaïeuls couvrent presque toute l'île de leurs racines entrelacées; on pourrait les arracher, et semer ou planter les productions des climats analogues; il faudrait toutefois avoir égard, dans cette opération, au système volcanique, dont les effets se font sentir dans plusieurs parties de l'île; la fumée et l'excessive chaleur sont des indices que les feux souterrains ne sont pas éteints. L'île Saint-Paul, qui n'est éloignée que de dix-huit lieues et dont le sol offre les mêmes accidents, présente quelques arbustes de dix à douze pieds de hauteur.

On n'y rencontre qu'une seule source d'eau potable; il y a bien quelques ruisseaux formés par les pluies, mais qui tarissent promptement, et des eaux minérales qui s'échappent au travers des rochers par de petites ouvertures, et vont se perdre dans le pourtour de la baie : aucune d'elles n'est au-dessus du niveau de la mer lorsqu'elle est haute; il faut donc attendre qu'elle se soit retirée pour en faire usage.

Plusieurs sources jaillissent en l'air et forment des jets d'eau de la grosseur d'un tuyau de



1 Loups marins - 2 Tigre de mer. - 3, Pingoins ou Manchots.



Lith de G. Engelm

1. Loups m

plume; toutes sont chaudes, et quelques unes le sont assez pour y cuire des aliments, excepté les légumes; en l'absence du bois, elles peuvent être fort utiles.

L'île d'Amsterdam n'est habitée par aucun quadrupède, ou du moins je n'en ai pas rencontré.

Plusieurs espèces de phoques fréquentent cette île; celle des loups marins est la plus nombreuse. On n'en voit presque pas dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre; ils commencent à se montrer en décembre, et, dans les mois suivants, ils arrivent plus nombreux. Ils abordent au rivage en grandes troupes, souvent par centaines, quelquefois en moindre nombre, et même un à un.

Les mâles marchent à la tête; leur grosseur les distingue des femelles. En arrivant, ils choisissent leur place et établissent des rangs parallèles, le long du rivage, assez loin cependant pour n'être pas atteints par les vagues; ils se couchent tous, la tête tournée du côté de la mer, et celui qui en est le plus près est censé occuper la place d'honneur. Cette place n'appartient qu'aux plus gros et aux plus vaillants; elle ne s'obtient, elle ne se conserve pas sans effort.

Les premiers qui sortent de la mer s'en emparent; d'autres arrivent, mais les moins diligents ne sont pas les moins ambitieux ; un combat sanglant est livré, et le vaincu se retire au second rang. Il y trouve aussi des adversaires; une nouvelle lutte s'engage, et celui qui succombe recule au troisième rang. Le plus faible ou le moins courageux est ainsi honteusement rejeté jusqu'au poste que l'on dédaigne, et qui est toujours le plus éloigné de la mer. Les jeunes mâles n'ont rien à craindre; ils traversent tous les rangs et vont se fixer au-dessus de la troupe.

Peut-être cette tactique a-t-elle un autre motif que la gloire : l'amour a des flèches, et pour les hommes, et pour les monstres de l'Océan; c'est lui qui enseigne au loup marin la route que va suivre celle qui doit être sa compagne. Aussitôt que la femelle est sortie de la mer, il s'élance au-devant d'elle et la contraint de monter au lieu qu'il a choisi pour le théâtre de ses exploits de guerre et d'amour. La fidélité pour lui n'est point une loi de rigueur; ce sultan prodigue ses faveurs à vingt ou trente favorites, l'une après l'autre, et quelquefois même il jette un œil de convoitise sur celle que son voisin a choisie. Celui-ci ne cède

pas sans résistance celle qu'il honora de ses faveurs; un combat, plus terrible que le premier, se termine souvent par la mort de l'un des deux rivaux.

Ces rixes terribles ne s'engagent qu'entre les mâles des deux premiers rangs, où se trouvent les plus forts. Ceux des troisième et quatrième profitent parfois de l'occasion qui leur est offerte ; tandis que leurs chefs et leurs vainqueurs s'abandonnent aux soins de leur vengeance, ils s'approchent du lieu du combat, et saisissant l'Hélène avec leurs dents, ils l'entraînent jusqu'à leur rang. S'ils y parviennent sans être aperçus, ils y demeurent paisibles possesseurs de leur proie, soit que les premiers l'oublient en ne la voyant plus, soit que, fatigués de la lutte qu'ils ont soutenue, ils ne songent plus qu'au repos.

L'instinct de la reproduction et le besoin de la mue sont les motifs qui expliquent l'arrivée, à époques fixes, de ces monstres dans l'île d'Amsterdam. La mue est pour eux une crise violente; plusieurs n'y résistent qu'avec peine, et surtout les gros mâles, qui, pendant toute sa durée, se retirent dans les cavités des rochers; ils n'en sortent même pas pour aller

à la mer, à moins qu'il n'y ait nécessité pour eux de se soustraire à un danger imminent. Lorsqu'après un séjour de six mois les mâles abandonnent l'île, ils sont moins gras qu'au moment de leur arrivée, ce qu'il faut attribuer à l'épuisement du rut et aux souffrances de la mue.

Cette dernière maladie est commune aux femelles, mais elles n'en souffrent pas autant. Les femelles sont vivipares ; elles portent onze mois et mettent bas ordinairement dans les mois de mars et d'avril ; elles ne font qu'un petit.

Leur tendresse maternelle mérite une mention spéciale ; aucun danger ne les effraie, s'il s'agit de défendre leur petit ; jamais elles ne l'abandonnent. C'est dans la mer qu'elles vont chercher leur nourriture ; à leur retour, elles jettent un cri d'appel, semblable au hurlement des loups, et auquel les petits, du fond des rochers, répondent par une espèce de bêlement. Chaque mère reconnaît celui qui lui appartient ; ce n'est jamais qu'à lui qu'elle donne à téter. Bien que les petits jouent parfois ensemble, en troupes de cinquante à soixante, et qu'il y ait entre eux une parfaite ressemblance, il n'y a pas

de méprise à craindre. Si l'un d'eux a le malheur de perdre sa mère avant l'âge qui lui permet de se suffire à lui-même, il ne lui reste qu'à mourir de faim. La mère qui a perdu son petit erre çà et là, inquiète et plaintive ; elle n'est occupée que de sa douleur, et périt elle-même sur le lieu où elle lui a donné le jour.

Les femelles ne quittent l'île que lorsque les petits ont assez de force pour les suivre dans de nouveaux parages ; leur émigration a lieu au mois d'août, et même elle aurait lieu plus tard si elles n'étaient harcelées par les chasseurs, qui préfèrent leur fourrure à celle des mâles (1). Un autre motif engage les chasseurs à s'attacher à leur poursuite ; quand la mère est morte, le petit reste dans l'île, et les chasseurs sont sûrs de le retrouver.

Les petits ne vont à l'eau que vers l'âge de deux mois ; pour leur début, ils choisissent les lieux où la mer ne porte que les dernières

(1) La fourrure des femelles est plus recherchée dans le commerce de la Chine ; les Chinois en font des ornements et des doublures d'habits. Les Européens préfèrent la fourrure des mâles ; elle leur convient mieux pour harnais de voiture, souliers et bottes, et elle est supérieure aux meilleurs cuirs d'Europe.

extrémités de ses vagues ; ils s'avancent peu à peu et finissent par s'aventurer davantage ; lorsqu'ils ont plus de force et d'expérience, ils s'élancent au-dessus des flots, plongent tour à tour, et reparaissent sur la surface, heureux de leurs premiers ébats. A quatre ou cinq mois, ils ne le cèdent à leur père ni en adresse ni en courage, et entreprennent gaiement avec eux le grand voyage vers des contrées lointaines.

On se sert, pour attaquer ces animaux, d'un fort bâton de trois pieds et demi de longueur ; un seul coup, appliqué sur la tête, suffit pour les abattre. La grande difficulté est de les surprendre, c'est-à-dire de se placer entre eux et la mer. Ils ont un instinct admirable pour se mettre à l'abri des accidents de ce genre ; leur odorat est très fin et leur ouïe très subtile ; dans le sommeil même, un je ne sais quoi les avertit ; au moindre danger, ils se précipitent à la mer. Lorsqu'on est parvenu à les tourner, à les isoler du lieu de leur retraite, il n'y en a qu'un petit nombre qui échappent ; on peut frapper à droite et à gauche sans s'inquiéter de ceux qui ont succombé. Dans les cas de surprise, ils ne désespèrent pas d'eux-mêmes ; ils tentent de se

défendre; un chasseur novice pourrait, au premier aspect, s'effrayer de leurs menaces. Ils se dressent sur leurs quatre ailerons, ouvrent une large gueule, armée de longues dents canines, d'où s'échappe une espèce de salive épaisse et chaude. Ils aboient et hurlent avec un bruit affreux, et se jettent sur le chasseur, qui peut être blessé grièvement s'il n'a pas assez d'adresse pour les éviter et les frapper.

La chasse terminée, il faut s'occuper aussitôt du soin d'enlever les fourrures. Les carcasses restent abandonnées sur le rivage, et la mer, en montant, les livre aux poissons. Les albatros, gros oiseau carnassier, dont je parlerai tout à l'heure, en font aussi leur curée; le lendemain, la plage est nettoyée, et le même lieu qui a vu une scène si sanglante, n'est pas moins fourni de loups marins que la veille.

Quand les peaux ont été enlevées, on les place sur un chevalet pour exprimer l'huile dont elles sont imbibées; on les étend ensuite sur la terre, fixées par des piquets; lorsqu'elles sont sèches, on les met en magasin.

Les gros mâles ont généralement sept pieds de longueur; ils pèsent trois cents livres, et même davantage. Les femelles ont de quatre

à cinq pieds et pèsent cent quarante à cent cinquante livres. La couleur des uns et des autres est d'un gris plus ou moins clair lorsqu'ils ont plus d'un an. La couleur des petits est d'un beau noir d'ébène. Ils se nourrissent tous de sèches et autres mollusques. Leur accouplement a lieu de la même manière que celui des autres quadrupèdes.

Une question d'histoire naturelle, curieuse à traiter, serait celle qui fixerait la durée de la vie des loups marins. Les poissons et les animaux qui vivent dans l'eau existent plus long-temps que ceux qui habitent sur la terre. Les loups marins doivent vivre un siècle, peut-être même au-delà; la lenteur dans l'accroissement des petits, la vigueur que conservent les vieux mâles, malgré leur voix presque éteinte et leur poil qui a blanchi, viennent à l'appui de cette opinion.

Quelques lions marins descendent aussi sur la plage; ils sont d'un volume plus considérable que les loups marins, et paraissent vivre avec eux en bonne intelligence. Lorsque ceux-ci font entendre leurs hurlements aigus, les lions marins y répondent par leurs rugissements; c'est une symphonie digne de l'enfer.

N.o 3.



Lion marin ou Eléphant de mer, nommé aussi Phoque à trompe ou à museau ridé.



Lion marin ou Eléph

Les lions marins ont dix-huit pieds de longueur et autant de circonférence; on tire un bon parti de leurs peaux; on fabrique de l'huile avec la graisse dont leur corps est enveloppé jusqu'à six pouces d'épaisseur.

Les tigres de mer sont à peu près conformés comme les lions ou les éléphants, mais ils sont en général plus maigres. Ils n'ont pas, comme les loups marins, des espèces de pieds de derrière; leur corps se termine en queue de poisson, et ils n'ont que les nageoires de devant fortement articulées qui les aident à se traîner sur le ventre. Cette organisation les rend lourds et paresseux; on les approche et on les tue sans craindre de résistance. Les tigres sont de la longueur des gros loups marins, mais moins gros. Leur peau est sans duvet et n'a d'autre mérite que celui d'être tachetée de brun et de noir sur un fond blanc.

Les baleines fréquentent aussi ces parages et s'y montrent en grand nombre. A l'époque de leur arrivée, les loups marins s'éloignent; ils ne reparaissent que lorsque les baleines se sont éloignées à leur tour. On ne voit les baleines que pendant les mois de septembre, octobre, novembre et décembre.

Le poisson abonde autour de l'île et dans la baie : les espèces les plus communes sont le requin, le chien de mer, une espèce de morue, la carpe, l'écrevisse; plusieurs sont d'une excellente qualité.

Excepté les pétrels, aucune espèce d'oiseaux ne reste stationnaire dans l'île d'Amsterdam. Chaque saison amène des oiseaux voyageurs, qui tous repartent à des époques périodiques. La plupart ne séjournent que pour le temps de la ponte ou de la mue.

Les pingoins, précurseurs des loups marins, arrivent par bandes nombreuses; aussitôt que ceux-ci rentrent dans la mer, ceux-là prennent leur essor et ne reparaissent qu'à la saison suivante. Cette espèce de rendez-vous n'amène cependant aucun rapport entre eux. Le corps droit sur les jambes, la tête en avant, les pingoins grimpent sur les rochers par troupes de quarante à cinquante, et n'avancent que par petits bonds, aussi sont-ils très faciles à aborder; mais leur chair est mauvaise, et les chasseurs dédaignent une proie inutile. L'époque de leur résidence est celle de leur mue, et tant qu'elle dure, ils ne vont point à la mer. Ces oiseaux, enfants disgraciés de la

nature, ont les plumes du dos couleur vert d'eau, celles du ventre et du cou blanches comme la neige; de chaque côté du bec s'échappe un rang de plumes jaunes qui se prolongent horizontalement derrière la tête, la dépassent d'un demi-pouce, et retombent en forme de panache. Leur bec et leurs jambes sont rouges. La grosseur des pingoins est égale, à peu près, à celle de notre canard domestique. Lorsqu'ils vont à l'eau, on ne leur voit que la tête; ils nagent très vite, surtout lorsqu'ils plongent tout-à-fait. Leurs ailes sont étroites et pendantes le long du corps; inutiles pour voler, elles leur servent de nageoires; elles sont recouvertes de plumes courtes très dures et embriquées à la manière des tuiles : c'est peut-être cette conformation qui les a fait appeler manchots par les naturalistes. Les pingoins ne déposent dans l'île ni leurs œufs ni leurs petits.

L'albatros est le plus grand des oiseaux qui fréquentent Amsterdam : on en voit qui ont neuf pieds d'envergure. Il est plus gros que nos oies d'Europe; il a la tête grise, le bec très fort, long et crochu, de couleur jaune; le dessus du corps blanc sale, le dessous blanc; son cri ressemble à celui d'un âne qui prélude. Il est

très vorace; il dévore en un instant les cadavres des loups marins restés sur la grève ou flottant sur les eaux. La vaste capacité de son estomac, la voracité avec laquelle il poursuit, dans la vaste étendue de l'Océan et sur les rivages lointains, les animaux morts, feraient croire qu'il a été chargé par la nature d'une fonction spéciale, celle de faire disparaître les objets qui fatiguent les yeux et empoisonnent les airs. C'est avec beaucoup d'effort qu'il s'élève, surtout quand il est plein de nourriture. Avant de prendre son essor, il court pendant quelque temps sur la terre, ou sur la mer, les ailes déployées, à moins qu'il ne s'élance de la pointe d'un rocher. La poule mauve, beaucoup plus petite, mais agile et courageuse, l'attaque souvent dans l'air, et ce n'est qu'après avoir dégorgé une partie de ce qu'il a dans l'estomac qu'il retrouve assez de force pour se dérober à ses poursuites. L'albatros ne pond pas dans l'île. Cet oiseau, ainsi que la poule mauve, n'est d'aucune ressource pour la table.

La poule mauve, c'est ainsi que les marins nomment la poule du cap des Anglais, est un peu plus grosse que notre corbeau d'Europe, et de la même couleur. Elle a les ailes

courtes, mais larges et fortes. Elle poursuit avec un égal acharnement les pétrels noirs, verts, bruns, noirs et blancs, qui se trouvent en si grand nombre sous ce parallèle, ainsi que tous les oiseaux aquatiques qui se nourrissent de poissons. Comme elle ne fait sa chasse que le jour, les pétrels n'abordent dans l'île qu'après le coucher du soleil; mais elle devine et fouille les trous dans lesquels ils se retirent, et en grattant finit par les atteindre; elle n'en dévore que le cœur et le foie. La poule mauve pond ordinairement deux œufs gris tachetés de brun, de la grosseur de ceux de la poule d'Inde; elle fait son nid sur la terre avec un peu d'herbe sèche.

Les pétrels sont de la grosseur d'un pigeon; ils ne pondent qu'un œuf par couvée; cet œuf est à peu près du même volume que celui de la poule d'Europe, de la même couleur, et bon à manger. Chaque espèce de pétrel paraît avoir une saison particulière pour la ponte; les mêmes trous leur servent successivement à cet usage.

L'alcyon, que les marins appellent satanique, parcequ'au moment d'une tempête il apparaît en grand nombre autour des vaisseaux

est une espèce de pétrel beaucoup plus petite que les autres. Il est moins gros que notre hirondelle, à laquelle il ressemble; ses pattes sont extrêmement longues pour sa taille; lorsqu'il vole, elles effleurent l'eau, ce qui peut-être empêche ses ailes de se mouiller; il est cependant assez près pour saisir avec son bec les parcelles de nourriture qui surnagent, imperceptibles pour d'autres yeux que les siens. On a prétendu que cet oiseau faisait son nid sur la surface de l'eau : c'est une erreur; dans l'île d'Amsterdam, on rencontre un grand nombre de nids dans les crevasses de rochers.

La goëlette, que les Anglais appellent *sylver-bird*, est le plus joli des oiseaux qui fréquentent l'île d'Amsterdam; elle a le dessus de la tête et les yeux noirs, le dos gris, le ventre d'un blanc éclatant, le bec et les jambes d'un rouge écarlate. Elle est très agile, et ne vit que de poissons. Lorsqu'en voltigeant sur les eaux elle découvre quelques petits poissons, elle suspend sa course, se précipite comme un trait, s'enfonce dans la mer, et reparaît bientôt, rapportant sa proie dans son bec. La goëlette fait deux pontes par an.

Tous ces oiseaux sont palmipèdes, ils tirent,

tous, ainsi que les amphibies, leur subsistance de la mer.

A Amsterdam on ne rencontre aucun reptile; quelques chenilles vertes, beaucoup de mouches, voilà tout le système des insectes; et, parmi ces derniers, les cancrelats, insectes orthoptères, fuient le jour, courent très vite, rongent le cuir, et ravagent les comestibles.

CHAPITRE XIII.

Le nouveau Robinson. — Promenade dans l'île d'Amsterdam. — Gazon fumant. — Eaux chaudes et minérales. — Poissons apprivoisés. — Lord Macartney. — Philanthropie anglaise. — Des philanthropes anglais pillent un magasin. — Deux ou trois démentis.

Au chapitre précédent, avant de continuer mon récit, j'ai cru qu'il était à propos que le lecteur connût ainsi que moi ma nouvelle demeure; il la connaît maintenant, je reviens aux faits qui me concernent. Si je parais en scène, si, dans ce qui va suivre, je parle trop fréquemment de moi, de mes malheurs, on voudra bien ne point oublier qu'un voyageur aime à conter, et que ce plaisir est souvent la seule compensation des maux qu'il a soufferts.

J'étais resté sur le rivage, regardant d'un œil désespéré mon bâtiment qui fuyait à toutes voiles : les pensées les plus sinistres se succédaient dans mon âme; je me trouvais séparé de l'univers entier, relégué dans un désert hideux, condamné à un exil dont je n'entre-

voyais pas le terme, n'ayant d'autre société que celle de quatre grossiers matelots, dont l'un ne semblait avoir que quelques jours de vie. Dans une île qui ne produit rien, où je devais rester quinze mois et peut-être deux années, je n'avais de provisions que pour quelques mois.

La résignation vint enfin à mon secours; l'espérance, qui n'abandonne jamais les infortunés, me fit entrevoir l'arrivée prochaine de quelques bâtiments dont j'obtiendrais des secours, et, dans l'époque la plus reculée, dans quinze mois, le capitaine Owen reparaissant sur la côte. L'avenir consola le présent, et je retrouvai mon courage.

J'appelai mes quatre hommes, je les invitai à s'unir à moi pour adresser nos prières à l'Être suprême; cela fait, je leur traçai un tableau qui n'était pas flatté de l'horreur de notre position: je ne leur dissimulai ni les dangers ni les privations que nous aurions à endurer; je leur fis sentir combien il nous fallait d'efforts, de patience et d'énergie; là-dessus je leur versai à chacun un verre de rack. Ma péroraison fit un effet merveilleux; ils me promirent zèle et dévouement.

L'île d'Amsterdam avait été déjà le théâtre d'une entreprise semblable à la nôtre. Nos prédécesseurs nous avaient laissé pour héritage une hutte dont les murs étaient formés par des madriers fichés en terre et recouverts de planches ; on avait masqué les intervalles avec de la boue ; une vieille voile goudronnée et percée en vingt endroits servait de toit. L'intérieur répondait à l'élégance du dehors : la terre en formait le parquet, et les planches ou madriers qui composaient les murs étaient tels que la nature les avait fournis.

Notre premier soin fut de nettoyer et de réparer notre demeure ; à l'extrémité, je fis exhausser le terrain de deux pieds pour y déposer nos provisions et les soustraire à l'humidité.

Le lendemain, nous allâmes à la recherche des loups marins Notre chasse ne produisit que quatre ou cinq peaux, et pendant plusieurs semaines elle ne fut pas plus heureuse. Notre début n'avait rien de brillant, mais nous espérâmes mieux de l'avenir, lorsque Godwin, le matelot que nous avait laissé le *Noolka*, nous eut assuré que ces animaux ne paraissaient qu'à des époques fixes, et vers la fin de décembre : nous n'étions qu'au mois d'octobre. Je

résolus de profiter du temps que j'avais devant moi pour faire quelques reconnaissances dans l'île.

Le 24 octobre, laissant un de mes hommes à la hutte, et accompagné des trois autres, je me mis en route. Pour franchir la montagne, il nous fut impossible d'avancer en ligne directe; nous fûmes obligés de nous écarter à droite et à gauche et de faire des zigzags qui retardèrent beaucoup notre marche. Nous ne gravissions qu'à l'aide des glaïeuls dont les précipices sont couverts; une poussière noire et épaisse fatiguait nos yeux. Il nous fallut plusieurs heures pour atteindre le sommet, et là nous reconnûmes que nous n'étions pas arrivés à la partie la plus élevée de l'île, puisque l'horizon nous était intercepté dans le sud. De cette hauteur, nous découvrions l'île Saint-Paul, qui, bien qu'à une distance de dix-huit lieues, nous paraissait aussi grande que lorsque nous n'en étions qu'à trois lieues. En avançant sur la croupe de la montagne, le sol nous parut léger et mouvant; nous y enfoncions dans la poussière, ou plutôt dans la cendre, jusqu'à la ceinture. Je voulus alors faire le tour de la montagne qui borde la baie: à un mille et

demi du point de départ, le terrain devint de plus en plus mou et humide; il était couvert d'une mousse courte, d'une verdure variée; et de toute sa surface on voyait s'élever une fumée semblable à la vapeur qui s'échappe de l'eau bouillante. J'avançai le plus loin possible, mais avec précaution; le sol continua de fléchir et devint si brûlant que les semelles et les empeignes de nos souliers ne purent y résister. Je tournai cette enceinte; il n'y a pas de cratère qui vomisse la fumée, ainsi que l'ont assuré quelques voyageurs.

Dans cet endroit, la baie se montrait à huit cents pieds au-dessous de nous, présentant la forme d'un vase de terre très creux, plus large à l'ouverture qu'au fond, et dont un côté brisé aurait disparu dans une proportion beaucoup plus large par le haut que par le bas.

Nous essayâmes de marcher sur les flancs de la montagne, pour atteindre la partie septentrionale de l'île, mais des crevasses considérables nous forcèrent de rétrograder, et nous remontâmes au sommet. Indépendamment des premiers obstacles que nous avions rencontrés, nous nous trouvions placés entre de grosses mottes formées par les racines de

glaïeuls nattées ensemble, de trois à quatre pieds de hauteur, sur huit et neuf de circonférence; à une distance de huit ou dix pas, nous ne pouvions plus nous voir ni nous entendre. Les gens d'un bâtiment américain avaient mis le feu à ces glaïeuls il y avait quelques mois; ces mottes charbonnées présentaient dans toute l'étendue de l'île un spectacle lugubre.

Nous atteignîmes enfin la pointe la plus nord de l'île; elle se termine, comme presque toutes les autres parties que nous avions parcourues, par une falaise escarpée et presque perpendiculaire, élevée d'environ soixante pieds au-dessus de la mer; les vagues se brisaient avec un fracas épouvantable, au pied de cette côte, sur des rochers que l'on distinguait à une faible distance.

Entre la côte et la mer, sur une grève d'environ quarante à cinquante pieds, nous vîmes un assez grand nombre de loups marins endormis; quoique le flanc de la montagne fût hérissé de rochers qui semblaient prêts à se détacher, nous approchâmes assez près des loups marins pour les effrayer. A notre aspect, ils relevèrent leurs grandes moustaches blanches;

ouvrirent une large gueule, garnie de dents aussi aiguës que celles des loups de terre, et, en poussant de longs hurlements, ils se jetèrent à l'eau pour gagner l'autre côté de la baie, où plus tard il nous fut facile de les retrouver.

Au même lieu se trouvait une caverne formée sous un banc de lave, monument incontestable d'un volcan ; la partie supérieure formait un monticule, composé de matières ferrugineuses fondues, ayant une teinte rougeâtre, et semblables au mâchefer. C'était dans cette caverne que se retiraient les gens du *Noolka* au retour de leur chasse.

Nous remontâmes la falaise avec moins de difficulté que nous n'en avions trouvé en descendant ; à midi, nous arrivâmes au point le plus élevé. La fatigue et la chaleur, déjà bien ardente quoique nous ne fussions qu'au printemps, avaient presque épuisé nos forces. Il fallut cependant reprendre notre marche, en nous dirigeant vers la partie ouest, et par conséquent opposée à la baie qui est à l'est. A un mille de la caverne, que j'avais surnommée le *Monticule Rouge*, nous rencontrâmes une pièce de terrain très unie, sans herbe ni pierre, sur laquelle nos devanciers préparaient et sé-

chaient les peaux de loups, et à un mille et demi plus loin, un lieu semblable et une cave, que j'appelai *Cave du Milieu*, attendu qu'elle est située au centre de l'île.

A trois heures, je songeai au retour; pour prendre au plus court, il s'agissait de traverser l'île en ligne droite, et de marcher sur la cendre et sur les mottes encore brûlantes des glaïeuls incendiés; mes camarades, épuisés de fatigue, ne voulaient plus avancer. Aux deux tiers de la montagne, dans un endroit qu'embellissait un peu de verdure, j'aperçus un ruisseau bien faible, mais dont l'eau était claire et limpide: les vins les plus exquis auraient perdu de leur prix auprès de cette source bienfaisante; chacun de nous y puisa la joie et une vigueur nouvelle.

A six heures, nous parvînmes au sommet qui domine la baie. Je hélai l'homme que j'avais laissé à la hutte, et, quoique à une demi-lieue de distance, ma voix, répétée par l'écho, parvint jusqu'à lui; il se dirigea de notre côté avec le canot, car, malgré notre misère, nous avions un canot.

Pour arriver sur la plage, il nous restait à franchir un précipice de huit cents pieds de

profondeur. Je prescrivis à mes gens de marcher à l'écart les uns des autres, et, autant que possible, de front, afin que les éboulements occasionés par l'un ne devinssent pas funestes à un autre. Il nous fallut tantôt ramper, tantôt glisser sur le derrière, quelquefois nous arrêter auprès des blocs de rochers qui, détachés par la moindre secousse, et emportant avec eux d'autres rochers, roulaient dans la mer avec un bruit épouvantable. Souvent la descente était si rapide et la terre si mouvante, que nous y enfoncions les pieds et les mains, soit pour modérer la violence de la chute, soit pour laisser passer le nuage de poussière qui s'élevait autour de nous, jusqu'à ce qu'il se présentât un corps solide pour nous retenir; trop heureux si les rochers que nous saisissions avec précipitation ne nous entraînaient pas avec eux dans leur chute.

Nous eûmes le bonheur d'arriver sains et saufs au canot, et de regagner enfin notre hutte.

Deux mois après notre arrivée, *le Canada*, capitaine Marchand, parut à l'entrée de la baie. Malgré l'économie que je mettais dans la répartition de nos vivres, je voyais la disette en

perspective ; l'apparition d'un navire était donc pour moi une bonne fortune, dans l'espoir où j'étais d'en obtenir quelques provisions.

Le capitaine et les officiers me montrèrent beaucoup de bienveillance ; je n'eus qu'à me louer de leurs procédés : mais ils n'avaient eux-mêmes que le strict nécessaire ; ils me témoignèrent leurs regrets d'être forcés à un refus. Cependant ils nous cédèrent du linge et des ustensiles qui nous furent fort utiles, et firent réparer mon canot, qui commençait à être en mauvais état.

Le capitaine Marchand, à son retour de l'Inde, et retournant en Angleterre, avait l'intention de recueillir sur l'île d'Amsterdam des peaux de loups marins, dont il espérait un grand bénéfice ; mais notre concurrence et la saison lui furent funestes. Il remit à la voile à la fin de décembre, à l'époque où les phoques commencent à descendre sur la plage.

Le 1er février, deux gros vaisseaux, *le Lion* et *l'Indostan*, se montrèrent à l'est de l'île ; ils furent bientôt au mouillage, et deux embarcations entrèrent dans la baie. J'eus l'honneur de recevoir dans ma chétive habitation lord Macartney, nommé à l'ambassade de

la Chine et se rendant à sa destination, et un grand nombre d'officiers de sa suite. Il me questionna en français sur mon origine, ma profession, et sur les motifs qui me retenaient dans cette île; je répondis brièvement, et toutefois je m'expliquai avec la franchise d'un marin sur la nature de notre armement et sur la perfidie du capitaine Owen. Lord Macartney m'écouta avec attention, et me témoigna une grande surprise de ce que je m'étais soumis à un aussi long exil. « Vous méritez, me dit-il, après une telle pénitence, d'être heureux le reste de vos jours. »

Le lendemain, lord Macartney et ses officiers revinrent à terre. Je les conduisis au bassin d'eau bouillante que j'avais à vingt pas de ma hutte : de là ils pouvaient distinguer le long du rivage une quantité prodigieuse de poissons que nous avions apprivoisés en leur jetant des restes de loups marins et d'autres animaux; aussitôt que nous paraissions, ce petit peuple nageait près du bord et nous suivait parallèlement tant que durait notre promenade. Ce spectacle plut beaucoup à milord, qui témoigna le désir de goûter de ces poissons. Je le priai de me montrer du doigt celui qu'il

préférait. Je jetai la ligne; il fut aussitôt pris, et jeté dans mon bassin d'eau bouillante; en moins de dix minutes, on le servit en cérémonie, sur une planche couverte d'une serviette.

J'accompagnai ensuite mes honorables convives à la fontaine où nous puisions l'eau pour nos besoins journaliers; elle était aussi chaude et minérale. Un peu au-dessous, j'avais creusé un petit bassin où commençait le dépôt des matières salines et ferrugineuses. Ce dépôt, d'une couleur jaunâtre, acquérait sous l'eau la dureté du caillou. Dans cet état, l'eau n'était pas encore potable; le thermomètre de Fahrenheit, appliqué par le docteur Dwendée, rapporta 100°, c'est-à-dire deux et demi au-dessus de la chaleur du sang. Pour provoquer un refroidissement complet, et pour précipiter les matières minérales, nous laissions l'eau déposer dans des vases pendant vingt-quatre heures; elle a les qualités attribuées à celles d'Europe; elle est apéritive et convient à toutes les affections du foie et des viscères.

Milord me proposa de l'accompagner dans une excursion que lui et ses officiers désiraient faire dans l'intérieur de l'île.

Avant de partir, je recommandai à mes gens de se tenir en garde contre les matelots des deux navires, qui se trouvaient en grand nombre dans la baie, et de ne disposer en leur faveur d'aucune de nos pelleteries, à quelque prix que ce fût.

Cependant milord ayant calculé qu'un voyage au travers des montagnes serait au-dessus de ses forces, je me mis en route avec ses officiers. Je les dirigeai par un sentier que j'avais nouvellement découvert, et qui était moins rude que celui que j'avais suivi pour ma première excursion. Sir Georges Staunton, secrétaire de l'ambassade, et sexagénaire, nous abandonna presque aussitôt et revint sur ses pas. Après une heure et demie, nous arrivâmes au sommet de la montagne. MM. Dwendée et Paris nous avouèrent qu'ils n'avaient pas éprouvé autant de fatigue en gravissant le mont Etna, le Vésuve et les Pyrénées.

Après avoir tourné, à peu près jusqu'au quart, la circonférence du cratère, c'est ainsi que je nomme la partie la plus élevée de la montagne qui cerne la baie, je fis remarquer aux officiers anglais l'espèce de phénomène qui, lors de mon premier voyage, avait

fixé mon attention. Dans un circuit de vingt-cinq à trente toises de diamètre, la mousse était moins verte que les herbes du sol voisin; il s'en échappait une légère fumée. Pendant que nous étions distraits par ces objets, un officier tira un coup de fusil sur un gros oiseau blanc, et l'ayant tué, il courut vers lui en ligne directe; mais, la terre s'affaissant sous son poids, il se hâta de rétrograder. Les empeignes et les semelles de ses bottes étaient entièrement brûlées. Le docteur Dwendée pratiqua un trou dans lequel il plongea son thermomètre; le mercure monta aussitôt à 212°.

Pour éviter les répétitions, j'abrège les autres circonstances du voyage. Les Anglais firent une ample collection de pierres dures, de pierres calcinées, de vitrifications, de mâchefers, de laves et autres productions volcaniques; ils firent une moisson moins abondante de plantes, dont, comme je l'ai déjà dit plus haut, les espèces sont peu variées à Amsterdam. Ils dissertèrent longuement sur les faits qu'ils avaient observés; leur opinion fut que cette île avait été autrefois plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui; que la mer, en se brisant

avec fureur contre la côte, avait occasionné de fréquents éboulements, qui journellement entraînaient des portions de la montagne ; que, d'un autre côté, l'action lente et souterraine des volcans, manifestée par la fumée qui sortait en plusieurs endroits du plateau et des flancs de l'île, devait insensiblement provoquer quelque explosion nouvelle, et qui diminuerait encore l'étendue d'Amsterdam et en amènerait peut-être la destruction totale.

Il était déjà tard au moment du retour; les embarcations attendaient au rivage; les Anglais et moi, nous nous fîmes de tendres et mutuels adieux.

Je rentrai à la hutte : un spectacle de désolation m'y attendait ; mon magasin de peaux était bouleversé et éparpillé sur la terre; huit cents peaux avaient été enlevées, ce qui était pour moi une perte de plus de 1600 piastres.

On n'a pas oublié que j'avais bien recommandé à mes hommes de ne céder aucune de mes peaux, sous quelque prétexte que ce fût. Mes deux matelots anglais avaient été abordés par les gens des deux navires de leur nation; on les avait invités à boire, et l'on avait fini par noyer leur raison dans le rhum ; on avait pro-

fité de leur ivresse pour motiver une espèce de pillage : malgré la résistance des deux matelots français, le prix de mes sueurs avait disparu.

Les officiers anglais n'étaient pas encore tous partis ; je courus à eux, je les priai de vouloir bien jeter les yeux sur le désastre dont j'étais victime. Je dois dire qu'ils me témoignèrent toute l'obligeance imaginable. « Le tort qui m'était fait était d'autant plus inexcusable, disaient-ils, que l'on avait profité, pour le commettre, du temps pendant lequel je leur avais rendu le service de les accompagner. » Ils m'assurèrent tous, et particulièrement le docteur Dwendée et M. Paris, qu'en arrivant à bord, ils rendraient compte de ce délit aux commandants des vaisseaux, et que justice me serait faite.

Dans la nuit même, les vaisseaux mirent à la voile ; mes pelleteries ne m'avaient point été rendues.

Dans sa relation de l'ambassade de lord Macartney en Chine, sir George Staunton dit que « sir James Gower, capitaine du *Lion*, » indigné de la conduite de ses gens, ordonna » la recherche des objets acquis d'une ma-

» nière si déshonorante, pour me les restituer. »

Il est possible que sir James Gower ait montré de l'indignation et qu'il ait ordonné des recherches, mais il est également vrai que rien ne me fut restitué.

Le même historien dit aussi que nous manquions de légumes verts et secs ; en cela, l'historien a raison. Il ajoute qu'outre ceux qui nous furent donnés par *le Lion et l'Indostan*, le jardinier avait eu l'attention de semer diverses graines autour de la hutte; en cela, l'historien se trompe.

Rien ne nous fut donné par les Anglais; rien ne fut semé par leur jardinier.

La philanthropie est une vertu dont les Anglais sont très jaloux : ils font bien, dans leurs récits, de se faire honneur des actes de générosité qui leur échappent ; la vérité doit avoir aussi pour eux des attraits, et comme elle en a beaucoup pour moi, je déclare :

1° Que j'ai reçu du capitaine de *l'Indostan*, M. Makentosh, trois cents livres de riz et trente livres de porc frais, en échange d'une barrique d'huile;

2° Que d'ailleurs rien ne m'a été donné en don gratuit, et qu'au contraire je reste créan-

cier de la philanthropie anglaise pour la valeur de huit cents peaux de loups marins.

Je passe sous silence ce que le même écrivain dit au sujet de la malpropreté de nos personnes : on conçoit que des marins, abandonnés sur une île déserte, ne puissent avoir l'élégante tenue d'un *fashionable* de Londres.

Dans un des chapitres suivants, nous retrouverons les mêmes Anglais; et nous aurons à citer d'autres preuves non moins touchantes de leur philanthropie.

Depuis l'époque du départ des navires anglais jusqu'au mois d'août, il ne nous arriva rien d'extraordinaire ; les travaux furent suivis sans interruption, et, malgré les reproches que j'avais eu lieu de faire à mes deux matelots anglais, l'esprit d'ordre et de subordination régna dans la colonie.

Au mois de septembre, nos provisions étaient presque épuisées; les phoques et les oiseaux nous avaient abandonnés, les poissons eux-mêmes avaient déserté nos parages : il ne nous restait plus que les œufs de pétrels ; mais, pour les trouver, il fallait fouiller la terre à deux ou trois pieds de profondeur; souvent, après une journée employée à cette recherche,

nous rentrions à la hutte, les mains vides.

Le 19, au moment où le désespoir commençait à s'emparer de nous, un bâtiment entra dans la baie; nous aimions à croire que c'était l'*Emilie*, et déjà nous pardonnions au capitaine Owen le dénuement dans lequel il nous avait laissés. L'illusion se disssipa bientôt; ce bâtiment était le *Fairy*, capitaine Rogers, expédié de Boston, Nouvelle-Angleterre, pour la côte nord-ouest de l'Amérique; il arrivait à Amsterdam pour y recueillir quelques centaines de peaux de loups marins.

L'officier qui descendit à terre s'émut à l'aspect de nos visages livides et décharnés; je dus à sa compassion un petit baril de riz, cinq à six livres de biscuit, et huit à dix livres de bœuf salé : c'était quelque chose pour le moment, mais ce n'était point assez pour l'avenir.

Une négociation s'entama entre cet officier, au nom de son capitaine, et moi; on me proposa de me céder une futaille de riz de cinq cents livres, moyennant six cents peaux, ce qui mettait à douze ou quinze francs la livre le même riz qui coûtait à Boston trois ou quatre sous de France. A ce trait d'avarice je restai confondu; le pillage de mes pelleteries par les ma-

telots du *Lion* et de l'*Indostan* m'avait moins indigné qu'un aussi cruel abus de ma pénible situation. Enfin l'affaire s'arrangea, et je donnai trois cents peaux pour la futaille de riz.

Une année nouvelle se passa ; j'etais débarqué au mois de septembre 1792 : le mois de septembre 1794 était commencé ; après deux années d'exil, l'*Emilie* ne reparaissait pas. Je ne retrace pas les misères qui nous assaillirent dans ce long et cruel intervalle ; les maladies, les privations de toute espèce et de pénibles travaux, tels étaient les loisirs où se consumaient les plus belles années de ma vie. Jusque là cependant quelques consolations avaient adouci mes peines ; j'avais quelques livres, des crayons et ma flûte ; dans l'isolement où j'étais, c'était là pour moi des trésors ; je ne trouvais aucun charme dans la société des hommes grossiers au sort desquels j'étais enchaîné, mais du moins la concorde avait régné entre nous : j'arrive à une époque plus terrible ; je n'avais point encore épuisé la coupe du malheur.

CHAPITRE XIV.

Continuation du séjour à Amsterdam. — Guerre civile entre cinq hommes. — Assassinat. — Exil. — Restauration. — Amnistie générale. — Arrivée d'un bâtiment après quarante mois de séjour à Amsterdam.

On n'a peut-être pas oublié que la petite colonie dont j'étais le chef se composait de cinq hommes, deux matelots anglais, deux matelots français, et moi.

Godwin, cet homme si précieux, dont le capitaine du *Noolka* avait bien voulu faire abandon en ma faveur, ne nous avait, dans les premiers temps de notre séjour, rendu aucun service. Ses plaies ne guérissaient pas ; au lieu de faire les remèdes qu'on lui prescrivait, il avait soin d'envenimer son mal ; par ce moyen, il nous apitoyait sur son sort, et se trouvait dispensé de tout travail. Je découvris ce manège et force lui fut de retrouver la santé. C'était un paresseux et un ivrogne, et par conséquent il devint le chef des mécontents qui vont lever contre moi l'étendard de la révolte.

Coock, l'autre matelot anglais, fatigué de deux années d'attente et de malheurs de tout genre, fit cause commune avec Godwin. J'avais déjà à leur reprocher à tous deux le pillage des pelleteries, dont il a été fait mention dans le chapitre précédent.

Gouju, l'un de mes matelots français, balança long-temps entre ses deux camarades et moi ; il me conservait quelque ressentiment de ce que j'avais parfois, en punition de sa paresse, usé de rigueur à son égard : après une longue hésitation, il se décida en faveur de mes ennemis.

Il ne me resta qu'un ami fidèle, Gaudin, matelot français : je désire que ceux qui gouvernent les empires trouvent, au moment de l'adversité, des sujets aussi dévoués, des conseillers aussi désintéressés que Gaudin.

Un jour Godwin, en présence de ses camarades, et sans autre transition, me déclara qu'ayant tous également coopéré au travail, il regardait comme juste que les pelleteries fussent réparties entre tous par égales portions. Coock appuya la motion, et, par forme de péroraison, me prodigua les menaces ; il ajouta même qu'il ne savait pas pourquoi je ne

partageais pas avec eux le soin de la cuisine.

Une pareille apostrophe était une déclaration de guerre; je fis toutefois bonne contenance : je leur parlai avec calme et sang froid.

Dès ce moment il n'y eut plus de repos pour moi; je ne me dissimulais pas quelles graves conséquences pouvait avoir l'exaspération de ces malheureux, et je ne voyais aucun moyen de m'y soustraire ; j'étais réduit à écouter leurs propos, à subir leurs injures et à montrer de la résignation, dans la crainte où je devais être d'un dénouement tragique.

Le 16 novembre, au retour de la pêche où j'avais été avec les deux Anglais, Godwin, sur un prétexte assez frivole, m'insulta grossièrement; pour la première fois je perdis patience, et, d'un soufflet vigoureux, je l'envoyai tomber dans la mer à plus de six pieds de distance.

Je restai seul sur le rivage, rêvant à ma déplorable situation ; une heure après, je me dirigeai vers la hutte. Lorsque je me présentai sur le seuil, Godwin et Coock, armés de couteaux, me fermèrent le passage; je voulus prendre la fuite, mais ayant heurté une pierre, j'eus le malheur de tomber. Coock se jeta sur moi; je luttai avec lui autant que la position

le permettait; mais, avec son couteau, il me coupa la main gauche presque à moitié, et me frappa de plusieurs coups à la tête. J'étais couvert de sang, et je ne résistais plus, lorsque Gaudin vint à mon secours; il eut l'adresse de me dégager et de repousser Godwin. Tandis que mes deux assassins couraient à la hutte pour chercher mes armes, je recueillis le peu de forces qui me restaient pour gagner le canot. Gouju, qui n'avait point pris part à l'action, arriva sur nos pas; l'aspect d'un meurtre aussi horrible avait opéré une révolution dans son cœur : il parut encore plus affligé que Gaudin, et voulut s'embarquer avec nous. Nous gagnâmes promptement le large ; Godwin et Coock étaient sur le rivage, l'un armé de mon fusil à deux coups et de mon épée ; l'autre, de mes deux pistolets et de mon sabre.

Presque en entrant dans le canot, j'avais perdu connaissance ; je ne revins à moi que sur l'autre rive ; mes deux matelots, assis à mes côtés, fondaient en larmes et me prodiguaient tous leurs soins. Après avoir lavé et bandé mes plaies, ils me portèrent jusqu'à notre nouvelle résidence, jusqu'à la cave dont j'ai déjà parlé.

Nous voilà donc tous les trois exilés du lieu

même de notre exil. Nous n'avions ni linge, ni hardes, ni lit; nous n'avions pas de vivres ni d'ustensiles de pêche : nous passâmes le reste de la journée et la nuit toute entière, mourant de faim, privés de sommeil, et toujours agités par la crainte d'être poursuivis dans notre dernier asile.

Le lendemain, je proposai à mes camarades de monter sur le canot, de débarquer devant la hutte et de demander des vivres à nos Anglais. Le courage du désespoir nous animait; ils approuvèrent mon avis. A notre aspect, Godwin et Coock coururent à leurs armes; je m'attendais à cette réception, et je continuai ma route. Soit remords, soit frayeur, après quelques paroles échangées, ils consentirent à s'éloigner à quelque distance et à me laisser entrer dans la hutte. Tandis que mes deux matelots veillaient sur leurs mouvements, je pris du linge, du soufre, de l'amadou et quelques livres, et je regagnai tranquillement le canot.

Depuis trente-deux heures nous n'avions rien mangé; grâce au feu que nous pûmes allumer et à une marmite que Gaudin avait vue dans une des caves de l'intérieur de l'île, et qu'il alla

chercher, nous fîmes un repas de chair de loup marin.

La voûte de notre habitation était formée de fragments de rochers qui, suspendus sur nos têtes, semblaient nous menacer d'une chute prochaine; la lumière ne pénétrait que par l'ouverture; en plein midi, elle nous donnait un jour sombre et ténébreux.

Il y avait cinq jours que nous étions dans cette situation, méditant sur les moyens d'en sortir, créant mille projets qui se détruisaient les uns les autres, et ne voyant en perspective que misère et désespoir. Une idée me frappa soudain, et j'en fis part à mes deux associés.

Gouju avait joui de la confiance de nos ennemis; il lui était possible de se la concilier de nouveau. Je pensai que s'il retournait à la hutte en vociférant contre moi, en se plaignant de ma rigueur et de ma dureté, Godwin et Coock pourraient l'accueillir; qu'ils se trouveraient heureux par cette défection d'obtenir la majorité; qu'en vivant avec eux, Gouju guetterait l'occasion de s'emparer de leurs armes, ou du moins d'enlever les pierres du fusil et des pistolets, et de les rendre ainsi inutiles en leurs mains; que s'il réussissait dans cette entre-

prise, il nous en donnerait avis par un signal convenu, et qu'aussitôt Gaudin et moi nous débarquerions pour rentrer en vainqueurs dans notre première demeure.

Je dois le dire à son honneur, Gouju n'hésita pas un instant; il accepta avec empressement l'occasion de réparer ses premiers torts, et de suite nous nous mîmes en route.

La comédie fut très bien jouée; Gouju, en descendant du canot, m'accabla d'injures que je lui rendis bien; nos deux ennemis, qui se tenaient armés sur le rivage, le reçurent sans défiance.

Près de deux mois se passèrent sans avoir aucune nouvelle de notre émissaire. Avait-il manqué de courage ou de loyauté? avait-il succombé sous les coups de nos ennemis? telles étaient les questions que Gaudin m'adressait et que je lui répétais moi-même.

Le signal convenu entre nous était que Gouju se montrerait sur un point de la montagne qui dominait notre retraite, et d'où nous pouvions l'apercevoir, et qu'en cas de succès il ôterait son habit.

Le bienheureux jour arriva; le signal fut donné. Gaudin et moi nous courons; nous nous

précipitons vers le canot ; nous ramons avec la rapidité de l'éclair, et nous arrivons auprès de Gouju. Il me remet mon sabre, les pierres de mon fusil et un poignard fabriqué par les Anglais : sans perdre de temps en de vains compliments, nous marchons droit à la hutte ; car de la conquête de la hutte dépendait celle de l'île.

Godwin et Coock étaient sans armes ; le sabre à la main, je les somme de se rendre : leur premier mouvement est de se saisir de mon fusil ; mais lorsqu'ils ont reconnu que cette arme ne peut plus leur servir, ils se jettent à mes pieds, pâles comme le criminel à l'aspect de la potence.

Je laissai quelque temps mes ennemis dans cette position ; mais il fallut en finir. Après une semonce énergique, je leur pardonnai, toutefois à la condition qu'ils se retireraient immédiatement dans la cave qui nous avait servi de résidence, et qu'ils ne franchiraient pas les limites que je leur indiquai.

Pendant l'interrègne, les rebelles avaient hissé le pavillon rouge, prétendant que, l'Angleterre étant en guerre avec la France, tous les liens étaient rompus entre nous ; j'ordonnai à l'un d'eux d'abattre ce signe de révolte ;

cela fait, je leur montrai la route du départ.

Ainsi finit la première guerre dont Amsterdam ait été le théâtre; elle ne coûta la vie à personne, mais, ainsi que dans les grands états, elle fut féconde en misères et en calamités.

Mes deux compagnons et moi, après être rentrés dans la jouissance de notre palais, nous reprîmes le cours de nos travaux. Jusqu'en avril 1795, il ne nous arriva rien d'extraordinaire.

Un jour nous avions entendu du bruit du côté de la résidence de nos Anglais; il fut résolu de faire une reconnaissance au milieu de leur domaine. Nous trouvâmes une espèce de lance qu'ils avaient fabriquée avec une lame de fer de quatre ou cinq pieds de longueur; c'était de leur part un nouvel acte de rébellion, mais je pardonnai de nouveau : depuis ce moment rien ne troubla notre tranquillité.

La troisième année de notre séjour était expirée, et depuis vingt-trois mois aucun navire n'avait été aperçu dans l'immense étendue de notre horizon. J'imaginai que mon bâtiment avait péri, que c'en était fait de nous, et que nous étions condamnés à passer le reste de nos jours dans ces funestes lieux.

Un nouveau malheur vint accroître nos chagrins. Gouju avait rapporté de l'Ile-de-France une maladie dont il n'avait donné connaissance à personne, dans la crainte d'être refusé à bord : je n'en fus instruit que trois mois après notre arrivée à Amsterdam ; je n'avais aucun remède à lui procurer. Irrité par les aliments auxquels nous étions réduits, le mal fit des progrès ; notre infortuné compagnon mourut après de longues et cruelles souffrances ; nous lui rendîmes les derniers devoirs, et nos Anglais, réunis avec nous sur la tombe de Gouju, exprimèrent leurs regrets ainsi que Gaudin et moi.

C'était vers le milieu du jour, le quarantième mois de notre résidence : j'étais assis auprès de la tombe de Gouju, et, l'œil baigné de larmes, je regardais la demeure dernière de notre ami. Gaudin se promenait non loin de moi, le visage tourné du côté de la mer. Navire ! navire ! s'écrie-t-il tout-à-coup.

Je monte rapidement auprès de Gaudin ; il me montre du doigt un vaisseau qui s'avançait vers l'île ; mes yeux éblouis ne distinguent rien, toutes mes facultés physiques et morales sont bouleversées.

Gaudin ne s'était pas trompé; un canot se dirigea vers la baie, et nous parlâmes enfin à d'autres hommes. Je les priai de me conduire à leur capitaine, ce à quoi ils voulurent bien consentir.

Le bâtiment était *la Cérès*, de Londres, capitaine sir Thomas Hadley; cet officier me reçut avec bonté, et m'accorda le passage, jusqu'au port Jackson, Nouvelle-Hollande, pour mes quatre hommes et pour moi; mais il m'exprima ses regrets de ce que son chargement, déjà trop considérable, ne lui permettait pas de recevoir à son bord mes peaux de loups marins : j'en laissai deux mille sept cents sur l'île d'Amsterdam.

A l'apparition de *la Cérès*, toutes les inimitiés avaient été oubliées; je pardonnai encore une fois à mes deux Anglais, et ils s'embarquèrent avec nous.

Gouju seul resta !

CHAPITRE XV.

Départ de l'île d'Amsterdam. — Terre de Van-Diémen. —Rocher Meurstone. — Ile Swilly et roc Édistone. — Cap Howe. — Cap Dromadaire. — Le Colombier. — Cap Saint-Georges. — Nouvelle-Galles méridionale. — Port Jackson et Sydney-Cove.—Détails sur le Nouveau-Botany-Bay de l'Angleterre. — Les naturels. — Deux événements, l'un d'un intérêt général, l'autre d'un intérêt particulier. —Preuve nouvelle et remarquable de la philanthropie anglaise.

Le 16 décembre 1795, nous quittâmes l'île d'Amsterdam (1). La route corrigée de la variation fut constamment l'est, 5° sud, avec des vents frais de l'ouest. En vingt-quatre jours, après avoir parcouru mille trente-neuf lieues entre les parallèles de 40° à 43° 30′ sud, nous arrivâmes en vue de la terre de Van-Diémen (2).

(1) A partir de ce moment, mes longitudes seront calculées sur le méridien de Greenwich, qui est celui dont se servent les Anglais.

(2) La terre de Van-Diémen a soixante-six lieues de long sur trente-trois de large. On n'y compte que deux

Il ne nous était rien arrivé de remarquable dans cette traversée, à cela près de la rencontre de bandes nombreuses de marsouins à ventre blanc, qui me parurent plus gros que ceux que j'avais vus dans d'autres mers, et particuliè-

grandes rivières; l'une se jette dans la mer au port Dalrympe, sur la côte septentrionale, et l'autre, nommée Derwem, à l'extrémité opposée de l'île. Le climat y est généralement tempéré; on y trouve du fer, de la houille, du schiste, du granit, des fossiles de toute espèce. Le sol est fertile en plusieurs endroits. Il n'est pas rare d'y voir des arbres de cent soixante pieds de haut sur trente de circonférence. Cette île abonde en oiseaux aquatiques, cygnes noirs, kanguroos, et divers animaux de la famille des opossums et des hyènes. Les naturels sont d'un noir un peu foncé; ils ont les cheveux crépus et les dents larges et blanches. Les deux sexes vont entièrement nus; ils se noircissent le corps avec de la graisse mêlée avec du charbon pilé. Ils sont francs, enjoués, mais féroces. Cette île, découverte en 1642 par les Hollandais, appartient actuellement aux Anglais, qui l'ont colonisée en 1804. On imprime au port Dalrympe un journal qui paraît deux fois par mois. Le nombre des indigènes est inconnu; celui des colons est évalué à deux mille individus, répartis dans deux villes, l'une au fort Dalrympe, au nord, et l'autre, Hobart-Town, à quarante-neuf lieues au sud, sur a rivière de Derwem.

rement sur le cap des Aiguilles, au sud du cap de Bonne-Espérance.

La veille de notre attérage, des pétrels semblables à ceux que j'ai déjà décrits, des alcyons, des manches de velours et des albatros parurent en grand nombre sur tous les points de l'horizon; vers le coucher du soleil, ils se retirèrent du côté de l'est. Le 9 janvier 1796, la terre fut aperçue devant nous à une heure après minuit; le temps brumeux ne nous permit pas de jouir de l'aspect du pays. Le long du rivage, des caps élevés, des falaises escarpées et de couleur blanchâtre, quelques rochers dispersés çà et là, tels furent les tristes objets qui se présentèrent à nos yeux. Nous gouvernâmes à l'ouest jusqu'au 10 dans la nuit; puis au sud-est, espérant doubler pendant le jour l'extrémité méridionale de l'île. Au jour, la terre se montra par notre travers, à six lieues de distance; elle nous parut à découvert, élevée et couverte de toute espèce d'arbres. À midi, le cap sud-ouest nous restait à l'est, 5° sud, en venant de l'ouest; il se montre sous la forme de deux monticules, dont le plus gros, dans l'intérieur, domine le plus petit; celui-ci a sa base baignée par la mer. Une quantité innombrable

d'oiseaux océaniques couvraient la mer et remplissaient l'air, les uns parcourant l'horizon en tout sens, les autres se tenant posés sur les flots.

A quatre heures du soir, Meurstone se montra. Ce rocher, de peu d'élévation et d'étendue, paraît comme haché dans sa partie supérieure, composée de pointes saillantes et aiguës. A six heures du soir, l'île Swilly et le roc Édistone, l'un par l'autre, nous restaient à l'est un quart sud-est. A huit heures, le cap sud-ouest, au nord, 5° ouest, distance de trois lieues. Le 11 au jour, Swilly et Édistone parurent séparés l'un de l'autre; ce dernier rocher, vue à trois lieues de distance et dans notre direction, ressemble à un bâtiment sous voile.

Swilly et Édistone gisent à peu près par 43° 51′ de latitude sud et 147° 4° de long. orientale de Greenwich. La partie sud-est de Van-Diémen nous parut aussi élevée, mais moins aride que celle du sud-ouest. Le sommet des hautes montagnes de l'intérieur était couvert de neige, les collines étaient enrichies de verdure. Nous passâmes entre la terre Van-Diémen et les îles Maria, sur lesquelles on ne voit ni arbres ni verdure, non plus que sur quelques autres petites îles qui longent la côte. Depuis le 12 jus-

qu'au 17, le changement de vent nous éloigna de la côte; ce dernier jour, notre latitude réduite de l'observation du midi étant de 37° 11′, le cap Howe se montra à nous, à cinq ou six lieues de distance. Le 18, à trois heures de l'après-midi, nous ralliâmes la côte, dont nous nous étions écartés pendant la nuit; les terres basses sur le bord de la mer commencèrent à se montrer: la brume nous empêcha de distinguer les montagnes de l'intérieur. Des colonnes de fumée qui s'élevaient du milieu des arbres dont le pays est couvert nous firent juger que cette partie est habitée. A six heures, le mont Dromadaire restait au nord-ouest un quart nord, six lieues de distance; la sonde rapporta, par quarante-quatre brasses, du sable fin jaune, mêlé de coquilles. Derrière le cap Dromadaire est un mondrain assez remarquable pour servir d'indice aux marins qui, faute d'observations de latitude, se trouveraient embarrassés. Entre celui-ci et le cap Howe, on découvre de belles plages de sable blanc, le long du rivage. Le 22, le gros temps qui nous avait tourmentés les jours précédents s'étant calmé, nous pûmes jouir de la vue du pays: il nous parut couvert de montagnes boisées qui s'élèvent en

amphithéâtre les unes derrière les autres. A dix heures, nous distinguâmes le Colombier.

Cette montagne, détachée des autres, a la forme d'un pain de sucre, surmonté par un bloc de pierre tellement large qu'il figure un entonnoir dont le vase est tourné en haut, à peu près comme le *Piter-boot* à l'Ile-de-France. Derrière cette montagne, au nord, s'élèvent plusieurs autres, dont le sommet aplati rappelle la montagne de la Table, au cap de Bonne-Espérance. Ces montagnes, placées à peu près sur le même plan, sont les dernières qui se montrent dans l'intérieur des terres. A midi, étant par 35° 28′ de latitude, le Colombier nous restait à l'ouest, 5° sud, quatre à cinq lieues des terres les plus voisines; la longitude était de 151° 7′, orientale de Greenwich. A quatre heures du soir, le cap Saint-Georges nous restait à l'ouest, deux lieues de distance, et la pointe le Grand-Nez, dans le nord-ouest un quart ouest. Entre ces deux élévations, on découvre une baie à l'entrée de laquelle, du côté du cap Saint-Georges, se trouve un îlot. Le 23, à neuf heures du matin, nous vîmes la terre à l'ouest, à quatre ou cinq lieues de distance; à six heures du soir, le temps s'étant éclairci, la pointe

Solander et le cap Banks, à l'entrée de la baie Botanique, furent relevés l'un par l'autre à l'ouest nord-ouest, 5° ouest; à la même heure, la sonde rapporta soixante-dix brasses, fond de sable et coquilles jaunes. Nous ralliâmes la terre le lendemain au jour.

A onze heures, après avoir parlé à des pêcheurs, nous découvrîmes un mât de pavillon placé sur une falaise élevée et à pic, à l'entrée du port Jackson, du côté du sud. Nous donnâmes dans la passe, avançant entre deux terres dont les bords écartés l'un de l'autre de deux milles, et courant dans le sud-ouest, semblaient former les rives d'une rivière que couvrent des arbres touffus. Les eaux de cette baie sont bourbeuses; mais sa profondeur permet à tous les bâtiments de la remonter jusqu'à Sydney-Cove, nom de l'établissement anglais, c'est-à-dire l'espace de neuf à dix milles. Nous n'aperçûmes qu'un seul haut fond situé à moitié chenal, en dedans des falaises de l'entrée: comme il est apparent, il n'est dangereux que la nuit. Après avoir passé de droite et de gauche un grand nombre de criques où l'on pourrait trouver de bons abris, nous arrivâmes en face de Sydney-Cove, à un mille de distance;

nous mouillâmes dans cette position par sept brasses, après trente-huit jours de traversée.

La colonie que les Anglais avaient d'abord établie à Botany-Bay a été transférée, en 1790, à Sydney-Cove, et depuis cette époque jusqu'en 1796, elle a fait d'étonnants progrès. Déjà plusieurs maisons construites en pierre et avec goût ont remplacé les chétives cabanes formées de branches d'arbres : un grand nombre d'autres, ainsi que les magasins, sont bâtis en bois et couverts de bardeaux, à peu près comme à l'Ile-de-France et à l'île de Bourbon. La population est peu nombreuse, mais elle s'accroît journellement par les naissances et par les déportations d'Europe : tout porte à croire que cet établissement doit prendre une grande extension (1).

(1) La majeure partie de la Nouvelle-Galles méridionale est couverte d'arbres gigantesques, mais d'espèces toutes différentes des bois d'Europe; ils sont d'ailleurs d'une très bonne essence, et peuvent être employés avec avantage à toutes sortes d'usages.

Le seul métal que l'on y ait jusqu'à présent découvert est le fer. On le trouve en grande abondance partout, et dans quelques endroits le minerai est très riche. Il existe aussi du charbon de terre de la meilleure qua-

Il n'a pas été en mon pouvoir de connaître le nombre des déportés qui résident actuelle-

lité, de l'ardoise, de la pierre à chaux, et du granit, mais non pas immédiatement dans le voisinage de Port-Jackson. On trouve partout du grès, du quartz, et de la pierre de taille.

Les ruisseaux et les rivières abondent en excellents poissons, dont les espèces se bornent toutefois à l'anguille, l'éperlan, le mulet, le merlan, la maquerelle, la sole, la raie bouclée et la dorée.

Les quadrupèdes consistent dans le kanguroo, le chien indigène, qui est plus petit que notre loup; le wombat ou plutôt oumbat, le bondicout, le rat-kanguroo, l'opossum, l'écureuil volant, le renard volant, etc.

Il n'existe dans la Nouvelle-Hollande ni lièvres, ni faisans, ni perdrix; mais il y a des canards sauvages, des macreuses, des sarcelles, des cailles, des pluviers, des bécassines, etc., ainsi que des émus, des cygnes noirs, des cacatoès, des perroquets, et une infinité d'oiseaux plus petits que l'on trouve partout ailleurs. Dans le règne animal comme dans le règne végétal, il y a une foule d'individus qui sont particuliers à ce pays.

On y trouve une infinité de reptiles venimeux, mais qui, par leurs morsures, n'occasionent que des accidents assez peu fréquents, tant aux indigènes qu'aux colons. Dans ce nombre, le centipède, la tarentule, le scorpion, l'orvet et le serpent, sont le plus à redouter,

ment dans cette colonie : il doit être considérable. Déjà beaucoup d'individus ont formé

particulièrement ce dernier, puisqu'il y en a au moins trente variétés, dont toutes, excepté une seule, sont venimeuses au dernier degré.

Les aborigènes de ce pays occupent le dernier rang dans l'échelle de l'espèce humaine. Ils n'ont ni habitations ni vêtements; ils sont tout-à-fait étrangers à l'agriculture, et il n'est pas jusqu'aux armes dont se servent les différentes tribus pour repousser les agressions de leurs voisins, et aux attirails de pêche d'où dépend en partie leur subsistance, qui ne soient du travail le plus grossier.

Trente années de communication avec les Européens n'ont pas apporté le moindre changement dans leurs mœurs, et on n'a pas encore pu amener aucun de ceux qui ont les rapports les plus fréquents avec les colons à adopter un seul de nos arts utiles. Dédaignant toute espèce de contrainte, ils trouvent le bonheur dans leurs habitudes nomades, et ils semblent ne considérer les jouissances, fruits de la civilisation (qu'ils savent d'ailleurs très bien apprécier), que comme une faible compensation du sacrifice de la plus petite portion de liberté.

La couleur de ces peuples est chocolat foncé, leurs traits ont beaucoup d'analogie avec le nègre d'Afrique. Comme lui, ils ont le nez plat, de larges narines, la bouche grande et les lèvres épaisses; mais leurs che-

des établissements, se sont mariés et sont devenus pères de famille. A l'exception de la gar-

veux ne sont pas crépus, excepté dans la terre de Van-Diémen.

Ils n'ont pas d'ailleurs la moindre ressemblance avec les habitants des îles environnantes, si ce n'est cependant avec ceux de la Nouvelle-Guinée, qui n'est séparée de la Nouvelle-Hollande que par un petit détroit. Il s'ensuit que l'une de ces îles a été peuplée par l'autre : mais dire d'où vient la race primitive est un de ces problèmes géographiques qui, vraisemblablement, ne seront jamais résolus d'une manière satisfaisante.

Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles méridionale, est situé par les 33° 55′ de latitude, et par les 151° 23′ de longitude orientale. Cette ville est à sept milles environ du port Jackson, et s'élève principalement sur deux langues de terre montueuses, et dans la vallée intermédiaire, lesquelles, réunies, forment Sydney-Cove. La partie occidentale se prolonge jusqu'à la mer; et si l'on excepte un petit espace vacant autour de la batterie de Dawes, elle occupe toute la langue de terre qui sépare Sydney-Cove de Lane-Cove, et s'étend très loin en arrière dans la campagne. Cette partie de Sydney forme, comme on le voit, une petite presqu'île, et, ce qui est encore plus important, l'eau dans les deux anses a assez de profondeur pour que les plus gros bâtiments puissent mouiller le long des rochers.

L'hôtel du gouvernement, et le terrain qui en dé-

nison, des divers employés du gouvernement et de quelques négociants, la colonie ne compte guère d'autres habitants que cette classe d'hom-

pend, lequel embrasse la totalité de ce que l'on appelle Bennilong's Point, ont empêché d'étendre les constructions sur la langue de terre orientale; ce que l'on a d'autant plus lieu de regretter, que tout le long de cette pointe l'eau a une profondeur encore plus considérable que sur le côté occidental de l'anse, et offre par conséquent de plus grandes facilités pour bâtir des magasins, et en général pour tout ce qui intéresse les opérations du commerce.

La ville est irrégulière et mal bâtie. Avant l'administration du gouverneur Macquarie, on n'avait que peu ou point d'égard à l'alignement des rues, et on avait laissé chaque propriétaire maître de bâtir à son gré, çà et là, et de la manière qu'il le jugeait à propos. Toutefois, cet administrateur est enfin parvenu à rendre la plupart des rues parfaitement régulières, et, ce qu'on aurait cru tout-à-fait impossible, à donner quelque uniformité à cet amas informe de bâtiments connus encore aujourd'hui sous le nom de *Rocks* (Rochers), et qui, par l'inégalité du terrain, la difficulté de l'accès, le désordre extrême des constructions, a ressemblé pendant plusieurs années au repaire d'une horde de sauvages plutôt qu'à l'asile d'hommes réunis en société. En général, on peut dire maintenant que la ville est passablement régulière; et comme, en l'agrandissant à l'avenir,

mes. Au lieu d'entasser dans les prisons des individus condamnés pour des délits plus ou moins graves, le gouvernement anglais les en-

on ne permettra pas aux concessionnaires de s'écarter du plan adopté, les nouveaux quartiers n'auront ni les défauts ni les inconvénients des anciens.

La ville couvre une vaste étendue de terrain, et au premier coup d'œil elle paraît beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est réellement. Ceci provient de deux causes, savoir, de l'étendue des concessions, qui ordinairement contiennent l'espace nécessaire pour un jardin; et de la petitesse des maisons, qui n'ont guère plus d'un étage. Il en résulte que Sydney ne renferme pas le tiers de la population d'une ville d'Angleterre de la même étendue. On y compte un peu plus de mille maisons, et quoiqu'elles soient en général petites et d'une chétive apparence, on en voit cependant quelques unes, ainsi que des édifices publics, qui ne dépareraient point, la métropole de l'empire britannique.

Dans plusieurs quartiers, le terrain se vend jusqu'à mille livres sterling l'acre, et la valeur en augmente chaque jour; aussi les loyers sont-ils exorbitamment chers, et on n'a pas pour cent livres sterling par an une maison commode, même sans le mobilier. On y trouve un marché bien fourni, quoiqu'il ne soit ouvert que depuis assez peu de temps. Il a été établi en 1813 par le gouverneur Macquarie, et il est bien approvisionné en grains, en végétaux, en volaille, en beurre, en œufs

voie dans cette partie reculée du globe, où ils doivent rester pendant le nombre d'années

et en fruits; il est bon de dire cependant qu'il ne se tient que trois fois la semaine, les lundi, mercredi et vendredi. C'est une grande enceinte oblongue, qui renferme des magasins destinés à recevoir les marchandises invendues à la fin du marché. Il dure depuis six heures du matin en été, et depuis sept heures en hiver, jusqu'à trois heures après midi. Ceux qui y portent leurs denrées sont tenus de payer un léger droit à un préposé, qui en rend compte tous les trois mois au trésorier de la police. En 1817, ce droit a produit cent trente livres sterling.

La ville a aussi deux écoles bien tenues, pour l'éducation des enfants des deux sexes. Dans celle des garçons, où l'on ne reçoit que des externes, l'instruction est gratuite; l'autre est destinée à offrir un asile et l'instruction nécessaire à des orphelins pauvres. Cette institution, qui remonte déjà à l'année 1800, a été fondée par le gouverneur King : on y compte environ soixante jeunes filles, à qui l'on apprend à lire, à écrire, à calculer, à coudre, et tout ce qui se rattache à l'économie domestique. Quand leur éducation est finie, on les marie à des hommes bien famés, ou on les place comme domestiques dans des maisons respectables qui les demandent. A l'époque où cette école fut établie, on affecta à son entretien une grande étendue de terrain, et un nombre considérable de chevaux et de gros bétail pris

prescrit par un jugement. A l'expiration de leur peine, ils peuvent retourner dans leur patrie,

dans les troupeaux du gouvernement. Le revenu des terres et du cheptel couvre les dépenses de l'école; et chaque orpheline qui se marie avec l'agrément du comité chargé de la direction de l'établissement, reçoit en dot de cinquante à cent acres de terre, avec un certain nombre de têtes de bétail.

Indépendamment des deux écoles établies à Sydney, et qui, d'après les derniers rapports, contenaient deux cent vingt-quatre enfants, il existe des institutions destinées à propager l'instruction dans tous les districts un peu populeux de la colonie. Les maîtres reçoivent un traitement fixe pris sur ce que l'on appelle le fonds des orphelins. On avait anciennement affecté à leur entretien les droits prélevés sur le charbon et le bois de construction, qui se perçoivent encore aujourd'hui sous le nom de *droits des orphelins;* mais, ayant été reconnus insuffisants, on y ajouta d'abord deux huitièmes et ensuite un autre huitième du revenu total de la colonie, formant ensemble environ 2500 livres sterling : il faut avouer que cette somme ne pouvait être employée d'une manière plus avantageuse.

Si l'on excepte le Derwent, il n'est peut-être pas dans l'univers entier un port plus vaste et plus sûr que le port Jackson. Il est navigable pendant sept milles environ à partir de la ville, et pendant quinze milles de son embouchure. Dans toute cette étendue, le mouillage

ou rester à Sydney-Cove; dans ce dernier cas, il leur est accordé des portions de terrain plus

est excellent et parfaitement abrité de tous les vents. On assure qu'il renferme une centaine de petites baies, et qu'il est capable de contenir tous les bâtiments du monde. On peut conclure de là que Sydney deviendra un jour une ville très importante.

Des parties élevées de la ville on jouit d'un grand nombre de perspectives très variées. Le singulier aspect et l'irrégularité de la ville elle-même; la multitude des anses et des petites îles qui se trouvent au-dessus et au-dessous; les hautes forêts, et les rochers saillants, joints aux collines, aux vallons que l'on remarque des deux côtés de la rade, offrent ensemble un coup d'œil qu'il serait difficile de rencontrer ailleurs.

Les environs et surtout les éminences contiguës à la ville, qui se prolongent du côté de la pointe méridionale, offrent des vues encore plus variées et plus pittoresques. Vers la côte, les regards embrassent la majeure partie des baies et des îles nombreuses situées entre la ville et les deux langues de terre, ainsi que la chaîne de collines arides et élevées qui bornent la rade, et qui se terminent brusquement au rivage. Plus au nord la vue s'étend sur la longue chaîne des montagnes sourcilleuses et escarpées qui se prolongent dans la direction de Coal-River, et suivent les contours de la côte jusqu'au point où elles se perdent dans l'horizon. Au sud, on aperçoit, à la distance de sept à huit milles, le

ou moins considérables, selon leurs moyens ou leur industrie, et l'on met à leur disposition

port de Botany-Bay (Baie de Botanique), ainsi nommée de la prodigieuse variété de plantes que sir Joseph Banks trouva dans les environs, à l'époque où cette baie fut découverte par le capitaine Cook. Plus au sud de ce magnifique bassin, sur les bords duquel on avait le projet, sagement abandonné depuis, de bâtir la capitale de la colonie, on découvre une autre chaîne de hautes collines qui s'étendent vers les cinq îles, et qui indiquent également dans cette direction les sinuosités de la côte. Si ensuite on porte ses regards à l'ouest, l'œil erre sur une vaste forêt dont le spectacle sombre et monotone n'est interrompu que par des défrichements faits çà et là. Les ondulations de cette immense forêt rappellent d'une manière frappante l'Océan agité par les tempêtes, excepté peut-être que les mouvements de l'une manquent de cette mobilité qui constitue la beauté et la sublimité de l'autre. En continuant de parcourir de la vue le reste du paysage, on arrive à la chaîne des Montagnes Bleues, dont la masse imposante et gigantesque sert de fond à ce superbe tableau.

L'état de la société dans la colonie est fort au-dessus de ce que l'on est naturellement porté à le croire d'après les éléments qui la composent. A Sydney, les officiers civils et militaires, avec leurs familles, forment une réunion à la fois étendue et choisie, sans parler des nombreuses et respectables familles de négociants et

d'autres condamnés qu'ils occupent à défricher des terres. Cette libéralité du gouvernement

de propriétaires qui y font leur résidence. Toutefois, cette ville n'est malheureusement point exempte des divisions qui règnent presque partout où les hommes se trouvent réunis; et ici la médisance paraît être l'amusement favori auquel se livrent les oisifs pour tuer le temps et prévenir l'ennui. Aussi voit-on la plupart des familles passer alternativement entre elles de l'amitié à la haine et de la haine à l'amitié.

La force militaire de la colonie consiste en sept compagnies du 48e régiment, et une compagnie de vétérans royaux, dont l'effectif est de sept cents hommes. Ces troupes doivent fournir la garnison des deux principaux établissements de la terre de Van-Diémen, une compagnie à l'établissement de Coal-River, et des détachements aux villes et aux postes placés en différents endroits dans le vaste territoire du Port-Jackson; en sorte qu'il ne reste qu'un petit nombre d'hommes au quartier-général. L'opinion commune est que la colonie a un besoin urgent d'une augmentation de troupes, et il règne à cet égard une grande anxiété parmi la plupart des habitants. Ils n'ont point encore oublié l'insurrection qui eut lieu à une époque où la population entière n'égalait pas le nombre actuel des déportés, quoique la force militaire fût la même qu'à présent. A la vérité, on étouffa aisément cette insurrection; mais dans l'état actuel des choses, une seconde aurait probablement un

fait naître l'émulation et produit les plus heureux résultats. Les malheureux qu'a proscrits

résultat très différent. On ne désire pas moins vivement, surtout dans la classe commerçante, de voir stationner au Port-Jackson un sloop ou un autre bâtiment de guerre d'une certaine force, soit pour protéger la colonie contre toute attaque extérieure, qui est possible et même d'une exécution facile; soit pour déjouer les tentatives hardies que les déportés ne cessent de faire, trop souvent avec succès; tentatives qui ont pour but d'enlever les bâtiments de la colonie, et qui, en ruinant les malheureux propriétaires, conduisent à une mort certaine les équipages et les ravisseurs. On a eu, pendant les dernières années, trois exemples de ces audacieux coups de main, et chaque fois les bâtiments enlevés ont été jetés sur la partie inhabitée de la côte, et ceux qui les montaient, innocents et coupables, immolés par la férocité des sauvages. Quand le gouverneur Macquarie prit le gouvernement de la colonie en 1810, la population ne s'élevait guère qu'à la moitié de ce qu'elle est présentement; et cependant un sloop de guerre était stationné dans le Port-Jackson, et le nombre des troupes était beaucoup plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui. Il est difficile de deviner pourquoi.

Les progrès que la colonie a faits dans les arts industriels surpassent ceux d'aucune autre société politique dont l'origine date d'une époque aussi récente. Elle compte déjà des fabriques importantes de grosses étof-

la terre natale oublient, dans une vie active, les vices que leur avait donnés l'oisiveté; proprié-

fes de laine, de chapeaux, de poteries, de sel, de chandelles et de savon. Elle possède aussi des tanneries et des brasseries très considérables, des serrureries, des clouteries, des ferblanteries, des corderies, ébénisteries, en un mot des manufactures de tous les articles nécessaires à une colonie encore dans l'enfance, et où les objets d'utilité sont plus recherchés que ceux de pur agrément. La plupart des fabricants font valoir de grands capitaux dans ces diverses entreprises. Il serait impossible d'en déterminer au juste le montant; mais on peut l'évaluer en toute sûreté à plus d'un million de francs.

Les colons entretiennent un commerce très actif avec l'Angleterre, les Indes orientales et la Chine; mais ils n'ont aucun article à donner en échange des marchandises qu'ils tirent de ces différents pays. L'argent affecté par le gouvernement à l'entretien des criminels, et au traitement des autorités civiles et militaires de la colonie, est presque le seul numéraire qu'ils aient pour se procurer les denrées et les marchandises étrangères d'une nécessité indispensable. Toutefois, ils auront dans peu, dans la laine de leurs troupeaux, une ressource assurée contre leurs besoins à venir, et qui les affranchira de la dépendance où ils se trouvent à l'égard du gouvernement. La laine de leurs brebis réunit les différentes qualités qui distinguent celles de Saxe et d'Espagne. Les propriétaires de troupeaux savent enfin appré-

taires, ils sentent le bienfait des lois et la nécessité de s'y soumettre ; pères de famille, ils

cier les avantages immenses qui résulteront pour eux de leur amélioration. Aussi y donnent-ils tous leurs soins; et si le gouvernement seconde leurs efforts, il n'y a nul doute que la mère-patrie ne soit un jour amplement dédommagée des sacrifices qu'elle aura faits pour l'entretien de la colonie, par l'importation de ce précieux article. L'exportation en est encore peu considérable, puisqu'elle monte à peine à 250,000 francs par an. Mais si l'on considère qu'en 1818 il y avait deux cent un mille deux cent quarante moutons dans la colonie et dans les établissements voisins de la terre de Van-Diémen, et que la majeure partie des propriétaires s'occupent activement à croiser leurs troupeaux avec les meilleurs béliers mérinos, il sera facile de calculer l'immense quantité de belle laine qu'elle pourra exporter sous peu d'années.

Le revenu des colons établis dans les différentes parties de la Nouvelle-Hollande s'élève à environ 3,925,000 francs. Les impôts perçus par le gouvernement local sont versés dans deux caisses distinctes, l'une dite des orphelins, et l'autre de la police. La première absorbe le huitième du revenu colonial, qui est spécialement consacré à répandre l'instruction parmi la jeunesse; l'autre comprend les sept huitièmes restants, destinés à faire face aux besoins du gouvernement, à la réparation des routes et des ponts, à la construction des

éprouvent le besoin d'aimer et de se faire aimer, et se livrent avec plaisir au travail qui assure des ressources et une existence à leurs familles.

Malgré le bon accueil que les naturels de

édifices publics, au maintien de la police et des tribunaux, et au paiement des employés subalternes du gouvernement, qui ne se trouvent pas compris sur les états soumis au parlement, et pour lesquels il n'est fait aucune allocation de fonds. Les impôts montèrent en 1817 à 534,490 francs, c'est-à-dire à un sixième environ du revenu général de la colonie.

Le climat de la colonie, particulièrement dans les districts de l'intérieur, est très sain, quoique, pendant l'été, les chaleurs soient quelquefois excessives, et que le thermomètre s'élève, à l'ombre, à 90 et même à 100° de Fahrenheit (25° 45′ à 32° de Réaumur); elles ne durent que quatre mois de l'année, et sont, particulièrement sur la côte, tempérées par les brises de mer.

Les principaux établissements sont Sydney, dont nous avons déjà parlé, qui est la capitale; Paramatha, qui est situé à l'entrée du Port-Jackson; Windsor, au confluent de la South-Creek, dans l'Hawkesbury; et Liverpool, à sept lieues de Sydney. Un autre, que l'on vient de former sur les bords de la Coal-River, et où l'on a bâti la ville de New-Castle, est exclusivement réservé pour la réexportation des criminels réfractaires, dont le nombre est de quatre à cinq cents. (*Extrait de l'ouvrage de M. Wentworth et du Voyage de M. Oxley.*)

l'île reçoivent à Sydney-Cove, ils fréquentent peu cet établissement. Ils ont les cheveux crépus, le visage long, les yeux grands, la prunelle petite, le globe de l'œil très clair, les sourcils épais, les cils très longs, les cils supérieurs dirigés en haut et les inférieurs en bas, d'une manière tranchante ; les pommettes des joues élevées et saillantes, ce qui creuse le bas de la joue ; leur nez est court et plat ; ils y passent un os de kanguroo, de la grosseur d'un tuyau de plume et d'une longueur de dix à douze pouces ; leur bouche est une fois plus grande que celle des Européens et s'avance à la rencontre des oreilles ; celles-ci sont ornées de lanières étroites de cuir ; leurs lèvres, épaisses et toujours entr'ouvertes, laissent apercevoir de belles dents ; leur menton est pointu et couvert de barbe ; la peau du visage et du reste du corps est d'un beau noir.

Leur taille varie de quatre pieds et demi à cinq pieds deux ou trois pouces ; le tronc du corps est court, ce qui donne à leurs bras et à leurs cuisses une longueur démesurée ; ils ont les mains sèches, les doigts maigres et longs, les cuisses décharnées ; leurs jambes, cambrées et sans mollet, sont comme fichées au milieu

du pied, qui est plat et alongé; le talon forme une saillie d'au moins un pouce et demi, en arrière du bas de la jambe.

Les facultés morales de ces individus sont en parfaite harmonie avec la faiblesse de leur organisation physique; rien ne peut corriger leur indolence naturelle. La pêche est leur principale ressource; ils dédaignent des ustensiles plus commodes que ceux dont ils se servent. Ils voient défricher les terres, ils sont témoins des travaux des nouveaux colons, on leur offre des graines et des instruments aratoires; ni l'exemple ni l'espoir d'un sort plus heureux ne les séduisent. Ils ne peuvent vaincre leur répugnance pour les vêtements qui les défendraient contre les injures de l'air : plus d'une fois on les a habillés; ils paraissaient d'abord glorieux de leur métamorphose, mais, à peine rentrés dans les bois, ils quittaient leurs vêtements et les suspendaient aux branches. La cuisine européenne a des attraits pour eux; ils se prêtent volontiers à goûter des mets qu'on leur présente; au bout de quelques jours ils abandonnent les maisons où leur gourmandise trouvait si bien son compte, et retournent à leurs cabanes.

Les naturels arrivent à Sydney-Cove armés de leur arc et de leur carquois, et portant à la main une lance longue et mince, d'un bois très dur, à l'extrémité de laquelle ils placent un os pointu ou une pierre. De tels moyens d'attaque sont, comme on voit, peu redoutables, surtout en leurs mains : ils ne manquent pas cependant d'une certaine adresse : avec leurs flèches, ils atteignent la proie qui se présente, soit sur la terre, soit dans les airs : c'est même avec cette arme qu'ils frappent le poisson. En général, ils sont d'un caractère doux et paisible (1).

Leurs habitations sont situées sur le bord des rivières ou des marais; souvent un tronc d'arbre

(1) Une seule passion est assez puissante pour les émouvoir; c'est celle de la jalousie : leurs querelles n'ont guère d'autre cause, et, dans ce cas, ils s'attaquent avec acharnement; jamais ils ne fuient. Ils n'ont ni chef ni gouvernement quelconque. Le mariage n'est accompagné chez eux d'aucune cérémonie : un jeune homme voit une femme qui lui plaît; il l'invite à l'accompagner chez lui; si elle refuse, il insiste, il la menace même d'en venir aux coups, et, comme il est toujours le plus fort, il l'enlève et l'emporte dans sa cabane: ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces femmes deviennent par la suite des épouses fidèles et de tendres mères.

leur suffit; plus ordinairement ils construisent une cabane avec des branches enfoncées dans la terre, liées ensemble à la partie supérieure: elles sont si étroites et si basses que ce n'est qu'avec peine qu'ils s'y tiennent assis. On ne leur connaît ni plats, ni vases quelconques, ni aucun ustensile propre à transporter un fardeau.

Pendant le temps de mon séjour au Port-Jackson, j'eus des nouvelles de mon bâtiment; j'en eus aussi des pelleteries que j'avais laissées sur l'île d'Amsterdam : l'un et l'autre de ces faits se rattachant aux voyages qui me restent à décrire, je suis obligé, bien malgré moi, de leur donner place ici.

Le capitaine Barba, commandant le brick *l'Arthur*, était arrivé de Macao au Port-Jackson presque en même temps que nous. Il m'apprit que *l'Émilie*, en quittant la côte nord-ouest de l'Amérique, avait fait voile pour la Chine; que dans cette traversée le capitaine Owen était mort, et que M. Trotter, l'un des officiers, l'avait remplacé; que *l'Émilie* était heureusement arrivée à Macao, où se trouvait *le Lion*, vaisseau de guerre anglais; qu'une visite avait été ordonnée par le commandant anglais du *Lion*,

et que par suite *l'Émilie* avait été capturée.

On n'a pas oublié que sur l'île d'Amsterdam j'avais reçu la visite de lord Macartney, nommé par son gouvernement ambassadeur à la Chine, et celle des officiers de son état-major. J'ai dit que dans l'abandon où je me trouvais, indigné des procédés du capitaine Owen envers moi, j'avais, avec la franchise d'un marin, exposé mes griefs, épanché mes chagrins : tranchons le mot, j'avais peut-être imprudemment expliqué la nature de l'armement de *l'Émilie* (1). Mes paroles n'avaient point été perdues ; elles fructifièrent contre mes commettants et contre moi.

Je ne reviendrai pas sur les prétendus secours que me prodigua la philanthropie anglaise, ni sur le pillage de mes pelleteries, dont, suivant la relation du secrétaire de l'ambassade, j'aurais été indemnisé : je m'arrête au fait nouveau de la capture de *l'Émilie*.

Au moment où je vis lord Macartney, j'igno-

(1) Il a été dit au commencement du chapitre douzième que, dans la crainte d'hostilités prochaines entre la France et l'Angleterre, *l'Émilie* avait appareillé de l'Ile-de-France sous pavillon et avec capitaine américains. Ce bâtiment était en effet sous mes ordres, et appartenait à des armateurs français.

rais que la guerre eût été définitivement déclarée entre la France et l'Angleterre : cet événement eût-il été à ma connaissance, je ne pouvais imaginer que, malheureux ainsi que je l'étais, on osât aggraver mon infortune, en recueillant les paroles de mon désespoir.

Pendant l'entrevue, le capitaine du *Lion* était présent ; il m'écoutait avec attention, et déjà, dans son âme, sans doute il méditait la brillante conquête d'un bâtiment de cent cinquante tonneaux. Il arrive à Macao ; sa première pensée est de s'informer si *l'Émilie* est en rade ; aussitôt qu'il a reçu l'assurance que sa proie est sous sa main, il envoie sa propre chaloupe pour s'en saisir.

Ce même Anglais m'avait prodigué des marques de bienveillance; il s'était apitoyé sur mon sort ; il m'avait plaint d'être réduit à attendre le retour incertain de *l'Émilie* pour sortir de ma prison ; et lorsque par ses soins le bâtiment qui doit rendre des malheureux à la patrie, à leurs intérêts, ne doit plus reparaître ; lorsque cinq exilés, jouets d'une infâme trahison, sont condamnés à périr de misère sur un rocher aride ; lorsqu'on croit que leur mort aura jeté un voile sur la lâcheté dont on s'est rendu cou-

pable ; lorsqu'on reste bien convaincu que leur existence ne laissera plus ni trace ni souvenir, le secrétaire de l'ambassade est chargé de prendre la plume et de célébrer, à la face de l'Europe, les bienfaits de la philanthropie anglaise.

« Comme le vaisseau approchait de l'île » d'Amsterdam, est-il dit dans la relation de » l'ambassade à la Chine, deux figures humaines » furent aperçues à terre. Elles firent immédiatement des signaux, en remuant un mouchoir » attaché à une perche qu'une des deux tenait à » la main. Ces deux individus couraient au pied » de la montagne, sur le bord de la mer, comme » pour suivre la vitesse du vaisseau, à mesure » qu'il avançait. On conjectura qu'ils pouvaient » être les survivants de quelques naufragés sur » cette côte déserte ; ce qui excita en leur faveur » un intérêt suffisant pour nous déterminer à » nous y arrêter, quand bien même notre propre » intention n'eût pas été de visiter cet endroit : » on regarda même comme extrêmement heu- » reux pour *le Lion* qu'il fût destiné à procurer la » délivrance de deux êtres infortunés, dont la » désolation et la misère devaient être extrêmes » sur ce rocher. Un canot fut promptement ex- » pédié vers eux, ainsi que pour sonder l'endroit

» le plus convenable à l'ancrage. La suite de cet » ouvrage démontrera cependant que *le Lion* » *aura probablement été la cause de leur déten-* » *tion prolongée dans cette île.* »

Peut-être ai-je tort de faire retomber sur un seul homme l'odieux d'une telle conduite; le caractère officiel de la relation prouve qu'il y a eu solidarité de perfidie entre tous les Anglais, comme aussi probablement il y aura eu partage d'un butin aussi noblement conquis (1).

Au moment même où le capitaine Barba m'annonçait la capture de *l'Émilie*, un autre événement se passait, non moins important pour moi : le vaisseau américain à trois mâts

(1) Le 7 décembre 1796, à mon retour d'un voyage à la côte nord-ouest d'Amérique, je rencontrai devant O-Vhy-Gée, l'une des îles Sandwich, le capitaine Trotter, qui, après la mort du capitaine Owen, avait pris le commandement de *l'Émilie* et qui alors commandait le brick américain *la Susanne.* Il me raconta qu'arrivé à Macao, le bâtiment avait été saisi par les ordres d'Érasme Gower, commandant le vaisseau royal *le Lion*, sur lequel lord Macartney s'était rendu à la Chine, sous prétexte qu'il appartenait à des armateurs français; que cependant, par grâce spéciale, on avait laissé aux gens de l'équipage la liberté de se rendre où bon leur semblerait.

l'Otter de Boston, capitaine Ebenezer Dorr, venait d'entrer en rade; il avait relâché, peu de jours après mon départ, à l'île d'Amsterdam, et, n'y trouvant personne, il avait chargé sur son bord mes pelleteries et mes effets. Le besoin d'eau, de bois et d'autres articles l'avait obligé de prendre mouillage au Port-Jackson.

Accompagné de M. Hadley, je me rendis auprès de M. Dorr. Les démêlés que j'eus avec cet officier, et que j'aurai par la suite, n'étant que d'un intérêt secondaire, j'arrive immédiatement au résultat de notre première convention. Après avoir long-temps éludé le point principal, M. Dorr me dit qu'il s'estimait heureux de ce que la Providence l'avait envoyé à point nommé pour mettre mes pelleteries en sûreté, et qu'en attendant que je pusse en réaliser la valeur, il m'offrait une place de premier officier à son bord, pour le temps de son voyage à la côte nord-ouest de l'Amérique, en Chine, et de son retour à Boston. J'acceptai sa proposition.

Avant de quitter Port-Jackson, je me dois à moi-même de déclarer que je ne confonds pas tous les Anglais avec ceux dont je crois avoir à me plaindre, et que j'ai signalés plus haut: il

en est qui ne font pas parade de leur philanthropie, et qui font le bien sans ostentation: dans ce nombre je place le capitaine Hadley, qui, après m'avoir recueilli à l'île d'Amsterdam, me continua une bienveillance dont le souvenir vivra toujours dans mon cœur. A Sydney-Cove les officiers et les employés, qui furent instruits de mes malheurs, me témoignèrent le plus vif intérêt.

CHAPITRE XVI.

Ile inconnue. — Iles des Amis. — Mongo-Lahy. — Anna-mouka. — Échanges avec les naturels. — Signalement de nombreux écueils. — Ea-oo-Wee. — Tonga-Taboo. — Découverte de trois îles; frayeur des habitants. — Quelques idées sur la formation des îles de l'Amérique du sud, et sur la manière dont elles se sont peuplées.

Le 18 février 1796, en conséquence de mes arrangements avec M. Dorr, je quittai Port-Jackson sur le *l'Otter,* dont il était capitaine. Le vaisseau prit sa route à l'est; notre intention était de passer au nord de la Nouvelle-Zélande. Le 19 au jour, à 34° 56′ de latitude méridionale, et 153° 6′ de longitude orientale de Greenwich, 107 milles de distance de Port-Jackson, route directe, est 30° sud, nous signalâmes la présence d'un banc de sable ou de corail, d'environ trois cents pieds de circonférence, qui paraissait avoir quinze à vingt brasses.

Le 2 mars, après un temps et des vents va-

riables, la mer devint tout-à-coup unie comme une glace, et d'une couleur blanchâtre ; elle se couvrit de ces matières phosphoriques connues par les naturalistes sous le nom de *méduses*, et par les marins sous celui de *bonnets flamands :* quoique le temps fût très sombre, il en résultait autour du vaisseau une clarté si vive que l'on pouvait lire les caractères les plus fins. Je présumai que nous étions passés très près et sous le vent d'une île inconnue; deux circonstances me confirmèrent dans cette idée : nous avions aperçu un nombre prodigieux d'oiseaux, tels que paille-en-queues, goëlettes, etc., qui, au coucher du soleil, s'étaient retirés vers l'est nord-est, qui nous restait alors par les bossoirs de bâbord. Le lendemain, à trois heures du matin, les flots redevinrent très élevés, comme ils l'avaient été jusqu'au 1er mars. A neuf heures du matin, l'observation me donna 178° 56′ 6″ de longitude orientale de Greenwich, laquelle, réduite à trois heures du matin, époque à laquelle nous dûmes dépasser cette île, la place par 178° 29′ de longitude, et 29° 50′ de latitude sud.

Le 3, à neuf heures du soir, étant entrés dans la région des vents de sud-est, nous diri-

geâmes notre route entre le nord et l'est. Le 5, à dix heures du matin, notre longitude se trouva être de 184° 21′ 15″, et notre latitude de 25° 54′. A ce moment, l'île Vasquez, dont nous n'eûmes pas connaissance, devait nous rester dans le nord-ouest, à environ quinze lieues de distance. Le 6, à dix heures 18′ 10″ du matin, par distance du soleil à la lune, la longitude était de 186° 6′ 30″ sud, et notre latitude de 24° 11′ sud.

Le 7, à deux heures du matin, nous passâmes le tropique du capricorne. Le vent du nord soufflait légèrement; l'air se trouva comme embaumé d'un parfum délicieux que nous envoyaient des fleurs odorantes. Quelques îles nous restaient à peu de distance dans cette direction, mais nous ne pûmes les signaler; notre latitude était alors de 23° 27′ sud, et la longitude orientale de 186° 18′. Or ce ne pouvait être l'une de celles du groupe des Amis; Eaoo ou Middelbourg, la plus méridionale de toutes, nous restait en cet instant à quarante lieues au nord-ouest. Je supposai donc que nous devions avoir à proximité l'île Sola, qui se trouve au sud de la précédente, et dont la longitude en ce cas serait de 2° 30′ portée trop à l'ouest

dans les cartes. Dans cette même journée nous vìmes quantité d'oiseaux de terre et de paille-en-queues rouges, ainsi que diverses plantes marines flottant sur les eaux, et jusqu'au 11 les mêmes objets frappèrent nos yeux. Nous gouvernions alors au nord nord-ouest, notre latitude étant à midi de 20° 53′, et la longitude de 186° 3′, à seize lieues dans le sud-est de Roterdam (Annamouka), d'après la situation de cette île fixée par le capitaine Cook. Une petite île basse et boisée parut devant nous à cinq lieues de distance; nous n'y aperçûmes pas d'habitants.

Le lendemain, à onze heures, prolongeant notre bordée à l'ouest nord-ouest, nous fûmes en vue de vingt-deux îles et de trois dangereux récifs, l'un à l'ouest sud-ouest, l'autre au nord, et le troisième au sud-est; ces derniers se prolongent en apparence à trois ou quatre milles de la terre. A midi j'observai 20° 22′ de latitude, et 185° 30′ de longitude; alors Roterdam paraissait dans le nord-ouest à trois lieues de distance, et entre elle et nous une petite île, environnée de brisants, dont nous vîmes sortir un grand nombre de pirogues se dirigeant vers nous. Lorsque les Indiens nous eurent abordés, ils nous firent

entendre que cette île s'appelait Mongo-Lahi. A midi, ne pouvant la doubler au vent, nous courûmes une bordée à l'est pour nous élever, et à deux heures nous reprîmes celle de l'ouest.

Une nouvelle pirogue venant de l'île arriva sur nous; elle portait cinq insulaires qui montèrent à notre bord. L'un d'eux, qui nous dit être le chef, nous présenta quelques poissons cuits, suivant leur usage, dans des feuilles de coco; nous l'accueillîmes avec tous les signes de bonne amitié, et nous lui dîmes que notre intention était d'aller à Annamouka (1). Cette

(1) Annamouka fait partie des *îles des Amis*, appelées *Tonga* par les habitants; ce groupe d'îles de l'océan pacifique méridional est au nombre d'environ cent cinquante; elles sont situées près du tropique du capricorne, entre les 13° 40′ et 25° 30′ de latitude sud, et les 172° et 178° de longitude ouest. Découvertes en 1643 par le capitaine hollandais Tasman, elles furent visitées en 1773 par le capitaine Cook, qui leur donna le nom d'*îles des Amis* à cause de l'union qui régnait alors entre les habitants, et de leur affabilité envers les étrangers. Les principales d'entre ces îles sont, Vavaou, où n'a pas abordé ce célèbre navigateur; Tonga, Eoua, Annamouka, Hapai, Lefouga, Mayorga, Neoutaboutabou, Kouiahe, Toufoa, etc...; elles ont beaucoup de

annonce lui fit plaisir ; il frappa des mains, rit aux éclats, et nous pressa contre son sein. Il renvoya sa pirogue, et sous sa direction nous passâmes au nord d'Annamouka avec une jolie brise de nord-est. Sur les trois heures, nous fûmes joints par un nombre considérable de pirogues, simples et doubles, portant des fruits en abondance. Après avoir doublé la pointe nord de l'île, nous mîmes vent dessus, vent dedans, laissant dériver le vaisseau le long de la côte ouest, à environ deux milles de distance, ayant soin de sonder à chaque instant, pour laisser tomber l'ancre sur le premier fond propre au

ressemblance avec celles du grand océan. Le sol cultivable dans la plupart est à quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la mer ; il y en a environ trente qui sont habitées et cultivées avec beaucoup de soin : le climat y est en général agréable ; malheureusement on y éprouve d'assez fréquents tremblements de terre. La religion des habitants est un mélange de différentes doctrines du paganisme ; les nobles paraissent croire à l'immortalité de l'âme ; la polygamie est dans leurs mœurs. Le capitaine Cook a peut-être exagéré le bien qu'il y avait à dire de ces insulaires ; toutefois il faut convenir qu'ils ont un peu de bonne foi entre eux, et très peu à l'égard des étrangers. (*Dictionnaire géograph.*)

mouillage ; nous ne trouvâmes partout que des plateaux de corail qui le rendaient inégal de quinze à neuf et six brasses. Nous fûmes obligés, à l'approche de la nuit, de mouiller par dix brasses sur un fond de corail, dans le sud-ouest de l'île.

Pendant tout le temps que nous employâmes à chercher un mouillage, nos échanges avec les naturels furent très actifs. A huit heures du soir, le pont était couvert de bananes de cinq à six espèces, de melons d'eau dont les moindres pesaient douze livres; d'ignames, patates, oranges, chaddecks, ananas, cocos, fruits à pain, cannes à sucre, etc. La nuit étant arrivée, nous tirâmes un coup de canon : les insulaires comprirent parfaitement ce signal; ils descendirent dans leurs pirogues, et regagnèrent la terre.

Ces insulaires étaient au nombre de plus de mille; grands et vigoureux, renommés par leur adresse et leur penchant à dérober ce qui leur convient, ils pouvaient faire quelque tentative contre nous : par mesure de précaution, on fit monter sur le pont les sabres et les fusils, et nos dix canons furent chargés à mitraille et placés en batterie; cela fait, le lendemain, au

lever du soleil, on tira un nouveau coup de canon.

A ce signal, la mer fut en un instant couverte de pirogues, et le tableau le plus pittoresque s'offrit à nos yeux. C'était à qui devancerait les autres; cent pirogues entourèrent le vaisseau. Les échanges recommencèrent, contre des ciseaux et des couteaux. Nous avions aperçu des cochons; mais les insulaires se montrèrent difficiles pour cet objet : ils demandèrent des haches, et nous n'en avions pas. Ils nous vendirent aussi des étoffes très bien tissues avec des écorces d'arbres, et teintes en diverses couleurs, des lignes de pêche et des cordages, des hameçons de nacre, des massues, des lances, des arcs, des flèches, le tout travaillé avec beaucoup d'art.

Sur les huit heures, nous aperçûmes plusieurs doubles pirogues arrivant de la partie nord-ouest de l'île; elles portaient de quatre-vingts à cent personnes. L'une d'elles vint se placer derrière nous, et l'un des insulaires tenant à la main le bout d'une hansière de quatre à cinq pouces de grosseur, faite de fibres de cocotier, se jeta à la mer, et avec une dextérité surprenante l'attacha aux chaînes de notre gou-

vernail. Je lui criai de larguer son amarre; mais il fallut qu'un chef le lui ordonnât. Les échanges continuèrent toute la journée.

Dans les divers mouillages que nous fûmes obligés de prendre, nous perdîmes une ancre; une autre fut faussée. Nous dirigeâmes la marche au nord-est; après avoir parcouru trois lieues, nous aperçûmes autour de nous une quantité considérable de petites îles, hérissées de brisants. Nous revînmes sur nos pas, entre Annamouka et la première île que nous avions aperçue en quittant ce mouillage. Pendant la nuit, nous changeâmes de bord de deux heures en deux heures; les insulaires d'Annamouka, prévoyant l'embarras où nous pouvions être au milieu des brisants, allumèrent un grand feu sur le rivage pour nous servir de point de remarque. Nous n'eûmes en général qu'à nous louer d'eux.

Le 14, au jour, nous reprîmes la direction de la veille, espérant trouver un passage au nord de cet archipel. A sept heures, nous passâmes entre la petite île que la veille au soir j'avais surnommée Porte-du-Labyrinthe, dans la persuasion qu'après l'avoir doublée nous retrouverions la pleine mer et un banc de récifs

qui n'en était éloigné que d'un demi-mille, à l'est. A midi, je découvris, à mon grand étonnement, vingt-six îles, disséminées sur tous les points de l'horizon. Cette nouvelle portion de l'archipel était bornée, du sud-ouest au sud-est, par le nord, d'une chaîne de récifs, sur lesquels la mer brisait avec beaucoup de force; l'enceinte qu'ils formaient sur les trois quarts de l'horizon était parsemée d'écueils, les uns à quelques pieds sous l'eau et les autres au-dessus. Nous ne renonçâmes point encore à l'espérance de trouver un passage, et nous continuâmes de gouverner au nord-est entre ces brisants. Nos efforts furent infructueux, et nous revirâmes au sud.

A midi, nous fûmes accostés par plusieurs pirogues, dont une double montée par quatre-vingts à cent individus des deux sexes et chargée de fruits de toute espèce. Le chef nous donna un cochon de deux cent cinquante livres, contre des couteaux et des ciseaux à gaîne, ce dont il parut très satisfait. Un de nos hommes déserta dans une autre pirogue : il céda probablement aux offres d'hospitalité qui lui furent faites, et peut-être aussi aux attraits des femmes, dont aucune ne se montrait cruelle.

A six heures du soir, nous nous trouvâmes entre Mongo-Lahy et une autre île qui est à son sud. Nous relevions cette dernière au sud sud-est, et la pointe d'un banc de récif se prolongeant à l'est. Le récif sud-ouest de Mongo-Lahy nous restait au nord-ouest, et Mongo-Lahy au nord : distance entre les deux îles et les récifs, à peu près trois lieues et demie. Le 15, après une nuit très orageuse, le jour nous montra, par notre travers, à une très petite distance sous le vent, le récif sud-ouest de Mongo-Lahy, que nous avions relevé le soir précédent au nord nord-ouest : nous fûmes assez heureux pour le dépasser, grâce à l'énergie et aux bonnes manœuvres de l'équipage ; il était temps, car une tempête violente nous accueillit peu d'instants après. A huit heures, étant revenus de l'ouest au sud, nous prolongeâmes un récif fort étendu qui nous restait à l'ouest.

A deux heures, une île plate, et d'une moyenne grandeur, se montra vers le sud, ainsi qu'une autre plus considérable, au sud-ouest; cette dernière était Tonga-Taboo, ou Amsterdam. Une très longue chaîne de récifs paraissait s'étendre à son nord nord-ouest. A quatre heures et demie, Ea-oo-Wee, ou Middelbourg,

parut au sud un quart sud-est. Cette dernière est plus élevée que les autres, mais moins étendue que Tonga-Taboo. Le 16 nous relevâmes Ea-oo-Wee au sud, et Tonga-Taboo à l'ouest un quart sud-ouest. Plusieurs pirogues partirent de cette île, et se dirigèrent vers le vaisseau ; elles nous vendirent divers objets, et notamment des perles fines. A midi nous mîmes en panne pour attendre quelques autres pirogues qui venaient de Tonga-Taboo : un des chefs nous fit les plus vives instances pour nous déterminer à mouiller ; mais, pressés de nous éloigner des bancs et des écueils dont cette mer est semée, nous le refusâmes, quoique à regret. Il voulut, avant notre départ, nous offrir six gros cochons bien gras ; pour ne pas rester en compte de générosité, on lui donna deux haches, des couteaux, des ciseaux, une vrille, des clous, et autres menus articles : cette munificence le satisfit entièrement.

En partant de Port-Jackson, M. Dorr avait caché à son bord quelques condamnés à la déportation (1); cinq d'entre eux nous quittèrent

(1) Parmi ces déportés il en est un dont le souvenir me sera toujours cher. M. Muirr, dont je parlerai plus

furtivement pour aller s'établir à Ea-oo-Wee.

Le climat de cet archipel est un des plus beaux de la terre. Comme je l'ai déjà dit, pendant notre séjour, le pont du navire fut couvert de fruits de toute espèce, remarquables par leur forme et par leur qualité. La terre paraît au loin chargée d'une foule d'arbres. Les rameaux touffus de ces arbres s'élèvent majestueusement au-dessus des humbles cocotiers qui bordent la côte, et qui semblent placés là pour protéger les autres contre les vents impétueux de l'Océan. Dans l'île d'Ea-oo-Wee, on découvre de vastes plaines, coupées par des haies, et très bien cultivées; cette île est la plus considérable des trois. Les îles

d'une fois dans la suite de ce voyage, avait été condamné en Angleterre, avec Palmer et quelques autres, comme ayant voulu renverser la forme actuelle de son gouvernement. Partisan enthousiaste de la révolution française, il avait eu le projet de substituer à la forme aristocratique du parlement anglais un autre ordre de choses fondé sur la liberté et sur une entière égalité. M. Muirr était un homme d'un grand talent; son désintéressement et sa loyauté lui ont valu mon estime et celle des personnes qui l'ont connu dans son adversité.
(*Note de l'auteur.*)

d'Annamouka et de Tonga-Taboo sont très basses; les cocotiers, qui les enveloppent jusqu'aux bords de la mer, bornent la vue; peut-être dans l'intérieur offrent-elles les mêmes avantages qu'Ea-oo-Wee.

Les insulaires ont beaucoup de fraîcheur et d'embonpoint, ce qui prouve en faveur de leur tempérance. Tout annonce en eux un grand fonds de douceur; dans les petites querelles qu'ils avaient entre eux, quelquefois même avec nous, le sourire ne semblait pas quitter leurs lèvres. Les femmes, celles du moins que nous avons vues, et qui peut-être étaient d'une classe peu relevée, ne connaissaient pas le frein de la pudeur; elles se livraient au premier venu.

Ceux des Indiens qui montèrent à bord examinaient avec attention tous les objets qui frappaient leurs regards; ils ne savaient comment témoigner leur surprise et leur admiration. On leur a reproché leur penchant au vol; je dois dire, à leur honneur, que nous avons exercé, dans nos relations avec eux, une extrême surveillance, et que nous ne les avons jamais surpris à commettre le plus léger larcin.

Leurs armes, leurs pirogues, sont travaillées avec beaucoup d'art, et unissent au poli le plus parfait une grande solidité ; nous étions d'autant plus étonnés de leur industrie, qu'ils n'ont que des outils imparfaits. Leurs armes consistent en arcs et en flèches dont la pointe est durcie au feu, ou bien garnie de fragments de pierres aiguisées ou d'arêtes de poissons. Leurs massues et leurs lances sont bien sculptées, et d'un effet agréable à l'œil.

J'avais remarqué que plusieurs avaient une phalange ou deux retranchées au petit doigt ; ils me firent comprendre qu'à l'occasion de la mort d'un parent ou d'un chef, ils tiennent à honneur de témoigner leurs regrets en se coupant le petit doigt.

Leurs habitations sont formées de pieux de bois ; elles sont fermées et couvertes avec des feuilles de palmier.

Dans les trois îles d'Annamouka, de Tonga-Taboo et d'Ea-oo-Wee, la population doit être considérable. Si je puis fonder mon opinion sur le nombre des pirogues qui nous environnèrent sans cesse, et d'après la foule des habitants que nous voyions au loin sur le rivage, je crois pouvoir l'évaluer à 25,000 individus, à moins

qu'une partie de ceux que nous avions aperçus n'appartînt aux îles voisines.

Les navigateurs qui seront poussés sur ces parages par le besoin ou la curiosité feront sagement de donner la préférence à l'île d'Ea-oo-Wee; ils y trouveront, en échange de quelques articles de fer, des provisions en abondance. La côte est saine partout : en cas de mauvais temps, on peut, en courant au sud, à l'est ou à l'ouest, lutter avec avantage contre les éléments, sans avoir à redouter les écueils dont les autres îles sont environnées ; j'en parle avec connaissance de cause, puisque, assez inconsidérément peut-être, nous avons traversé cet archipel en tout sens.

Le 16 au soir, nous nous éloignâmes des îles des Amis. Le 22, à midi, l'île Sauvage (1) fut relevée au nord nord-ouest, six à sept lieues de distance. La latitude était alors de 19° 24′, et la longitude de 190° 45′, ce qui correspondait exactement à notre position, comparée à la

(1) Découverte par Cook en 1774, et ainsi nommée par lui à cause de la conduite inhospitalière des habitants. Elle a treize lieues de circonférence; elle n'a point encore été explorée.

place qui lui a été assignée sur la carte de Cook. Elle me parut étendue, plate et boisée. Nous ne vîmes aucune pirogue. Le 29, à neuf heures, les observations me donnèrent 192° 49′ 50″ de longitude et 14° 46′ de latitude, ce qui nous plaçait à environ quarante-cinq lieues à l'est de l'île Opoun, l'une de l'archipel des Navigateurs. Le 30, à huit heures, notre longitude était de 193° 23′ 50″, et la latitude de 13° 40′ : ce qui nous plaçait à cinquante lieues environ au nord-est de la plus orientale des îles des Navigateurs, découvertes par M. de Bougainville. Dans la matinée du 31, nous vîmes plusieurs oiseaux; l'un, entre autres, se dirigeant vers l'ouest et dont le vol, la couleur et la grosseur avaient de la ressemblance avec le canard sauvage.

Le 3 avril, à trois heures de l'après-midi, gouvernant au nord nord-ouest avec des vents de nord-est, nous eûmes connaissance, dans le nord-ouest un quart nord, par nos bossoirs de bâbord, à environ cinq lieues de distance, d'une petite île, et peu après, en approchant, de deux autres de la même grandeur ou environ. Sur les sept heures, n'étant qu'à deux milles de la première, on distinguait beaucoup de cocotiers.

Le 4, au jour, nous ralliâmes la terre, et à huit heures, à une lieue de distance, nous aperçûmes deux hommes qui nous suivaient en marchant, à mesure que nous côtoyions la plage ; d'autres parurent sur des monticules et sous des arbres, agitant des nattes et d'autres morceaux d'étoffe. Regardant ce signal comme une invitation d'aller à terre, nous arrivâmes sous le vent de l'île, la relevant à l'est 5° sud. Une baie spacieuse s'offrit à nous, formée par des plateaux de corail qui s'étendent en forme circulaire de l'une à l'autre île. Quoique le temps fût beau, aucune pirogue ne se mit à la mer ; je pris un canot avec quatre hommes, et je m'embarquai, accompagné de M. Muirr, l'un de nos passagers de Port-Jackson.

Je gouvernai vers un village que nous avions entrevu à travers les arbres ; à mesure que nous approchions de l'île, les insulaires parurent se diriger vers le lieu où il était probable que nous allions débarquer. Nous fûmes subitement arrêtés par un banc de corail sur lequel il n'y avait au plus qu'un pied et demi d'eau, et moins en certains endroits. Je levai rames, et, par signes, j'engageai les naturels à s'avancer vers nous : ils restèrent long-temps indécis ;

enfin six d'entre eux se détachèrent, armés de lances et de massues; mais, à une certaine distance, cinq s'arrêtèrent; le sixième, tenant d'une main une massue et de l'autre une branche de cocotier, s'approcha jusqu'au bord du plateau. Là, il me fit une harangue à laquelle je ne compris rien, et qu'il termina en nous jetant sa branche de cocotier. Supposant que la branche de cocotier était une marque de bienveillance, je rapprochai le canot, et, toujours accompagné de M. Muirr, je descendis sur le banc de corail. Tandis que mes matelots se tenaient prêts à faire feu au moindre accident, je me dirigeai vers les Indiens, leur présentant d'une main la branche dont ils nous avaient fait don, et leur tendant l'autre main en signe de bonne amitié; ils ne me comprirent pas, ou du moins ils ne répondirent rien à mes gestes. Je leur montrai des bananes, des patates et des oranges, tâchant de leur expliquer que je désirais en obtenir d'eux, et qu'en échange je leur donnerais des couteaux et des morceaux de fer; ils les regardèrent, et me firent signe qu'ils n'en voulaient pas. Avec le couteau je partageai la branche de cocotier et leur en présentai les morceaux : cette opération

excita leur surprise; ils s'approchèrent davantage, et consentirent à recevoir le couteau et quelques morceaux de fer. Je les crus apprivoisés par cette largesse, et je leur témoignai le désir d'aller au village; mais à peine eurent-ils compris le sens de cette demande, qu'ils poussèrent des cris, des hurlements. Ils se placèrent entre nous et leurs cabanes; ils agitèrent leurs armes d'un air menaçant, et, nous montrant le canot, ils nous signifièrent de repartir au plus vite. M. Muirr, s'imaginant qu'ils nous avaient mal compris, leur fit des supplications à sa manière, et, pour leur montrer que nous n'avions pas d'armes, il ouvrit et étendit les deux bras. A ce dernier geste, les insulaires, croyant qu'on voulait les prendre à bras le corps, prirent la fuite vers leurs cabanes, se retournant de temps à autre pour voir si nous les suivions.

Quelques instants après, je fis aux insulaires de nouveaux signes d'amitié; ils n'y répondirent que par des cris de fureur, que par des gestes menaçants. M. Muirr et moi, nous prîmes le parti de retourner au canot. Lorsqu'ils virent que nous gouvernions vers le navire, ils coururent vers leurs pirogues, comme pour les

lancer à la mer, mais je ne sais quelle réflexion leur fit changer d'idée : nous continuâmes notre marche.

Nous étions remontés sur le vaisseau ; trois pirogues sortirent de l'île et s'approchèrent de nous à la distance d'une portée de pistolet. En vain on leur fit des signes pour avancer ; les morceaux de fer, les couteaux, rien ne put les séduire. Je descendis de nouveau dans le canot, et je me rendis auprès d'eux. Plus hardis ou plus confiants, ils m'attendirent, et me reçurent même avec bienveillance. J'échangeai contre nos articles, des cocos, des haches de pierre, des arcs, des nattes, des cordages, et jusqu'aux pièces d'étoffes dont ils étaient couverts. Avant de nous séparer, ils témoignèrent énergiquement leur satisfaction, et nous invitèrent à venir à terre.

Cette dernière circonstance démontre qu'il est possible d'établir des relations avec ces insulaires. Il est probable, il paraît même certain qu'ils n'avaient point encore vu d'étrangers : leur frayeur à notre aspect, leur surprise en voyant la blancheur de notre peau, la forme de nos vêtements, l'ignorance où ils étaient de nos outils et de nos objets d'échange, tout se

réunit pour nous convaincre que nous étions en droit de nous attribuer l'honneur d'avoir découvert trois nouvelles îles; et, dans cette conviction, je gratifiai ce groupe du nom d'*îles de la Loutre,* qui était celui du bâtiment que nous montions. Pour les distinguer entre elles, la plus orientale fut appelée *Péron et Muirr,* la plus au nord fut appelée *Dorr,* et le nom de *Brown*, l'un de nos officiers, fut octroyé à la troisième. Le 5 avril, à une heure trente-neuf minutes quarante-trois secondes, étant en vue et à deux lieues au nord des trois îles, par trois suites d'observations du soleil à la lune, j'eus pour longitude 195° 35′ 30″, pour latitude 10° 45′, ce qui place le milieu du groupe par 195° 35′ 30″ de longitude orientale de Greenwich, et 10° 52′ de latitude sud.

Quoiqu'il n'entre pas dans mon cadre d'aborder le domaine des conjectures et des probabilités, il me semble toutefois que l'on ne lira pas sans intérêt quelques observations que m'ont fait naître l'aspect des îles et des archipels parsemés sur la mer du Sud, et la ressemblance, l'espèce de cachet original qui se retrouve dans la forme et sur le visage de leurs habitants.

Placé sur la partie la plus saillante des bancs de corail, j'ai fréquemment sondé sans trouver le fond par vingt-cinq ou trente brasses; de ma position, je pouvais distinguer que leur épaisseur n'excédait pas huit à dix pieds, au bout desquels le vide était si profond que je n'en apercevais pas la fin; tout m'a démontré que leur masse repose sur un pilier, sur une espèce de colonne que supporte un rocher.

De cet examen, plus d'une fois répété, j'ai conclu qu'il est possible que toutes ces îles aient pour base des bancs de corail, qui, comme le champignon, sont portés sur un pivot dont la racine est au fond de la mer. Cette production marine s'accroît lentement dans le principe; plus elle s'élève à la surface de l'eau, plus, en raison de l'action de la chaleur atmosphérique, elle se développe et s'étend. Lorsqu'elle est arrivée à son niveau, les lames se brisent avec violence contre ses rameaux les plus saillants; le froissement qu'ils éprouvent les réduit en poussière; et, de leur mélange avec les sables fins, il se forme une espèce de grève, un sol primitif, sur lequel le cocotier (1) et quelques

(1) Le cocotier est le plus riche présent de la nature

autres plantes ne tardent pas à s'établir. La racine de cet arbre affermit et consolide cette terre, qui s'enrichit insensiblement de nouvelles alluvions, de la chute des feuilles et d'autres débris de végétaux. C'est ainsi que, dans les temps actuels, plusieurs îles commencent à se former : quelques unes sont réduites à quelques toises de circuit, et n'ont pour toute parure que trois ou quatre cocotiers qui semblent sortir du sein des eaux ; d'autres ont déjà une certaine étendue.

Si mon système est fondé, et, en cela, je me soumets d'avance aux objections des hommes plus instruits que moi, peut-être un jour la nature, lente, mais invariable dans sa marche, métamorphosera tous ces récifs et ces écueils, effroi des navigateurs, en autant d'îles majes-

pour les habitants de ces contrées ; son amande et son lait sain et agréable les nourrissent; avec son bois et ses feuilles ils construisent et couvrent leurs habitations; les fibres de son écorce deviennent des vêtements légers et des cordages solides. Il se plaît sur des plages sablonneuses et y croît sans culture ; les noix qui tombent de ses branches sont portées au loin par la mer, et, sur les rivages où elles s'arrêtent, des arbres s'élèvent, sans que la main de l'homme ait besoin de les protéger.

tueuses et fécondes : rapprochées de leurs sœurs aînées, et, en quelque sorte, amalgamées avec elles, elles formeront un continent, et cette terre nouvelle offrira des débouchés au commerce et des ressources à une population qui tend incessamment à s'accroître.

Si ces îles sont sorties, comme par enchantement, du sein des eaux, d'où sont venus les habitants qui les couvrent? La solution de cette question ne s'appuie sur aucune observation, sur aucun fait; dans cette absence d'indices, de semi-preuves, le champ reste libre à tous les systèmes; chacun peut lutter d'imagination.

Il en est qui prétendent que toutes ces îles ne sont que les hauteurs d'un vaste continent qui aurait été submergé par la mer et dont les habitants auraient fui sur les lieux les plus élevés, pour se dérober à la fureur des eaux.

Je ne puis guère adopter cette explication; d'abord parcequ'elle tend à renverser l'opinion que je me suis faite, et dont je viens de hasarder l'aveu : chacun tient, un peu plus, un peu moins, à ses idées. En second lieu, rien, dans l'histoire des temps passés, ni dans l'aspect des lieux actuels, ne retrace l'image d'un chaos

dont un grand désastre laisse toujours quelques vestiges après lui.

La navigation chez ces peuples n'est encore que dans l'enfance; à cinquante lieues de distance, ils ignorent l'existence les uns des autres; et cependant leurs habitations, leurs pirogues, leurs armes, leurs ustensiles de pêche, sont construits de la même manière; leurs nattes, leurs étoffes, leurs cordages, se ressemblent partout, et, jusqu'aux signes de tatouage, il y a identité presque parfaite. Dans leur langage, des mots à peu près pareils expriment les mêmes choses, indiquent les mêmes objets; et ces mots, quoique altérés, redits aux peuplades lointaines, sont aussitôt compris. Il y a bien quelques différences au physique, pour la côuleur et la taille, mais les traits et la forme du visage semblent dénoter un type commun.

Laissant de côté la disparition d'un continent sur les sommets duquel quelques hommes auraient cherché un asile, je crois, j'imagine, je suppose que les naturels des archipels de la Sonde (1), des îles des Amis, de la So-

(1) Les îles de la Sonde sont situées dans la mer des

ciété (1), et même de Sandwich (2), quoique séparés par de vastes distances, sont originaires de la côte orientale du continent de l'Asie, principalement de la Cochinchine, de Siam et de la presqu'île de Malaca. Ces contrées, dont la population s'est accumulée par des siècles et par la fécondité de la nature, avaient une surabon-

Indes, près du détroit de la Sonde. Les principales d'entre elles sont Bornéo, Java et Sumatra.

(1) Les îles de la Société forment un groupe dans l'océan Pacifique méridional: elles ont été ainsi nommées par Cook, en l'honneur de la Société royale de Londres, à la demande de laquelle son voyage avait été entrepris. Il ne les distingue pas, dans sa relation, par d'autres noms que ceux que leur donnent les naturels: les principales sont, Huaheine, Ulietéa, Otaha, Bolabola, Tubai et Maurua; elles sont situées entre les 18° 10′ et 16° 55′ de latitude nord, et les 153° 17′ et 154° 20′ de latitude ouest. Ces îles possèdent plusieurs havres très sûrs: elles ne paraissent pas différer beaucoup de celle d'Otahiti, sous le rapport du climat, des productions du sol, du caractère et des mœurs des habitants, excepté cependant que les hommes y sont plus grands et plus robustes, et doués, dit-on, de plus de courage.

(2) Aux chapitres 23e et 24e, nous entrerons dans quelques détails qui feront connaître les îles Sandwich.

dance d'habitants, une surcharge d'individus à nourrir : ceux-ci ont cherché leur subsistance sur les mers poissonneuses dont ils occupent les rivages; insensiblement, ils se sont aventurés à quelque distance des côtes; ils ont trouvé dans leur voisinage des îles ou des portions de continent non habitées, mais fertiles, et y ont élu leur demeure. C'est ainsi que Sumatra, Banca, Java, se sont peuplées; les mêmes causes exerçant plus tard les mêmes effets, d'autres pêcheurs se sont dirigés vers le nord, à Bornéo, Célèbes, Mindanao, Manille, et jusqu'aux Philippines, et successivement aux îles Bali, Mataram, Lombock, Timor; à la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne, à la Nouvelle-Zélande; enfin aux îles de Fye, dont les archipels des Amis et des Navigateurs font partie du côté de l'est; celles-ci, par des émigrations volontaires ou forcées, ont fourni des habitants aux îles des Marquises de Mendoce, de la Société, et même de Sandwich, ainsi qu'à toutes celles connues et non connues qui sont semées sur ce vaste océan.

Au point de départ, quelques différences existaient déjà et existent encore au physique et au moral des individus : ces différences

ont été modifiées par la diversité des climats, par la nature des subsistances et le développement plus ou moins lent de l'industrie. En Europe, l'Espagnol, le Français, l'Allemand, enfants de la même terre, ne sont cependant pas les mêmes hommes; les vastes côtes de l'Asie présentent, sous ce rapport, une plus grande variété de sujets; cette variété s'est conservée, altérée, ou accrue, dans le cours des siècles, par plus d'une cause qu'il est facile de concevoir : il n'y aurait rien d'étrange à ce que, dans des émigrations lointaines, après une longue séparation, de malheureux pêcheurs eussent vu s'altérer quelques traits de leur ressemblance; il suffit qu'il leur en soit resté quelques uns, pour les rattacher à une origine commune.

Le lecteur sera-t-il satisfait de l'aperçu que je lui présente? restera-t-il convaincu que, partant des rivages de l'Asie, des peuples nomades ont cherché au travers de l'Océan de nouveaux climats et des terres adoptives? non, sans doute, et je partage ici son incertitude. Qu'importe après tout? Il est certain que ces contrées existent, et qu'une population nombreuse promet à la civilisation un triomphe

facile : c'est là le fait qui reste prouvé ; c'est celui qui intéresse le plus vivement le commerce et l'humanité.

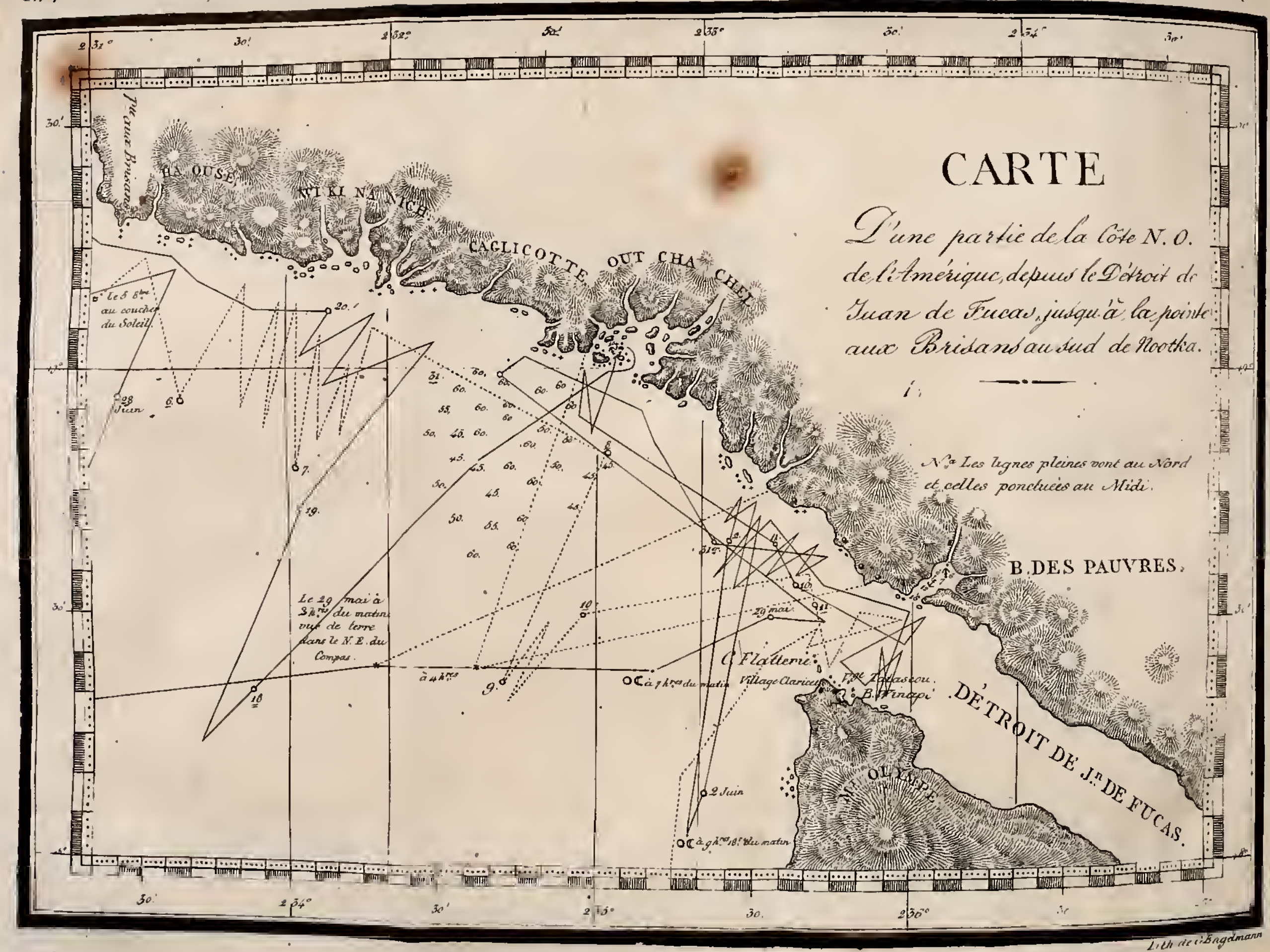
CHAPITRE XVII.

Continuation du chapitre précédent. — Côtes nord-ouest de l'Amérique. — Indiens coiffés comme les démons de l'Opéra. — Can-zi-ca-gan ou Bonjour. — Tatascou. — Baie des Pauvres. — Cabanes des Indiens. — Construction de leurs pirogues. — Un Indien se fait faire la barbe. — Pêche au râteau. — Sculptures et peintures.

Le 5 avril 1796, quittant le vaste archipel des îles des Amis, nous fîmes route au nord nord-ouest. Jusqu'au 9, nous vîmes beaucoup d'oiseaux, et nous n'aperçûmes aucune terre. Le 24, dans la nuit, étant par 187° 25′ de longitude, nous passâmes vingt lieues à l'est des Baxos de Villalobas, que Coock place par 15° de latitude nord et 186° 30′ de longitude. Nous n'eûmes pas connaissance de ce dangereux écueil; cependant, le 25, à dix heures du matin, nous découvrîmes dans l'ouest, sous le vent, une innombrable quantité d'oiseaux qui nous avertirent de son voisinage. Nous passâmes le tropique du cancer dans la nuit du 29

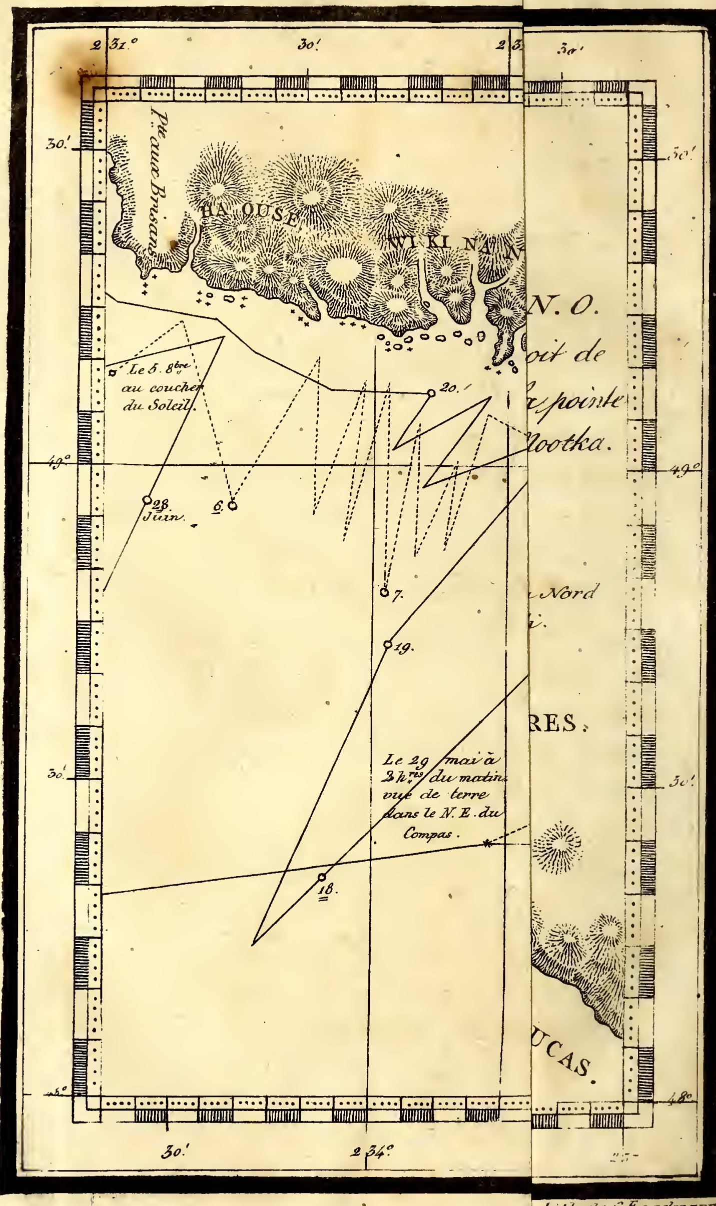
au 30. Le 12 mai, beaucoup d'oiseaux nous apparurent, dirigeant leur vol vers l'est ; le lendemain, d'autres, venant de l'est, se portèrent vers le nord-ouest, et un grand nombre, peu de temps après, posèrent sur les flots ; au coucher du soleil, ces oiseaux prirent la direction du sud-est : la longitude était alors de 194° 17′, et la latitude de 34° 52′. Nous aperçûmes aussi quelques loups marins et une pièce de bois flottant. Le 20, dans la matinée, nous revîmes des oiseaux ; et, à mesure que nous avancions vers l'est, ils apparurent en plus grand nombre, ainsi que des arbres flottant sur les eaux. Nous étions à trois cent cinquante lieues du continent : ces indices dénotaient donc le voisinage d'une île considérable dans le nord-ouest que les brumes nous empêchèrent de reconnaître. Mon opinion est d'autant mieux fondée à cet égard, que le lendemain il n'y avait plus dans les airs, et par un temps clair et serein, que quelques oiseaux errants.

Le 29, au jour, les sommets des montagnes de l'Amérique se montrèrent à l'horizon depuis le nord jusqu'au nord-est un quart est. A sept heures cinquante-six minutes trois secondes, les observations donnèrent 235° 10′ de longi-



Longitude Orientale de Greenwich

Lith. de C. Engelmann



Lith. de G. Engelmann

tude et 48° 22′ de latitude, quarante milles à peu près de terre.

A cette distance, des masses énormes de pics, de tables et de croupes, la plupart couvertes de neige, s'élevaient en amphithéâtre, les unes derrière les autres. La température était assez douce, et à peu près la même que celle de France, sous le même parallèle, et dans la même saison.

A midi nous n'étions qu'à trois lieues du rivage. Ma longitude était alors de 235° 35′, et la latitude de 48° 30′; ce qui nous plaçait à l'entrée du détroit de Juan-de-Fuca (1), distance de deux à trois lieues du cap Flattery qui nous restait au sud-est, l'entrée du détroit, depuis le sud-est un quart est jusqu'à l'est un quart nord-est, et des terres se prolongeant depuis ce dernier rumb de vent jusqu'au nord-ouest un quart ouest.

(1) Golfe sur la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, dont l'entrée, qui a six lieues de large, est située sous le 48° 43′ de latitude nord et le 126° 43′ de longitude orientale. Il fut découvert par Juan de Fuca, pilote grec, en 1592. Le capitaine Meares, voulant le reconnaître en 1788, fut assailli par les indigènes et forcé de rétrograder. Vancouver fut plus heureux en 1792.

L'aspect des terres devint plus gracieux ; des arbres, riches de verdure et de rameaux touffus, s'étendaient depuis le bord de la mer jusque sur la croupe des montagnes. Quoique le temps fût beau, aucune pirogue ne vint à notre rencontre. Vers le soir, nous aperçûmes une colonne de fumée qui s'élevait d'un enfoncement au nord : la sonde ne rapportait pas le fond à quatre-vingt-dix brasses.

Le 30, au jour, en longeant la côte à l'ouest, nous fûmes accostés par une pirogue que montaient neuf Indiens, très basanés, d'une taille médiocre, et n'ayant pour tout vêtement qu'une pièce d'étoffe attachée au cou par deux lisières de cuir, ouverte par-devant, et retombant par-derrière jusque sur les jarrets; leur tête était chargée de petites tresses formant comme autant de rayons qui partaient d'un centre commun, à peu près comme les portent nos démons d'opéra. Leur pirogue, grossièrement construite, et la brusquerie de leurs manières ne nous donnèrent pas une grande idée de cette peuplade. Ils n'avaient aucun objet d'échange : sur la demande que nous leur adressâmes de peaux de loutre, ils nous firent comprendre qu'ils allaient nous en apporter. Une autre pirogue, de vingt-

cinq à trente pieds de long, qui nous approcha vers les sept heures, nous fournit une peau de loutre contre une brasse de drap bleu. Peu d'instants après, je me dirigeai dans le canot vers douze ou quatorze pirogues qui allaient à la pêche : j'achetai de l'une d'elles un turbot de cinquante livres, mais il fut impossible d'aborder les autres, qui s'éloignèrent à mon approche.

A midi, j'observai 48° 59′ de latitude, à deux lieues de la côte, et fond de soixante brasses. Un enfoncement nous restait à l'est nord-est, 5° nord; un autre au nord un quart nord-ouest; les terres les plus ouest en vue, à l'ouest nord-ouest; les plus sud, à l'est, et des montagnes très élevées de l'intérieur, au nord un quart nord-ouest du compas. Nous gouvernâmes vers le premier enfoncement, qui restait à trois ou quatre lieues de distance. A l'embouchure, et du côté gauche, se trouvent cinq à six îlots couverts d'arbres, entre lesquels, au fond de la baie, on aperçoit des plages de sable blanc. Le vent ayant changé, nous gouvernâmes à l'est un quart sud-est.

Dans ce moment, deux pirogues, venant d'Out-Cha-Chel, nom de l'enfoncement dont je

viens de parler, s'avancèrent vers nous; elles portaient chacune onze Indiens gros et trapus. En quittant le rivage, ils avaient entonné, d'une voix forte et sonore, une chanson guerrière dont ils marquaient la mesure en frappant de leurs pagaies contre le bord de leurs pirogues. A cinquante toises du vaisseau, ils cessèrent leurs chants, puis tous se levant ensemble, détachèrent de leur cou les liens de leurs vêtements de drap bleu ou de peaux, les roulèrent autour de leur ceinture; se trouvant ainsi tout-à-fait nus, ils reprirent leurs rames et se dirigèrent en silence et avec rapidité vers nous. Arrivés près du vaisseau, ils mesurèrent avec attention sa longueur et sa hauteur, et levèrent rame tous en même temps. L'un d'eux, d'environ trente ans, d'une figure farouche et d'un organe vigoureux, nous dit: Can-zi-ca-gan! ce que nous prîmes pour un salut de politesse. Nous répétâmes aussitôt: Can-zi-ca-gan! L'orateur continua sa harangue; mais comme cela ne nous menait à rien, on lui montra du drap bleu, lui expliquant par signes qu'on lui en donnerait en échange pour des pelleteries. Le marché ne parut pas leur plaire; de leur côté, ils nous montrèrent

quelques feuilles de cuivre : nous n'en avions pas ; ils se retirèrent.

A six heures, sept pirogues venant du large, montées chacune de dix à quinze hommes, se portèrent vers Out-Cha-Chel.

Le 31, dans la soirée, nous touâmes une pirogue chargée de bagages et montée de quatre hommes et de quatre femmes, et de cinq à six enfants, dont quelques uns à la mamelle. Ces Indiens nous quittèrent pour se diriger vers un grand village qu'ils nommaient Tatascou, situé sur la partie méridionale du détroit de Fuca, où ils nous assurèrent que nous devions trouver beaucoup de pelleteries.

Le 3 juin, au jour, après avoir été tourmentés par la mer et gênés par la brume, n'étant qu'à une petite distance des terres à l'ouest du détroit de Juan-de-Fuca, nous laissâmes arriver à l'est un quart sud-est, et nous aperçûmes, en défilant le long de la côte, quelques villages. A onze heures, ayant relevé le cap Flattery au sud sud-ouest, 5° ouest, environ trois lieues et demie de distance, un havre profond et de bonne apparence nous restait au nord, à deux milles de distance : le fond est bon, et diminue, depuis son embouchure, de

seize à huit brasses. Nous laissâmes tomber l'ancre par huit brasses, fond vaseux, une lieue en dedans des deux pointes d'entrée, dont l'une nous restait au sud-ouest un quart ouest, 5° ouest; l'autre au sud un quart sud-ouest. Dans cette position, le cap Flattery paraissait entre les deux pointes au sud sud-ouest du compas, quatre lieues de distance. Nous avions une anse par notre travers du côté de l'est, et le fond de la baie au nord, une lieue et demie de distance.

Dans cette anse, nous trouvâmes l'eau et le bois qui nous étaient nécessaires; avec le canot, je visitai le fond de la baie, et, en y arrivant, j'aperçus une pirogue sortant d'une ouverture qui semblait être l'embouchure d'une rivière, venant du côté de l'ouest. A notre aspect, les Indiens rebroussèrent chemin en toute hâte; une seconde pirogue fit la même manœuvre.

Le 4, au jour, nous tirâmes un coup de canon pour avertir les naturels de notre arrivée. A neuf heures, nous fûmes abordés par une pirogue venant du large, portant quatre hommes et trois enfants, vêtus de peaux d'ours, de cerf ou de toiles de gonny, à peu près comme ceux que nous avions déjà vus. Leur visage était

enfumé comme celui de nos ramoneurs ; l'odeur qui s'exhalait de leur corps était insupportable. Ils nous vendirent trois saumons, et disparurent par l'embouchure de la rivière.

Le même jour, je m'embarquai sur le canot avec M. Muirr et quatre bons rameurs, dans l'intention de visiter cette rivière. A son embouchure, une colonne de fumée attira notre attention, et nous nous dirigeâmes de ce côté. Nous rencontrâmes, à cinquante pas de la rivière, une cabane de cinq à six Indiens ; l'un d'eux vint au-devant de nous, et nous faisant signe d'approcher, il nous conduisit vers un vieillard qui était assis sur le devant de la hutte. Après plusieurs gestes de la main, en signe de salutation, celui-ci nous pressa d'y entrer, et aussitôt il déroulaplu sieurs peaux et les plaça sur des pièces de bois creusées dans le pourtour, nous invitant à nous y asseoir.

Cette habitation était un carré long de cinquante à soixante pieds, sur dix-huit à vingt de largeur, et sept à huit de hauteur. Des pieux, enfoncés en terre à la distance de sept à huit pieds les uns des autres, servaient à soutenir des soliveaux sur lesquels étaient étendues des planches mal travaillées, et laissant

entre elles des intervalles assez grands pour y passer le bras. Les murs n'étaient autres que des planches mal jointes, placées l'une sur l'autre et rattachées aux pieux par des liens de goemons ou d'intestins d'animaux desséchés au soleil. Trois cloisons, également en planches, partageaient la hutte en quatre pièces, dont trois étaient inhabitées. Au milieu de la place où nous avions été reçus était un grand feu devant lequel on avait mis rôtir quelques morceaux d'ours ; au-dessus de ce feu, sur une claie, élevée de six pieds environ et supportée par quatre piliers de bois, il y avait douze saumons ouverts.

Leurs meubles se réduisaient à quelques paniers et à des vases grossiers. Les pièces de bois creuses sur lesquelles nous étions assis leur servaient de lits ; ils avaient pour matelas et pour couvertures des peaux d'ours ou d'autres bêtes sauvages.

Des viandes corrompues, des graisses rances, des poissons gâtés, les morceaux d'ours qu'ils font cuire à leur foyer, les lieux d'aisances, tout cela se trouvait pêle-mêle dans la chambre habitée ; aussi les vêtements de ces malheureux, leur peau même, étaient-ils im-

prégnés d'une puanteur que nous ne pouvions endurer.

Autour de la hutte on voyait des coquilles de moules, d'huîtres, de pétoncles, etc.

A quelque distance, et au milieu d'une prairie, était une pirogue dont la construction était fort avancée. L'arbre, d'un bois dur et pesant, assez semblable pour le grain au noyer d'Europe, pouvait avoir quatre pieds et demi de diamètre, sur vingt-cinq à vingt-six de longueur. Je ne pus me faire expliquer par quel moyen ils avaient pu transporter un aussi lourd fardeau, ni comment ils transporteraient la pirogue pour la lancer à la mer. Pour la construction de leurs pirogues, ils se servent d'un morceau de bois crochu d'un bout, auquel est fixé, avec une gomme très tenace et quelques ligatures, un morceau de fer plat de deux lignes d'épaisseur, de sept à huit pouces de longueur et de deux de largeur.

Dans les nouvelles excursions que j'eus occasion de faire, je reconnus que cette prétendue rivière, dont j'ai parlé plus haut, conservait le goût du sel ; un autre embranchement m'offrit le même résultat. Sans avoir pu le vérifier d'une manière positive, je pense que

ce terrain est coupé en petites îles que séparent les eaux de la mer.

Parmi les nombreuses espèces d'arbres que j'eus occasion d'admirer, je ne dois pas oublier des chênes d'un volume énorme, et des pins de plus de cent pieds de hauteur.

Le 8, le vaisseau remit à la voile. A onze heures nous fûmes accostés par deux pirogues venant du large. Plusieurs Indiens montèrent à bord; ils allaient, venaient de tout côté sur le pont, examinaient et touchaient tout ce qui frappait leurs regards. L'un d'eux s'empara d'un couteau qu'un matelot venait de poser à côté de lui. Le coupable fut découvert; il ne témoigna ni honte ni regret; il se mit à rire, et rendit le couteau sans difficulté: cependant on lui signifia de descendre à l'instant dans sa pirogue.

Tandis qu'un de nos matelots se faisait raser, un Indien examinait avec attention les mouvements du barbier. L'opération terminée, il se plaça sur le siége qu'occupait le matelot, et fit signe qu'il voulait être rasé: le barbier n'ayant pas mieux demandé, on lui lava le visage et on lui coupa la barbe, ce qui amusa beaucoup ses compatriotes.

Le 9, nous nous trouvâmes à un mille de distance de la côte sud du détroit de Fuca, sous le vent d'une baie qui nous restait au sud-ouest, autour de laquelle paraissait une plage de sable blanc. A un mille et demi, et dans l'ouest sud-ouest, bientôt nous aperçûmes un gros village : beaucoup de pirogues, chargées d'hommes, de femmes et d'enfants, en partirent pour se rendre auprès de nous; ils nous engagèrent à nous rapprocher de leur village, qu'ils appelaient Tatascou.

Les uns étaient vêtus de peaux d'ours, de loutre et de castor ; les autres avaient de vieux habits, de vieilles redingotes ou capotes ; plusieurs portaient des chapeaux à haute forme, et les cheveux en cadogan.

Quelques uns nous montrèrent des fusils de gros calibre, de manufacture anglaise, et nous firent entendre qu'ils n'avaient plus de poudre.

Nous apercevions au loin, vers le milieu du détroit, un assez grand nombre d'insulaires répartis deux à deux sur des pirogues ; au lieu d'employer des filets pour prendre le poisson, ils se servaient de perches de quatorze à quinze pieds de longueur, à l'extrémité des-

quelles étaient adaptées des chevilles en forme de dents de râteau, d'environ six pouces de longueur, écartées les unes des autres d'un pouce et demi, et, ainsi successivement, jusqu'à la moitié de la perche : chaque pêcheur plongeait cet instrument dans l'eau, et, le retirant avec promptitude, ramenait beaucoup de harengs. Quelques autres avec des lignes d'intestins d'animaux desséchés, et des hameçons de bois, pêchaient en pleine mer des turbots de cinquante à soixante livres, et d'autres poissons aussi considérables.

Ces Indiens paraissent avoir quelques dispositions au dessin; sur la plupart de leurs pirogues ils avaient figuré, avec une espèce de chaux, des poissons, des oiseaux, et des animaux terrestres.

Les deux pointes de l'entrée de la baie gisent est un quart sud-est, et ouest un quart nord-ouest, à un mille l'une de l'autre. Près de celle de l'est est une petite île, et à l'ouest de celle-ci des rochers s'étendent à environ vingt toises du rivage. Entre ces rochers et la pointe de l'ouest, qui est très saine; il y a dix brasses, fond de glaise, diminuant jusqu'à cinq, en avançant vers le fond de la baie. La baie s'enfonce

à peu près d'un mille et demi dans l'intérieur des terres : dans une encablure du rivage se trouve l'embouchure d'une rivière.

Le temps nous ayant empêchés de prendre mouillage, nous avançâmes à l'ouest nord-ouest. A six heures, nous nous trouvâmes à quatre milles et demi du village de Tatascou, qui nous restait au sud sud-est, et la mer étant basse, nous aperçûmes une chaîne de rochers qui s'étend à un mille environ au nord nord-ouest d'une petite île rapprochée de la pointe de Tatascou, et sur laquelle est un petit village. L'approche de cette île, du côté du nord, doit être d'autant plus dangereuse, que la mer ne monte que de six à huit pieds lors des syzygies ou quadratures.

A neuf heures, la baie des Pauvres nous restait à deux milles sous le vent. Le 10, nous gouvernâmes à l'ouest nord-ouest, nous dirigeant sur Nootka (1) pour acheter quelques provi-

(1) Nootka ou Noutka-Sound, baie sur la côte occidentale de l'Amérique septentrionale, dont l'entrée est située par les 49° 33′ de latitude nord, et les 128° de longitude orientale. Le climat de cette côte est beaucoup plus doux que celui de la côte orientale à la même lati-

sions des Espagnols. Le pays du côté sud du détroit est moins élevé que celui du nord, mais également couvert de bois. Nous apercevions dans l'intérieur le mont Olympus (1), dont les sommets étaient couverts de neige.

La longitude de Winappi, nom que les Indiens donnent à la baie qui est à l'est de Tatascou, est de 235° 45′ de Greenwich, et la latitude de 48° 22′, d'où il résulte que le détroit de Fuca aurait à peu près quatorze milles en cet endroit, et que les deux baies des Pauvres et de Winappi seraient à peu près à la même distance, dans la direction du nord nord-est, au sud sud-ouest, l'une et l'autre.

En avançant à l'ouest nord-ouest, direction de la côte nord du détroit, nous fûmes accostés par plusieurs pirogues, dont une, ayant cinquante pieds de longueur, était ornée de sculptures grossières figurant le soleil et des serpents d'une longueur démesurée. Les Indiens montèrent à notre bord. Leur visage peint de rouge,

tude. Il y croît de très beaux arbres; les habitants sont de très petite taille, gros et sans barbe. Les Anglais y font un grand commerce de pelleteries.

(1) Montagne remarquable de la Nouvelle-Albion.

de noir et de blanc, leurs manières brutales, des lances armées de pointes de fer longues et polies, quelques fusils cachés sous des peaux, nous inspirèrent de l'inquiétude, et nous prîmes même ombrage des grimaces et des danses que faisaient ceux qui étaient sur le pont, avec le dessein probable de détourner notre attention. Nous courûmes à nos armes, et il fut signifié à ces baladins de retourner à leurs pirogues. Cette mesure produisit un bon effet : les Indiens eurent l'air de se radoucir, et les échanges se firent avec calme.

A sept heures du soir, les terres les plus est en vue du côté du nord, détroit de Fuca, nous restaient à l'est 5° nord ; la pointe ouest de la baie des Pauvres, est nord-est 5° nord, et les terres les plus ouest, à l'ouest nord-ouest ; celles les plus ouest en dehors de la partie sud du détroit, lesquelles sont de petites îles, au sud un quart sud-est 5° est ; le milieu de la baie Winappi au sud-est 5° est ; et les terres les plus est, du côté du sud du détroit, fort éloignées à l'est un quart sud-est.

CHAPITRE XVIII.

Accueil amical des Indiens. — Le prince Out-Cha-Chel.— Susceptibilité d'un Indien. — Femmes d'Out-Cha-Chel. — Ostentation de ce prince; ses richesses; ses armes et son costume de guerre —Trahison des Indiens. — Observations nautiques. — Signalements de plusieurs îles, baies et rochers.

Le 12, au jour, la terre parut dans le nord-est un quart nord jusqu'au nord-est un quart est. Nous continuâmes au nord nord-ouest, et à un mille de la côte nous revirâmes au sud.

A quatre heures et demie, nous aperçûmes un enfoncement entre une petite île et la partie de la côte que nous supposions être le continent. Je partis sur le canot pour en prendre connaissance : j'y trouvai un excellent et spacieux abri contre les vents d'ouest et de sud, entre une multitude d'îles sur lesquelles se trouvaient plusieurs villages; fond de neuf à douze brasses, sable et coquilles brisées. Le navire suivit la direction que je lui donnai dans une

passe étroite entre deux petites îles. A dix heures, lorsque la mer se fut retirée, je restai étonné à l'aspect d'une chaîne de rochers près desquels nous étions passés sans en avoir eu le moindre soupçon. Du mouillage, la pointe ouest de l'entrée nous restait au sud, et celle de l'est au sud-est un quart sud, un quart de mille de la première, et un peu plus, d'une chaîne de rochers qui s'étendait au nord-ouest de la dernière. Le 13, je cherchai inutilement un autre passage.

Plusieurs pirogues se rassemblèrent autour du navire, chargées d'hommes, de femmes et d'enfants. Tous cherchaient à nous exprimer par leurs signes combien ils étaient contents de notre arrivée.

Les hommes étaient en général de petite taille, de cinq pieds à peu près; ils avaient la tête d'une grosseur démesurée, les cheveux noirs et longs, attachés par-derrière en forme de cadogan; leur visage, ainsi que celui des autres Indiens que nous avions déjà vus, était caché sous une couche épaisse de peinture rouge, blanche et noire. Quelques uns étaient nus, d'autres couverts d'une peau d'ours, attachée au cou et ouverte par-devant. Les fem-

mes étaient également vêtues de peaux d'ours, dont l'une retombait par-devant et l'autre par-derrière, toutes deux serrées autour de la poitrine par une ceinture de cuir. Elles étaient d'une malpropreté remarquable; leur figure cependant était gracieuse et annonçait la gaieté. Elles répondirent aux agaceries expressives de nos matelots, mais, en dépit de leurs offres, elles refusèrent de monter à bord. Leurs bras étaient nus et ornés de dix à douze bracelets de cuivre; à leurs oreilles, qui sont percées dans le pourtour de plusieurs trous, elles attachent de petits chapelets, composés de grains de rassade.

Pendant notre séjour dans ce havre, nous n'eûmes qu'à nous louer de l'accueil amical et de la conduite des naturels. Ils vinrent toujours à nous sans armes, et sollicitèrent avec empressement la faveur de monter à bord : seulement nous fûmes obligés à une grande surveillance contre leur penchant au vol; lorsque l'un d'eux était pris en flagrant délit, ils étaient tous impitoyablement renvoyés sur leurs pirogues. Quelques outils de menuiserie furent volés et le coupable saisi presque sur le fait : on signifia aux autres Indiens de partir à l'instant. Il s'en trouva un qui, bien innocent de cette faute,

se montra très affligé de notre rigueur, et voulut rester; je le poussai assez rudement hors du vaisseau; cette espèce de violence le blessa au cœur: nous allons le retrouver bientôt.

Le 15, le chef du grand village vint à notre bord. C'était un homme d'environ cinquante ans, trapu, ayant la tête fort grosse, les cheveux longs et noirs, les yeux vifs, et je ne sais quoi de féroce qui se peignait sur sa physionomie; il s'appelait Out-Cha-Chel. Je profitai de sa visite pour descendre à terre; M. Muirr voulut m'accompagner. Il fut convenu avec M. Dorr que le chef indien serait gardé comme otage.

Nous abordâmes entre deux rochers si resserrés que nos pagaies touchaient des deux côtés. Plus de trois cents individus de tout sexe et de tout âge étaient accourus sur le rivage, où ils nous reçurent avec de bruyantes acclamations de joie, et criant à l'envi les uns des autres: *Vacache! Vacache!* c'est-à-dire bonjour! Nous leur répondîmes, *Vacache!* ce qui augmenta la bonne humeur de tout le monde. Au milieu d'un nombreux cortége, nous avançâmes vers le village. C'était à qui aurait l'avantage de nous recevoir dans sa ca-

bane; on se disputait la préférence. Avant de céder à tant d'instances, j'annonçai que je voulais monter sur une élévation voisine. Plusieurs Indiens s'offrirent pour nous accompagner; ils nous conduisirent par un sentier étroit, mais pratiqué avec une certaine habileté. Le sommet formait une plate-forme d'environ trente pieds de diamètre, où l'on n'arrivait que par le sentier que nous avions suivi ; la vue était belle et très étendue.

Je pris un crayon et dessinai les principaux objets qui m'avaient frappé, et spécialement la position de l'île qui nous restait à l'est, en entrant dans le havre, et les bancs de rochers qui se trouvaient entre cette île et celle où nous étions. Les Indiens furent bien surpris en voyant le tableau qu'ils avaient sous les yeux retracé d'une manière aussi exacte.

Nous revînmes au village, et force nous fut d'entrer dans plusieurs cabanes : dans l'une d'elles je rencontrai l'individu que j'avais repoussé assez rudement du vaisseau ; sa vue me donna quelque inquiétude, il accourut vers moi, les bras ouverts, et me serra contre son cœur, puis il se retira à l'écart, conservant un visage plutôt sérieux que gai, et ne prit aucune

part aux démonstrations tumultueuses de ses compatriotes. Lorsque ceux-ci eurent tourné autour de nous, lorsqu'ils nous eurent examinés depuis les pieds jusqu'à la tête, il revint à moi, me prit par la main, et, par ses gestes, tâcha de me décider à le suivre. Je l'accompagnai à sa cabane ; là il devint triste, tous ses mouvements dénotèrent une vive agitation. Au moment même, une femme entra, portant à la main une torche allumée pour éclairer l'intérieur : l'Indien me conduisit vers quelques caisses dont il retira ses effets avec humeur et précipitation ; il me les montra successivement, et sembla me demander si je reconnaissais les objets qui avaient été volés à notre bord, et à l'occasion desquels il avait été contraint à quitter le vaisseau. Je m'attachai à lui faire comprendre que je ne l'avais pas cru coupable de ce vol ; que seulement il avait eu le malheur de se trouver en mauvaise compagnie ; que je le regardais comme un honnête homme, comme mon ami ; je l'invitai à revenir à bord le lendemain, lui promettant bon accueil et un présent. Cette explication lui plut tellement qu'il se précipita sur moi, et me serra avec une force qui pour un moment me coupa la respiration.

Enfin je me dégageai des étreintes de mon nouvel ami; un air de douceur et de satisfaction se répandit sur ses traits. Après nous être fait et dit beaucoup de choses tendres et amicales, je le priai de nous conduire à l'habitation d'Out-Cha-Chel.

Une nombreuse société était réunie au palais de ce prince; les hommes et les femmes étaient assis sur leurs talons, autour d'un grand feu, dont la flamme éclairait seule l'appartement. A notre arrivée les cris de *vacache* recommencèrent avec un nouveau fracas; de notre côté, nous ne restâmes pas en arrière de politesse : à ces démonstrations d'amitié succédèrent les signes doucereux et les agaceries naïves des femmes d'Out-Cha-Chel, dont l'humeur était fort enjouée. Cet échange de petits soins, de bons procédés nous mena loin. L'heure du départ étant passée, j'en avertis M. Muirr; il fallut faire les derniers adieux, et encore les Indiens ne nous laissèrent-ils partir qu'en apprenant que le retour de leur prince dépendait de notre propre départ.

Au moment où nous dépassions le seuil de l'appartement, Out-Cha-Chel parut. M. Muirr et moi nous restâmes stupéfaits; la pensée nous

vint que M. Dorr voulait nous sacrifier, en nous abandonnant à la merci de ces sauvages. Leur antipathie pour les étrangers, le butin que leur promettaient nos dépouilles, pouvaient les porter à quelque acte sanglant. Toutefois il eût été dangereux de montrer de la frayeur. J'adressai à Out-Cha-Chel de grands compliments sur le bonheur qu'il avait de posséder des femmes aussi charmantes; je lui exprimai le regret de ne pas comprendre leur langage, persuadé qu'elles devaient avoir autant d'esprit que de beauté. Il m'interrompit brusquement, et me dit que toutes ces femmes étaient à lui, que les Indiens du village étaient ses sujets, et que, quand il allait à la guerre, il était toujours vainqueur. L'exorde me faisant craindre un long récit de batailles et d'exploits belliqueux, je coupai vite la parole à ce glorieux monarque : je lui fis un grand éloge de ses richesses et de son pouvoir, et, par une transition subite, je me hâtai de lui faire comprendre qu'il était tard et que nous devrions être déjà de retour à bord.

Out-Cha-Chel répondit par un signe négatif, et, d'un autre geste, il nous signifia d'attendre un peu; puis nous menant vers de grands coffres dont les bords extérieurs étaient incrustés de

dents humaines, il toucha les siennes, pour nous mieux expliquer ce dont il s'agissait. Il ouvrit un de ces coffres, et en tira par les cheveux une tête d'homme. J'avoue qu'à cette politesse du prince je tressaillis d'horreur : je crois même qu'il s'aperçut de mon émotion; quoi qu'il en soit, il remit froidement la tête en son lieu et place, et, alongeant le bras vers l'autre extrémité du coffre, il saisit une autre tête qu'il nous présenta. A la vue des trophées de leur prince, les Indiens exaltés célébrèrent sa vaillance; ils nous assurèrent que c'était bien lui-même qui de sa main avait tué les ennemis dont il nous montrait les têtes.

M. Muirr me dit qu'il pourrait bien se faire qu'il mît nos têtes à côté de celles-ci. Je le pense comme vous, lui répondis-je, mais gardons-nous de témoigner aucune crainte.

Out-Cha-Chel voulut ensuite nous montrer ses armes et son costume de guerre : des arcs longs et d'un bois solide, des flèches dont les pointes étaient de fer, des lances, des poignards et deux mauvais fusils composaient son arsenal; son costume consistait en un casque, un masque et une cuirasse de peaux de buffle d'une grande épaisseur. Cette cuirasse était formée

de deux peaux apprêtées comme celles des chamois, et appliquées l'une sur l'autre dans toute leur longueur; il y avait au milieu un trou pour passer la tête, et les deux côtés retombaient par-devant et par-derrière, à peu près comme les chasubles de nos prêtres.

Out-Cha-Chel revêtit son habit de combat; on lui attacha sa cuirasse par des liens de cuir, depuis les aisselles jusqu'à la ceinture, puis son masque et son casque. Il saisit une longue lance et un poignard, et fit toutes les évolutions, soit pour défier son ennemi, soit pour l'attaquer, ou bien pour se défendre.

Satisfait de la haute idée qu'il nous avait donnée de sa puissance et de ses talents guerriers, ce prince consentit enfin à notre départ. Nous abrégeâmes les adieux; et, après qu'il nous eut promis de revenir le lendemain à notre bord, nous gagnâmes au plus vite la pirogue qui nous était destinée.

Avant de quitter les états d'Out-Cha-Chel, il est de mon devoir d'exposer en quoi consiste le territoire qui lui est soumis. Il y a dans le village cinquante-sept cabanes, dont le mode d'architecture n'est pas plus riche que celui dont il a été parlé dans la construction des

chaumières de la baie des Pauvres. Le terrain sur lequel il est situé forme une pente douce depuis la partie inférieure de la colline à laquelle il est adossé, jusqu'au rivage de la mer; ces cabanes, rangées en amphithéâtre, forment un groupe d'autant plus considérable en apparence, qu'elles laissent un intervalle entre elles, et qu'on les aperçoit toutes à la fois; les rues, ou passages, sont encombrées d'immondices; entre les rangées de cabanes et la mer il n'y a que trente pas de distance, ce qui suffit pour haler les pirogues.

La construction des cabanes de ces Indiens, et les explications que j'ai pu tirer d'eux, me donnent à croire que, vers la fin de l'été, ils s'enfoncent dans l'intérieur des terres, au milieu des forêts, où ils trouvent un abri contre l'inclémence des saisons, et une chasse facile et abondante qui assure leur subsistance. Ils rapportent avec eux des bords de la mer une ample provision de poissons secs.

Les Indiens se montrèrent très friands d'eau-de-vie, de mélasse et de biscuit; ils nous en demandèrent avec importunité, mais notre extrême pénurie nous rendit très économes à cet égard.

Le village d'Out-Cha-Chel est situé par 49° de latitude, et 235° 12′ de longitude.

Le lendemain 16, je descendis sur une petite île voisine avec quatre hommes. En m'avançant à une certaine distance sur le rivage, j'aperçus un cadavre que les flots avaient rejeté, et auquel la tête manquait. La pensée me vint que ce pourrait bien être l'un des prétendus ennemis dont Out-Cha-Chel avait triomphé. Quelques Indiens étant survenus, je les conduisis au cadavre et leur fis signe d'ouvrir une fosse et de l'enterrer, mais aucun d'eux ne voulut s'y prêter; ils s'éloignèrent avec précipitation, en criant: *Picharque !* (mauvais.)

Le même jour nous fûmes visités par plusieurs pirogues qui rôdèrent autour de nous sans proposer d'échange. Out-Cha-Chel ni l'Indien mon ami ne reparurent.

Le 17, nous mîmes à la voile, mais notre sortie du havre n'eut pas lieu sans difficulté. Un officier resta en arrière avec le canot, chargé de ramasser les grelins que nous avions laissés; il ne nous rejoignit au large que fort tard.

Il nous apprit que les Indiens l'avaient entouré dans leurs pirogues, aussitôt que le bâtiment eut disparu de l'horizon; qu'à un signal

donné, Out-Cha-Chel lui-même avait saisi un matelot, et l'avait entraîné presque à moitié du corps dans sa pirogue; que d'autres Indiens avaient fait la même tentative, à l'autre extrémité du canot; qu'il paraissait cependant que cette attaque n'avait point été préméditée, puisque les Indiens étaient sans armes. Dans ce péril, l'officier et les matelots avaient fait bonne contenance; ils étaient parvenus à se dégager à coups de couteaux et d'aviron. Lorsqu'ils eurent gagné le large, ils aperçurent d'autres pirogues qui arrivaient du village, et qui probablement apportaient des armes.

Cet événement nous surprit d'autant plus que, comme je l'ai dit plus haut, la conduite des Indiens avait été jusqu'à ce moment amicale et même affectueuse. M. Muirr et moi, nous nous félicitâmes mutuellement d'être sortis sains et saufs des mains du prince Out-Cha-Chel.

Le 18, au soleil levant, les terres les plus ouest en vue nous restaient au nord-ouest un quart nord, et les plus sud à l'est. A midi, nous observâmes 48° 21′ de latitude. Le 19, au jour, les terres les plus ouest nous restaient au nord-ouest, et les plus au sud à l'est sud-est; à midi, la latitude était de 48° 43′. Le 20, au

jour, les terres les plus ouest furent relevées à l'ouest nord-ouest, et les plus sud à l'est. A six heures, à une lieue et demie de la côte, nous fûmes accostés par deux pirogues, venant d'un enfoncement qui nous restait au nord.

Ces Indiens nous dirent que leur canton s'appelait *Clarcout*, *Clayoquote* ou *Caglicot* (1); qu'il était très peuplé, et que nous y trouverions beaucoup de pelleteries. Nous leur expliquâmes que nous ne pouvions nous arrêter et que nous étions pressés d'arriver à Nootka. Ils nous firent entendre qu'il y avait dans ce moment un bâtiment à deux mâts, ayant un pavillon différent du nôtre.

A midi, ayant repris la bordée du sud sud-ouest, les terres les plus ouest nous restaient au nord-ouest un quart ouest, et les plus sud au sud-est un quart est; le milieu de la baie de Caglicot à l'est, cinq milles de distance des plus proches terres; notre latitude devait être de 49° 9'. D'après toutes les hachures que j'ai aperçues sur la côte depuis le village d'Out-Cha-Chel jusqu'à cette dernière baie, j'ai lieu de

(1) Leur accent guttural rend les mots très difficiles à comprendre.

croire que ces deux ports ou hâvres ne sont séparés l'un de l'autre que par un archipel, et que les Indiens communiquent d'un lieu à l'autre.

A six heures, une autre pirogue, montée par treize hommes, nous aborda ; ils venaient du canton de Wi-ki-na-nich. L'un d'eux, qui se donna comme le chef, nous demanda, en échange de ses pelleteries, des fusils, de la poudre et des balles ; nous ne pûmes lui en donner.

Le 21, nous continuâmes de longer la côte, laissant entre elle et nous une certaine distance, pour ne point approcher des rochers dont elle est bordée depuis le village d'Out-Cha-Chel. Nous vîmes quelques petites îles devant la tribu de Wi-ki-na-nich. Au jour, les terres les plus ouest, que nous croyions être la pointe des récifs, nous restaient à l'ouest nord-ouest, les plus sud à l'est un quart sud-est, et une ouverture dans la côte, assez ressemblante à l'embouchure d'une rivière, au nord-ouest un quart ouest. Cette dernière est située à trois milles environ à l'est de la pointe aux récifs, et peut avoir un mille de largeur. A huit heures, nous reconnûmes que la côte, qui jusqu'ici gisait est sud-est et ouest nord-ouest, prenait *ex abrupto* sa direction vers le nord, et allait se

terminerà un renfoncement assez considérable, occasioné par le reculement au nord des terres qui se trouvent à l'ouest d'elle. Nous longeâmes cette côte, qui est fort saine, à l'exception de quelques rochers voisins du rivage.

Toutes les terres que nous avions laissées entre celle que nous avions en vue et le détroit de Fuca, depuis la dernière ouverture qui se trouve à l'est de la pointe aux récifs, étaient partout couvertes de mondrains et de montagnes, du bord de la mer jusqu'à une petite distance dans l'intérieur ; et la vue se reportait sur d'autres montagnes plus élevées, dont les cimes étaient couronnées par une neige éternelle. Sur la côte que nous parcourions, la terre était moins élevée, et offrait cependant des sites remarquables par la variété du sol et la majesté des arbres.

A midi, nous arrivâmes au milieu de l'enfoncement, entre deux pointes dont l'une nous restait à l'ouest et l'autre à l'est, à un mille de distance de chacune. Les terres s'écartaient en-dedans, celle de l'ouest tournant au nord-est, et celle de l'est au nord-est ; cette dernière était la continuation de la côte que nous avions longée depuis le matin. Nous avions devant nous un

bassin spacieux dont quelques îles, larges et élevées, occupaient le centre; c'est ce bassin que les Anglais nomment le Sound de Nootka, peut-être parcequ'on y trouve partout le fond avec la sonde.

Un bâtiment était au mouillage, en dedans de la pointe de l'ouest que formait une longue file de rochers nus et escarpés. Le capitaine, M. Cuba, officier de la marine espagnole, commandant *le Santil* de Saint-Blas, situé au nord de l'isthme de Panama, nous envoya un de ses officiers pour nous guider dans le hâvre, qu'il appelait l'anse des Amis. Cet officier nous apprit qu'en suite des discussions survenues entre l'Angleterre et l'Espagne, cette dernière puissance avait cru devoir prendre le parti d'évacuer cet établissement, et que l'objet de leur mission était de surveiller la conduite des Anglais dans ces parages.

Le but de notre visite à Nootka était de nous procurer des vivres; notre espérance fut cruellement déçue. Le capitaine Cuba nous prodigua toutes les marques de sa bienveillance, mais il ne put venir à notre secours.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DU 1er VOLUME.

OUVRAGES PUBLIÉS RÉCEMMENT.

ADOLPHE, anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu, et publiée par M. Benjamin Constant. Troisième édition, revue, corrigée et augmentée. 1 vol. in-12, papier superfin satiné ; prix. . . 3 fr. 50 c.

ESSAI sur la situation politique de l'Espagne, sur la constitution et le nouveau Code espagnol, etc., par Jérémie Bentham. 1 vol. in-8° ; prix. . . . . 6 fr.

RÉPERTOIRE DES THÉATRES ÉTRANGERS, traduits en français. 29 vol. in-18 ; prix. . . . . 58 fr.

ON VEND SÉPARÉMENT :

Shakspeare, 12 vol. . . . . 30 fr.
Schiller, 6 vol. . . . . 15 fr.
Alfieri, 5 vol. . . . . 12 fr. 50 c.
Chefs-d'œuvre du théatre anglais et espagnol, 6 vol. . . . . 15 fr.



DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS, SUCCESSEUR DE CELLOT.

MÉMOIRES

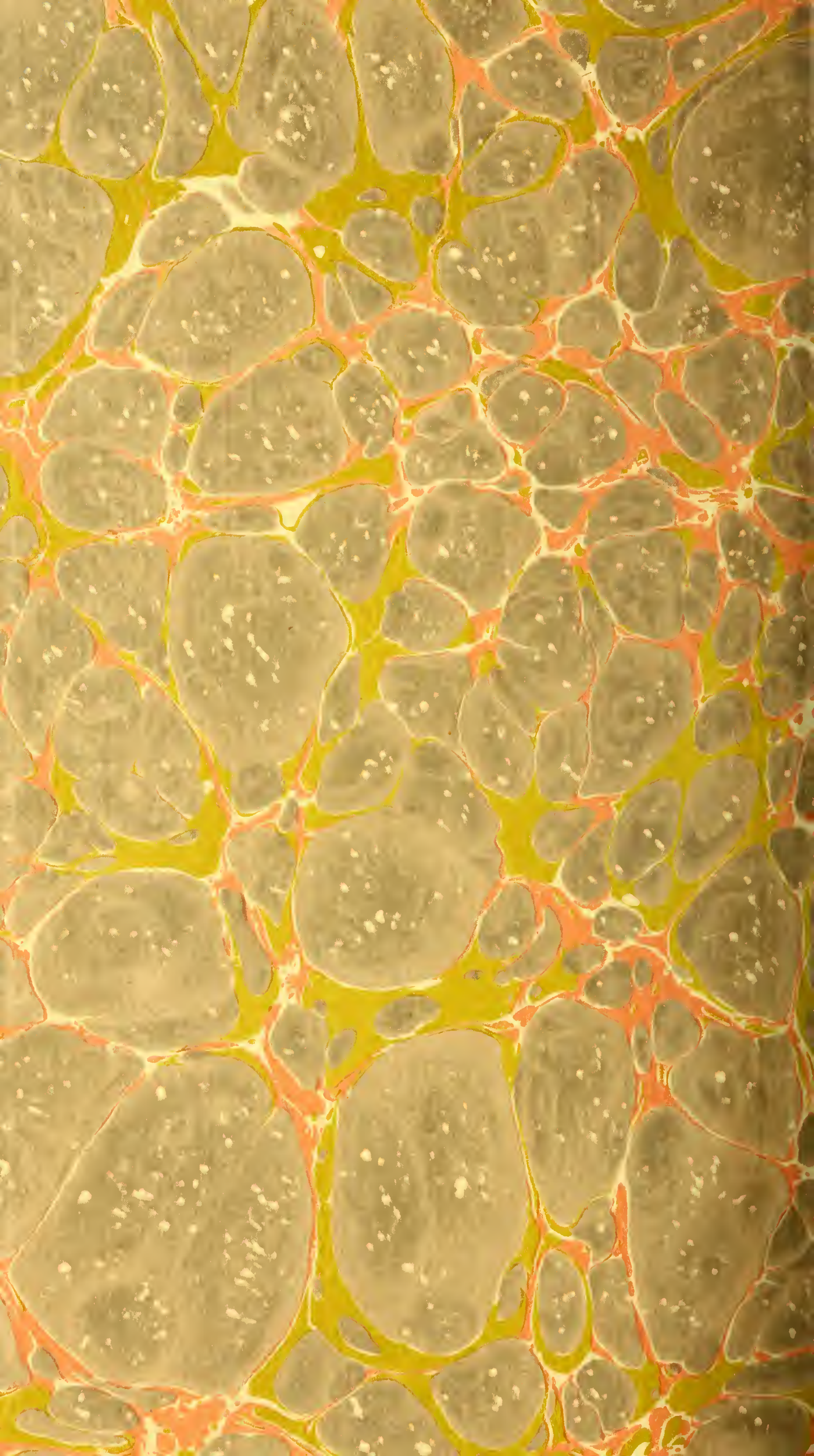
DE

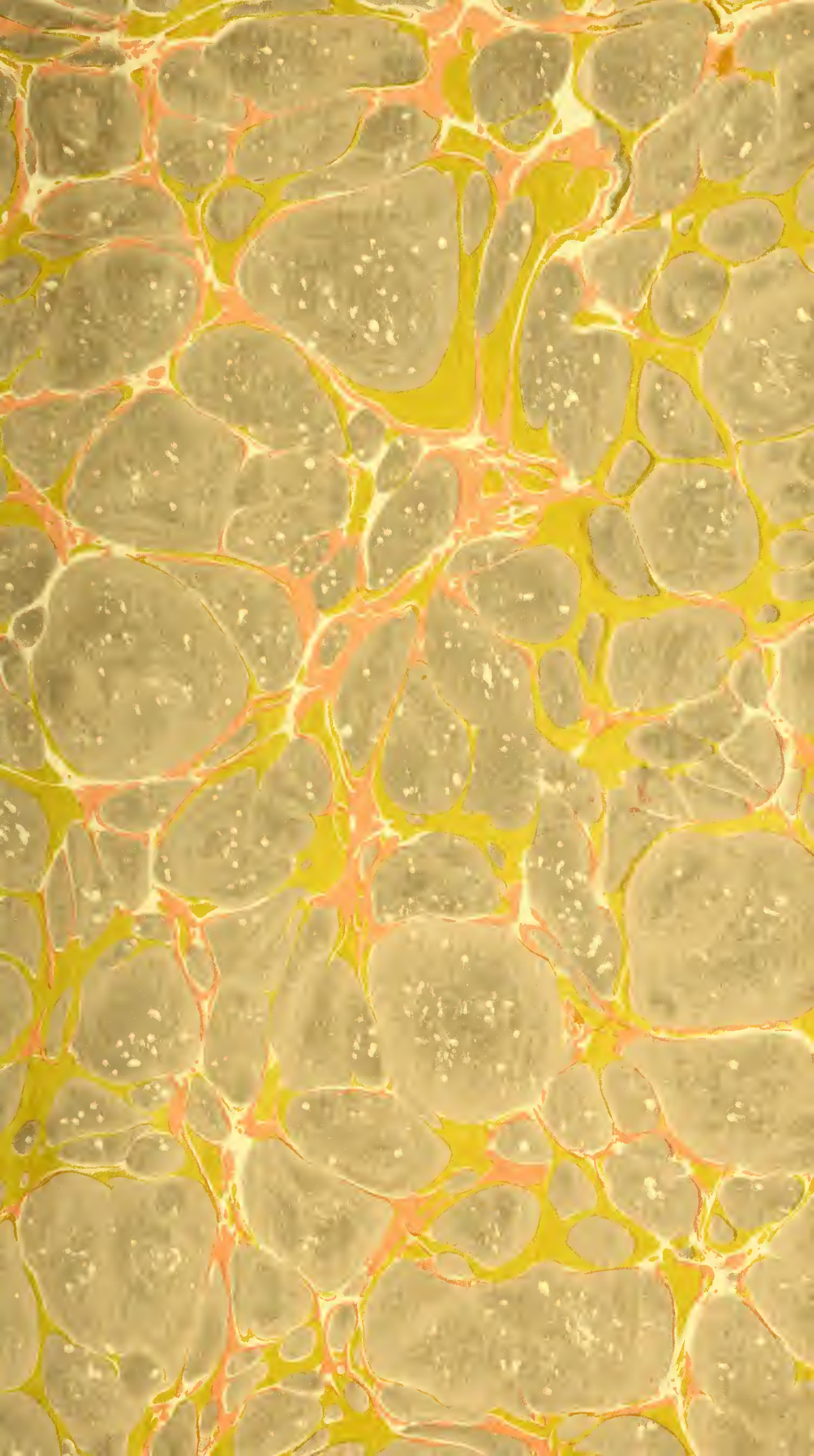
PÉRON

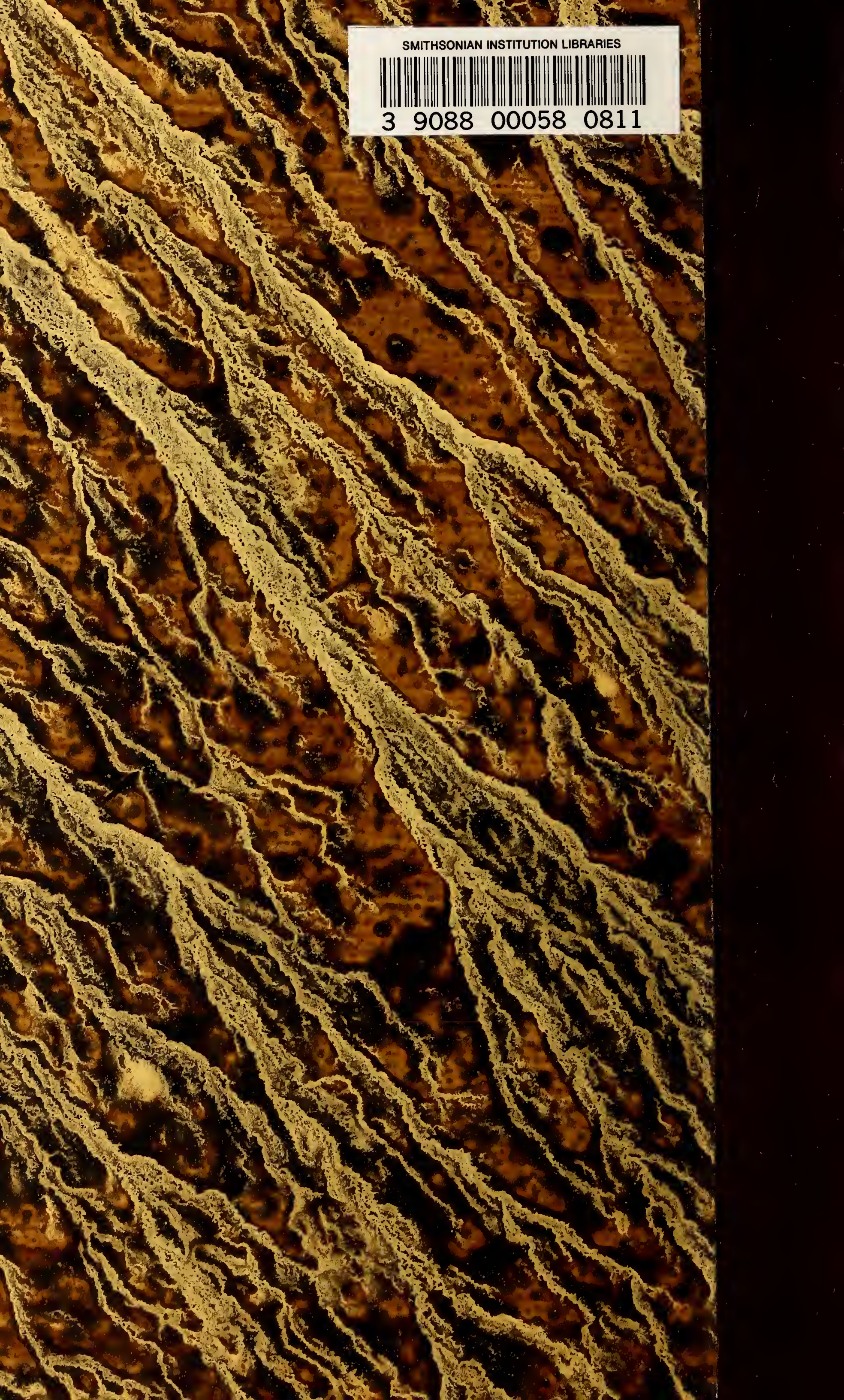
Tome I.

Septembre

1824.






SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 00058 0811